This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

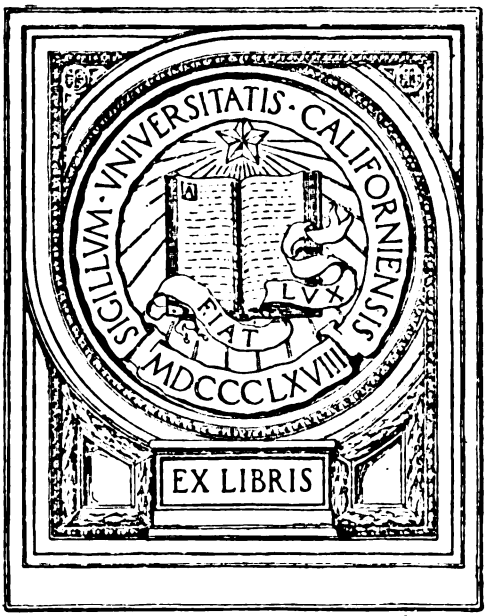
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EXCHANGE



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

AUG 24 1925

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE DE STANISLAS

1922-1923

CLXXIII[e] ANNÉE

6[e] SÉRIE — TOME XX

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

NANCY - PARIS - STRASBOURG

1923

Siège de l'Académie : 43, rue Stanislas, Nancy

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE DE STANISLAS

Digitized by Google

L'Académie ne prend point la responsabilité des doctrines et théories contenues dans les Mémoires dont elle vote l'impression.

Digitized by Google

MÉMOIRES

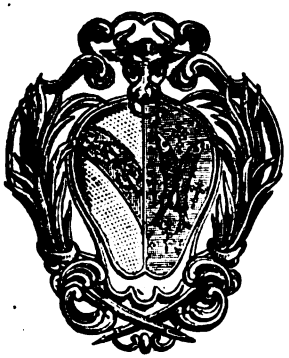
DE

L'ACADÉMIE DE STANISLAS

1922-1923

CLXXIII[e] ANNÉE

6[e] SÉRIE — TOME XX



IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

NANCY - PARIS - STRASBOURG

1923

Digitized by Google

Digitized by Google

Extrait du nouveau règlement voté par l'Académie le 28 mai 1915.

ARTICLE 28

Il y a chaque année deux séances publiques.

L'une a lieu dans le courant du mois de mai; l'autre en novembre ou décembre.

Elles ne doivent pas durer plus de deux heures.

L'heure de la séance est fixée par le président, qui nomme deux commissaires pour en faire les honneurs.

L'ordre de la séance publique de mai est réglé ainsi qu'il suit :

1° Compte rendu annuel;

2° Discours des récipiendaires dans l'ordre de leur réception et réponse du président;

3° Lectures dont la Société a fait choix pour cette séance;

4° Proclamation du bureau nouvellement élu.

L'ordre de la séance de novembre ou décembre est réglé ainsi qu'il suit :

1° Lecture des rapports sur les prix accordés par l'Académie ou par les Sociétés qui se sont placées sous son patronage;

2° Indication des sujets mis au concours;

3° Distribution des prix.

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS PRONONCÉ LE 15 FÉVRIER 1923

AUX OBSÈQUES

DE M. ALBERT COLLIGNON

MEMBRE TITULAIRE

Par M. Pierre BOYÉ

PRÉSIDENT

MESSIEURS,

Rarement homme du monde et lettré sembla mieux désigné pour honorer une compagnie savante que l'éminent, l'excellent confrère dont l'Académie de Stanislas déplore aujourd'hui la disparition soudaine. Par la distinction de son esprit, l'aménité de son caractère, M. Albert Collignon incarnait en quelque sorte — ce fut une vocation de famille — le type de l'académicien.

Il ne nous appartint cependant qu'assez tard : la cinquantaine allait sonner pour lui. Ce n'est pas que d'amicales avances ne l'eussent sollicité. Les Charles Benoît, les Fliche, les Druon lui témoignaient trop de sympathique estime pour n'avoir pas tenté de vaincre sa réserve. Négligeant la notoriété croissante de son nom, oubliant les services rendus depuis

Digitized by Google

que, professeur de rhétorique au Lycée et, à partir de 1888, maître de conférences à la Faculté des Lettres, où il occupera en 1897 la chaire d'histoire de la littérature latine, il formait à la pensée et au goût tant de générations de jeunes gens, M. Collignon, par une délicieuse coquetterie d'humaniste, se piquait de ne pas franchir notre seuil sans être muni de titres exceptionnels, c'est-à-dire avant l'achèvement de ces deux remarquables thèses sur Pétrone et sur la *Nancéide*, qui, en 1892, lui valurent en Sorbonne, et avec quel éclat, le grade de docteur. Associé-correspondant du 17 février 1893, il était élu titulaire, intervalle bien long au gré de notre légitime impatience, le 21 décembre 1900.

Après avoir hésité à s'engager, M. Collignon, venu à nous, ne devait plus se reprendre. Désormais, nos séances vont s'animer à sa parole, se vivifier de sa verve; nos publications, s'enrichir de travaux où l'érudition la plus sûre sait se parer de tous les agréments du style.

De même que le *Satiricon*, les écrits latins de Jean Barclay, cet Écossais né à Pont-à-Mousson, mêlent les vers à la prose. C'est suffisant pour attirer sur eux, *Euphormion*, *Icon Animorum*, *Argenis*, la sagace attention du critique de l'arbitre des élégances. Les notes de M. Collignon sur les monuments, l'iconographie, la légende, les souvenirs historiques, artistiques et littéraires de la bataille de Nancy, attestent quel fut, dans tous les domaines, le retentissement d'un pareil fait. Leur rédacteur nous expliqua en outre pourquoi tel poème inédit du xv^{e} siècle, relatif à

Digitized by Google

cet événement, doit de toute vraisemblance être attribué, non plus à Pierre Brocard, mais à Jean-Mathias Tiberinus. Pierre de Blarru ne fut pas en Lorraine, au XVI^e^ siècle, le seul poète à emboucher la trompette héroïque pour célébrer les exploits de nos princes. A la *Nancéide* répond la *Rusticiade* de Laurent Pillard. M. Collignon ne pouvait manquer d'étudier cette œuvre. L'auteur du *Mécénat du cardinal Jean de Lorraine* a inventorié sous nos yeux la bibliothèque du duc Antoine. Il a réveillé de l'oubli deux de ses prédécesseurs dans nos rangs : Jean Dussaulx, traducteur de Juvénal, dont il nous racontait avec humour la réception à l'Académie, le 30 juin 1757, en présence du roi de Pologne; Pellet de Bonneville, un concitoyen, traducteur de Sénèque, chanoine et magistrat, qui, emprisonné pendant la Terreur, chercha dans le commerce du philosophe stoïcien une consolation à son infortune. Pour nous analyser, enfin, les *Vœux du Paon*, notre savant confrère ne s'imposait-il pas la tâche ingrate de déchiffrer, sur des manuscrits communiqués par la Bibliothèque nationale, le chant touffu — 8.000 vers — de Jacques de Longuyon ?

C'est beaucoup déjà de faire ainsi bénéficier une Académie du fruit de ses travaux personnels. Il n'est guère moins méritoire, encore que plus facile, de participer assidûment au labeur des commissions, de classer les ouvrages soumis à notre appréciation, de rédiger des comptes rendus. A ces obligations obscures, auxquelles les membres les plus dévoués essaient volontiers de se soustraire, M. Collignon ne

Digitized by Google

se dérobait pas. En mémoire d'un élève préféré qui lui avait dédié ses vers d'adolescent et dont, dans des pages émues, il nous révéla les premiers essais poétiques, dix fois il consentit à être rapporteur du prix Stanislas de Guaita. Heureux les lauréats de qui, avec si parfaite bienveillance, il présentait au public les envois; heureux même les concurrents qu'une déception attendait, puisqu'il l'adoucissait en leur garantissant des promesses de talent.

Je m'en voudrais, Messieurs, limité pour le temps et dans cet enclos funèbre, de considérer davantage l'écrivain, l'érudit, quand il serait nécessaire et si doux de s'étendre sur le confrère et l'ami. Pour brillant et solide que soit le bagage littéraire d'Albert Collignon, qu'était-ce en comparaison des trésors d'indulgence, de bonté, qu'il sut, sans doute, cacher à certains, mais qu'aux privilégiés il dévoilait et prodiguait ? On n'avait plus alors uniquement à ses côtés un interlocuteur disert, le causeur exquis aux abondantes anecdotes, aux saillies imprévues, caustique parfois, mais dont les pointes ne blessent pas à vif. En dépit d'une ironie légère et d'un scepticisme de surface, battait dans cette poitrine un cœur généreux et tendre. Ce galant homme, si fin et au fond si sensible, nourri de la pure moelle antique, épris de toute beauté, vibrant à tous les souffles, artiste, musicien, poète, n'aura pas traversé l'existence sans traîner un lourd fardeau d'épreuves. Il l'a fait avec une acceptation souriante, une résignation et une constance admirables. Exemple bien choisi pour confondre les faibles et les médiocres, qui

Digitized by Google

se dépitent à de menus déboires, que de mesquins soucis ou de brèves contrariétés d'amour-propre inclinent au pessimisme, quand ils ne leur dessèchent pas l'âme. C'est vraiment, Messieurs, une leçon de beau courage et de noble sérénité que l'on prend devant cette tombe.

A mesure que passaient les années, — elles pouvaient débiliter le corps, elles n'altéraient en rien la verdeur de l'intelligence et la fraîcheur des sensations, — au contraire de maints vieillards *laudatores temporis acti*, M. Collignon ne demandait pas à une retraite morose la solitude propice aux inutiles et dévorants regrets. Il restait du temps présent, confident de la jeunesse, ravi de ses élans, réchauffé à ses enthousiasmes, curieux des innovations successives et des surprenants progrès de notre siècle tourmenté. Il continuait à s'intéresser, et chose plus rare à son âge, même avec éloges, aux manifestations de la vie municipale. Il suivait sans récriminations maussades, ni critiques excessives, la rapide transformation de ce Nancy où il avait tôt conquis ample droit de cité. Tel nous l'avions connu dans sa maturité, tel nous le voyions hier encore, parcourant, témoin averti, avec une évidente complaisance, nos rues où chaque monument lui redisait son histoire. De ce promeneur amène et docte vous n'ignorez pas le prévenant abord, le geste d'affectueux accueil. Qui pourrait se vanter d'avoir prévenu son salut ? Habitué des représentations scéniques et des concerts, il était l'hôte quotidien de notre Bibliothèque publique, où il venait chaque matin puiser la documentation de ses travaux

Digitized by Google

renouvelés. Théâtre, Conservatoire, Bibliothèque, trois maisons à la prospérité desquelles, en sa qualité de membre des commissions de surveillance, il contribuait avec le zèle le plus éclairé. Rentré dans son cabinet, M. Collignon ne se lassait pas d'augmenter de lectures aussi étendues que variées sa mémoire prodigieuse. A quels instants goûtait-il donc le sommeil, celui qui, dépouillant tant de journaux et de revues, ne négligeant aucun livre récent et digne d'être ouvert, s'avouait confus que la moindre notule eût pu lui échapper? Un des seuls survivants d'une élite de latinistes, latiniste de vocation, à l'approche de ses quatre-vingts ans sa plume se défendait mal des tentations du distique. Il y cédait pour obliger; mais, tout compte fait, le plaisir avait mieux que payé la peine. Champion de la Société d'archéologie lorraine, pour relever l'annuel défi qu'adresse à ses consœurs une Société méridionale, il versifie des réponses d'une élégance enjouée. Pacifiques tournois, dans lesquels je n'affirmerais pas que les muses de la Garonne l'aient souvent emporté.

Notre Académie demeurait l'objet de sa sollicitude spéciale. Pas plus que naguère, il ne nous ménageait son concours. Vendredi, bonne fortune dont on s'applaudissait toujours, je rencontrais notre confrère. Il m'interrogea sur nos prochaines études; il s'enquit du programme de la séance publique de mai. Comment aurais-je supposé que cet entretien n'aurait pas de suite, et que cette voix nuancée, persuasive, si prenante, se tairait bientôt à jamais ?

Le surlendemain, M. Collignon ressentait un indé-

Digitized by Google

finissable malaise. Il dut garder la chambre. C'était le dimanche gras. Jusqu'à son tranquille logis parvenaient les rumeurs d'une population en liesse. Et peut-être à ce bruit de la traditionnelle licence, le vieux professeur, imprégné de souvenirs classiques si enclin aux réminiscences, interrompant ses méditations, s'est-il, cette après-midi-là, laissé transporter, de rêveries en rêveries, dans la Rome des Césars et de Trimalcion aux fêtes des Lupercales. Vers le soir, il voulut sortir. Hélas ! il n'ira pas loin. Il s'affaisse. Sans un cri, sans une plainte, M. Albert Collignon vient de rendre le dernier soupir. Sa fin fut inaperçue. La foule s'écoulait insouciante et joyeuse. Autour de ce sage, entré dans le repos, la Folie agite ses grelots.

Perte cruelle, Messieurs, et presque irréparable pour les associations qui avaient le bonheur et la fierté de compter dans leur sein M. Collignon. Deuil profond de l'Université, deuil de multiples amis, deuil, peut-on dire, d'une ville entière. Ce deuil, cher et regretté confrère, ou plutôt vénéré maître, car il sera bien permis au président de l'Académie, à l'heure de ce suprême adieu, de se retrouver avant tout votre respectueux et fidèle disciple de jadis, ce deuil combien douloureusement, en auriez-vous douté ? le partage, et d'un cœur unanime, la Compagnie où trente années durant vous avez occupé une si ample place, où vous laisserez un si grand vide.

Digitized by Google

RAPPORT
SUR LES PRIX LITTÉRAIRES

Par M. Émile DUVERNOY

MEMBRE TITULAIRE

MESSIEURS,

Cette année, vous avez, par une heureuse coïncidence, à décerner les quatre prix littéraires qui, à des dates différentes, ont été fondés par des amis de notre Académie. Nous rendrons compte de ces quatre concours dans l'ordre même où ils ont été institués.

Le Dr Herpin, de Metz, a créé par testament, en 1871, le prix qui porte son nom, mais c'est seulement en 1878 que l'Académie a été mise en possession du legs. Ce prix est décerné tous les quatre ans à une étude sur des « questions scientifiques, agricoles, économiques, statistiques ou historiques intéressant particulièrement la Lorraine ou l'ancienne province des Trois-Évêchés ». Il y a vingt-cinq ans, l'Académie avait proposé aux concurrents l'histoire d'une abbaye

Digitized by Google

lorraine; ce concours ayant donné de brillants résultats, elle voulut faire pour la société féodale ce qu'elle avait fait pour la société ecclésiastique, et proposa l'« Étude d'un château ancien de la région lorraine, présentant un sérieux intérêt au point de vue historique et archéologique ». C'est en mai 1913 que ce sujet fut adopté, et le prix devait être décerné en 1916. Vous savez quels événements se sont produits dans l'intervalle, qui obligèrent à proroger, à diverses reprises, le concours. Plusieurs de ceux qui auraient pu y prendre part étaient sous les drapeaux, occupés, non pas à écrire l'histoire, mais à la vivre; puis, les préoccupations allaient ailleurs : le moyen, je vous prie, de s'intéresser à des barbacanes ou à des mâchicoulis quand il n'est question que de tranchées, de batteries camouflées et de postes de mitrailleuses! Voilà comment le concours, ouvert en 1913, n'a été jugé qu'en 1921. Il n'a pas perdu du reste à ce retard et, pour les donjons comme pour les monastères, le résultat est très satisfaisant : vous allez en juger.

Un des châteaux lorrains les plus chargés d'histoire est celui de Prény. Il est en même temps de ceux qui n'ont pas entièrement disparu; ses tours et ses murs encore imposants se dressent sur une colline de la rive gauche de la Moselle, au-dessus de ce Pagny qui se réjouit de n'être plus frontière. Le sujet a séduit M. **Paul Maire**, alors professeur au collège de Pont-à-Mousson, et que la destruction de son collège par les obus allemands a fait transférer à Lunéville où il trouve le temps, tout en enseignant l'histoire,

Digitized by Google

de garder et de classer archives et bibliothèque municipales. Ce n'est pas un inconnu pour vous, car, il y a dix ans, vous lui avez déjà donné le prix Herpin, pour un bon mémoire sur le grand agronome lorrain Mathieu de Dombasle. Après avoir fait des recherches étendues dans tous les documents, imprimés ou manuscrits, après avoir exploré les ruines du château, M. Maire a rédigé une monographie à la fois savante et attrayante, divisée en trois parties : dans la première, il expose les annales du château, raconte les sièges nombreux et souvent longs qu'il a subis; dans la seconde, il décrit minutieusement cette forteresse de vaste périmètre, en rapprochant avec beaucoup d'ingéniosité les indications que donnent les pièces d'archives et celles que fournit l'étude du terrain; dans la troisième, il s'occupe de la prévôté dont Prény était le chef-lieu et qui englobait une douzaine de villages. C'est là un beau livre d'histoire, fait par quelqu'un qui sait se servir des documents historiques, et dont nous souhaitons vivement la prompte publication.

Mme la baronne **de La Chaise** s'est intéressée au passé d'un château qu'elle connaît bien, puisqu'elle le possède, celui d'Aulnoy-sur-Seille, entre Delme et Nomeny. Là fut construite, sans doute au XIVe siècle, une forteresse de quelque importance, fief de la maison d'Oriocourt au XVe et au XVIe siècle, et qu'un mariage porta, en 1589, à une famille encore plus connue, aux des Armoises. Au commencement du XVIIIe siècle, Aulnoy fut érigé en marquisat et la

Digitized by Google

vieille citadelle du Moyen Age fut remplacée par une superbe demeure, œuvre de ces grands artistes Boffrand et Jean Lamour. Le dernier des Armoises mourut en 1768 et le château passa par vente ou par héritage à diverses nobles familles pour échoir enfin aux possesseurs actuels. Dans ce récit, qui a été publié avant la guerre par la revue *L'Austrasie,* et qui est joliment illustré, Mme de La Chaise utilise avec soin le chartrier de son château, assez riche, semble-t-il, mais elle n'a fait que peu de recherches aux Archives départementales de la Moselle où abondent les documents sur Aulnoy, sur les Oriocourt, sur les des Armoises. Il y a soixante ou quatre-vingts ans, on écrivait ainsi l'histoire, avec les matériaux qu'on avait sous la main, sans se préoccuper des autres; aujourd'hui, les exigences sont plus grandes, et il convient d'épuiser son sujet, au moins quand on traite un sujet limité. Nous reprocherons également à l'auteur d'avoir laissé passer quelques erreurs de dates, de faits, de noms, de n'avoir pas toujours connu suffisamment les institutions anciennes, enfin d'avoir trop volontiers employé des documents apocryphes et ajouté foi à des légendes.

S'il fallait faire ces réserves sur l'histoire rétrospective d'Aulnoy, il n'y a que des éloges à adresser à l'histoire de ce château pendant la dernière guerre, où il fut pris et repris par les deux armées. Ce récit, qui remplit un cahier manuscrit, est d'une grande précision chronologique et nous apporte des détails curieux et émouvants. Que nous savons gré à Mme de La Chaise de nous avoir conservé ce cri de fureur

Digitized by Google

d'un officier supérieur allemand, à l'heure où échouait l'attaque du Grand Couronné : « Mais ce sont des côtes imprenables, de vraies collines d'acier que nous avons en face de nous ! Quel est donc le grand général, le grand génie qui commande vos troupes? »

M. Léopold **Bouchot,** instituteur à Nancy, et auteur d'un excellent opuscule destiné à vulgariser l'histoire de la Lorraine dans les écoles, a été tenté par l'histoire du château, ou plutôt des châteaux de Gondreville, car il y eut là successivement une villa où résidèrent souvent les rois mérovingiens et carolingiens, un manoir féodal démoli au cours de la guerre de Trente ans et un château de plaisance construit au XVIII^e^ siècle. Son travail repose sur des recherches consciencieuses dans les livres et dans les fonds d'archives auxquels il renvoie avec soin; il est écrit avec clarté et agrément, orné d'armoiries peintes et de plans. A l'histoire du château M. Bouchot a joint, dans un cahier à part, celle du village de Gondreville, ce qui est en dehors du programme du concours, mais les deux histoires, est-il besoin de le dire, ayant bien des points de contact, l'une éclaire l'autre. Par malheur, il ne subsiste rien des anciennes constructions, en sorte qu'à l'exposé historique M. Bouchot n'a pu joindre une reconstitution archéologique. Nous ne lui ferons qu'un reproche, c'est de n'avoir pas employé quelques ouvrages récents et de valeur, relatifs, non pas, il est vrai, à l'histoire de Gondreville, mais à celle du pays dans son ensemble. Et nous en prendrons occasion pour redire que les candidats à

Digitized by Google

nos concours d'histoire ne sauraient trop étendre et préciser leur information bibliographique.

Le montant du prix Herpin étant de 1.000 francs, votre Commission a alloué le prix, jusqu'à concurrence de 600 francs, à M. Maire, pour son étude sur Prény, et attribué deux récompenses, de 200 francs chacune, à Mme de La Chaise, pour son travail sur Aulnoy, et à M. Bouchot, pour son mémoire sur Gondreville.

Le prix Dupeux a été fondé en 1893, pour récompenser le meilleur ouvrage, manuscrit ou imprimé, traitant d'histoire ou d'archéologie, se rapportant de préférence à la Lorraine, ou bien traitant un sujet de science ou de linguistique se rapportant aussi de préférence à la Lorraine. Votre Commission l'a donné en entier à la biographie de Philippe de Gueldres, femme du duc René II, composée à Nancy en pleine guerre, sous les bombes, peut-on dire, par une jeune fille, Mlle Didelon, actuellement Mme **Bertrand,** Élève de la Faculté des lettres de Nancy, où elle a conquis le diplôme d'études supérieures d'histoire et de géographie, Mme Bertrand a appris à la meilleure source les règles de la méthode historique, elle en a accepté toutes les exigences, qui sont souvent rudes. Après avoir dépouillé quantité d'ouvrages imprimés, exploré les collections manuscrites de la Bibliothèque de Nancy et des Archives de Meurthe-et-Moselle, elle n'a pas hésité à aller compléter sa documentation à la Bibliothèque nationale de Paris et aux Archives de la Meuse. Elle a, semble-t-il, épuisé la

Digitized by Google

question. La mise en œuvre n'est pas moins remarquable que le travail de recherches. Envisageant successivement l'orpheline, l'épouse et la mère, la veuve, la religieuse, Mme Bertrand a rectifié bien des erreurs, précisé des faits et des dates; elle a surtout retracé cette figure complexe de Philippe de Gueldres avec beaucoup de délicatesse et de pénétration psychologique. Elle nous révèle que cette princesse, qui a passé les dernières années de sa vie dans un cloître, qui y est morte en odeur de sainteté, et à qui ses sœurs en religion avaient fait une renommée de mystique, peut-être excessive, s'était montrée, dans les années heureuses, une épouse très tendre, qu'elle avait élevé avec le plus grand soin ceux de ses onze enfants qui ne moururent pas en bas âge, et que, si elle n'a jamais cherché à intervenir dans les affaires de l'État, elle gouvernait à merveille sa maison et en réglait le budget avec une sage économie. Qui ne sait d'ailleurs que les mystiques déploient souvent un sens pratique très avisé! Les écrivains qui s'étaient jusqu'alors occupés de Philippe étaient des hagiographes qui n'avaient parlé que de sa piété, n'avaient retracé avec détail que sa vie de Clarisse; Mme Bertrand a eu le mérite de la voir avec plus de largeur et d'en tracer une image plus complète. Il n'est actuellement qu'une seule duchesse de Lorraine, Claude de France, la femme de Charles III, sur laquelle ait paru une étude d'ensemble satisfaisante, encore que tournant par endroits au panégyrique. C'est peu. Aussi souhaitons-nous fort que cette belle biographie de Philippe de Gueldres, qui nous a été

Digitized by Google

remise en manuscrit, ne reste pas plus longtemps inédite.

Le prix Stanislas de Guaita a été créé en 1899, pour récompenser les efforts et le mérite d'un littérateur appartenant à la région lorraine. Comme il n'y a rien, dans les clauses de son institution, qui exclue soit les mérites féminins, soit les mérites collectifs, vous l'avez décerné indivisément à deux sœurs : M^lles **Julie** et **Marie Thiriet.** Nées à Metz et fixées depuis 1871 à Nancy, elles appartiennent doublement à la Lorraine, et par leur naissance et par leur libre choix. Vouées de bonne heure à la peinture, auteurs de tableaux récompensés dans diverses expositions, M^lles Thiriet se sont spécialisées dans l'étude de la fleur, étude très captivante, puisque après avoir reproduit, par le pinceau, ces délicates créations de l'été, elles voulurent les célébrer en vers. De là, un bel album resté manuscrit, qui a pour titre *La Poésie dans les fleurs,* où les vers commentent agréablement les planches. A cet album, comme à presque toutes leurs œuvres, M^lles Thiriet ont mis une signature commune. C'est en commun aussi qu'elles sont présentées à vos suffrages et dans des conditions bien touchantes. M^lle Julie Thiriet, l'aînée, est morte en 1919; sa cadette, en briguant le prix de Guaita, a exprimé formellement le désir que ce prix, si elle l'obtenait, fût accordé non pas à elle seule, mais aux deux sœurs. Votre Commission des prix littéraires se réjouit quand elle trouve chez ses lauréats ces belles vertus familiales que récompense spécialement

Digitized by Google

votre Commission des prix de vertu, et vous vous plaisez, Messieurs, à honorer deux existences entièrement vouées, dans une émulation fraternelle, à ces deux formes du beau, nobles entre toutes : la peinture et la poésie.

Le prix Gabriel Thomas a été fondé en 1914, en souvenir de notre si regretté secrétaire perpétuel, pour être donné à un jeune licencié ès lettres de l'Université de Nancy, qui l'emploiera, ou à un voyage d'études, ou à préparer et publier un livre, ou de quelque autre façon utile à son avenir. Ce prix est triennal; cependant, vous l'avez attribué l'an dernier et vous le décernez de nouveau cette année. C'est que le concours n'ayant pas eu lieu pendant la guerre, il vous est resté une somme qui a permis de l'ouvrir ainsi deux années de suite. Désormais, le concours redeviendra triennal. Ce prix Gabriel Thomas, vous l'avez attribué à M. Gustave **Gobert,** ancien élève de notre Université, professeur d'allemand au collège de Mirecourt, qui vient d'être nommé à un poste plus important au lycée de Charleville. Ses titres à vos suffrages sont variés et vous avez eu plaisir à constater que la plupart se lient à la dernière guerre. En effet, M. Gobert fut adjoint, en qualité d'officier interprète, à l'état-major du général Venel, un bon Lorrain, né à Hesse, près de Sarrebourg; il le suivit à l'armée d'Orient, en Thessalie, à Monastir. Selon la tradition bien française de ces secrétaires du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle qui relataient les exploits des hauts personnages auxquels ils étaient attachés ou rédi-

Digitized by Google

geaient leurs mémoires, M. Gobert a écrit, non seulement avec précision, mais avec cœur, la vie de son chef, mort prématurément, en 1920, des suites de la guerre; il a exposé notamment ces opérations de Thessalie qu'il avait suivies en personne. Nous lui devons aussi plusieurs nouvelles, ou imprimées dans le *Pays Lorrain* ou encore inédites, toutes fort agréablement contées, et qui retracent divers aspects de la guerre en France et en Macédoine; enfin, une brochure sur l'enseignement des langues vivantes. Voilà un sérieux bagage littéraire et nous sommes en droit d'attendre beaucoup de M. Gobert. Puisse le prix Gabriel Thomas l'encourager et l'aider à publier ses œuvres restées manuscrites en un temps où il est si malaisé de se faire imprimer.

Messieurs, sur les six candidats dont vous avez remarqué et récompensé les travaux, trois sont des femmes, trois sont des hommes. En vous proposant de répartir ainsi les prix dont vous disposez, votre Commission n'a pas obéi à la puérile préoccupation de tenir la balance égale entre les deux sexes. Elle n'a voulu qu'honorer le talent là où il se trouve. Ceci dit, nous ajouterons aussitôt : puissent les résultats du concours de 1921 inciter des dames et même des jeunes filles à se tourner nombreuses vers ces belles études littéraires et historiques que les jeunes gens semblent délaisser un peu pour d'autres recherches, non moins intéressantes assurément et plus immédiatement utiles à la prospérité nationale.

Digitized by Google

SÉANCE PUBLIQUE DU 24 DÉCEMBRE 1922

ALLOCUTION

PRONONCÉE

Par M. Pierre BOYÉ

PRÉSIDENT

MESDAMES,

MESSIEURS,

Si l'Académie de Stanislas consacre désormais à la proclamation de ses prix — prix scientifique et littéraires, prix de vertu — une séance distincte, c'est qu'elle entend de la sorte, laissant de côté toute préoccupation purement oratoire, mettre en meilleure évidence les mérites des lauréats. Seul le talent des rapporteurs s'emploie à sertir ces gemmes. Les pierres les plus rares n'ont pas besoin d'ornements accessoires. Dans une sobre monture, elles brillent davantage. Leur beauté se suffit à elle-même.

Cette fin de décembre convient bien à une solennité de ce genre. Saison en quelque sorte symbolique. Durant les longues soirées d'hiver, le savant revise le résultat de ses observations, l'écrivain parfait l'ouvrage commencé en des heures plus riantes; et

Digitized by Google

surtout, dans le deuil et les rigueurs de la nature les abnégations, les sacrifices empruntent à des difficultés plus âpres d'existence, et souvent à des souffrances plus aiguës, je ne sais quoi de plus poignant et de plus touchant.

Des doubles couronnes dont nous disposons, ne vous demandez pas quelles sont celles qu'il nous est le plus agréable d'offrir. Qu'il s'agisse d'en ceindre le front d'un homme de science ou d'un jeune littérateur, le front d'une jeune fille pieuse, d'une vénérable aïeule, d'une humble servante désintéressée, de les tendre à ce précoce héros ou à ce mutilé stoïque, toujours le geste nous est très doux. Sans doute, serait-ce trop exiger que de rechercher chez les mêmes sujets, répartis en un harmonieux équilibre, et les dons du cœur et les dons de l'intelligence. Du moins leur réunion, leur indissoluble alliage constitue-t-il le plus précieux trésor de l'humanité. Produits simultanés des généreux terroirs, les fruits savoureux de la pensée, les fleurs exquises des dévouements peuvent et doivent être, comme aujourd'hui, goûtés et respirés ensemble. A plaindre serait le pays dans le verger duquel, en l'abondance des uns, viendraient à manquer les autres. Des deux, le sol de France est prodigue. L'Académie se plaît à montrer que la Lorraine participe à cette heureuse fécondité.

A dater de 1923, la Compagnie décernera un nouveau prix annuel, d'une valeur de 1.000 à 1.200 francs. Prix d'un caractère spécial. Il est réservé aux personnes ou aux collectivités, de préférence françaises

Digitized by Google

ou belges, qui contribueront efficacement, soit par un livre, soit par une pièce de théâtre, soit par une œuvre d'art, tantôt par des conférences, leur enseignement, une initiative opportune, *à entretenir et fortifier le souvenir des responsabilités assumées et des crimes commis par l'Allemagne pendant la grande guerre.* Programme vaste et émouvant. N'appelle-t-il pas au concours quiconque crée ou agit ? N'évoque-t-il pas, sur le champ, les mille scènes de cauchemar du plus effroyable des drames ? Rien que pour cette région, voici que les pillages et les massacres, les brasiers et les ruines de Nomeny, de Gerbéviller, de Lunéville, de Badonviller, de tant d'infortunés villages, surgissent à nos yeux, et que nous revivons ces nuits d'angoisse où, dans notre ville, d'innocentes victimes s'ajoutaient aux innocentes victimes, tandis que, pour finir, sur ces bâtiments mêmes de l'Université dont nous sommes en ce moment les hôtes, se répétait, au nom de la Kultur, le stupide auto-dafé de Louvain.

Ce programme n'est autre que celui de la Ligue du Souvenir que fondaient en pleines hostilités, au lendemain d'un pèlerinage commémoratif aux tombes de la vallée de la Presle et des coteaux de la Mortagne, notre admirable préfet de guerre, Léon Mirman, MM. Gustave Simon, maire de Nancy, et Georges Keller, maire de Lunéville, dont vous connaissez la courageuse attitude durant l'occupation de sa cité par l'ennemi.

Avec la brochure : *Leurs Crimes*, il eut sans retard son ample réalisation. Livre d'horreur, expliquaient les

Digitized by Google

auteurs, « livre d'horreur, mais aussi livre de vérité ». Réquisitoire combien écrasant en sa concision. On en juge déjà par les titres de ses chapitres : « Ils ont volé. Ils ont incendié. Ils ont assassiné. Ils ont violenté des femmes et des enfants. Ils ont achevé les blessés. Ils se sont cachés derrière des femmes. Ils ont martyrisé les prisonniers civils. Ils ont, pour s'excuser, menti et calomnié. » Autant de mots, autant d'accusations terribles. Autant de taches maudites que la Macbeth germaine ne parviendra plus à laver.

Rarement, en moins de temps, ouvrage eut plus étonnante fortune. D'octobre 1916 à mars 1917, 1.500.000 exemplaires s'en étaient écoulés. 1.600.000 un mois après. Plus de 2 millions pour janvier 1919. Et je ne parle que des différentes éditions françaises, celle tirée, par exemple, aux frais de la ville de Paris — 150.000 fascicules — à l'intention des enfants de ses écoles. Mais, en attendant l'édition allemande et l'édition bilingue destinées, sitôt l'armistice, aux provinces reconquises, il y eut des éditions étrangères. Une édition spéciale au Canada; une traduction anglaise; deux traductions ou adaptations hollandaises, la première parue au Cap, la seconde à Batavia, d'où elle fut distribuée, non seulement aux colons européens, mais aux Chinois, aux Arabes et aux Malais notables de toutes les Indes néerlandaises, populations diverses chez lesquelles, de l'attestation de notre consul, — sa lettre est conservée au Musée historique lorrain, — ces pages produisirent « une profonde impression ». Il n'est guère de territoires alliés ou neutres où l'écrit n'ait pénétré; fût-ce en Espagne,

Digitized by Google

d'où on le retournait un jour avec ces mots : « Vous mentez »; fût-ce même en Suisse que, cependant, il n'atteignit jamais qu'en contrebande. Au prix d'un absorbant labeur, un homme suffit à obtenir cette diffusion mondiale, provoquant les souscriptions, surveillant les tirages, intensifiant la propagande, répondant à d'innombrables lettres, assurant les commandes. Instituteur, il revenait de captivité, et c'était en surplus de ses obligations professionnelles. J'ai nommé le secrétaire de la Ligue, M. Achille Bertin, aujourd'hui directeur de l'école de garçons de Boudonville.

Alors qu'elles sont peut-être encore ignorées actuellement (on note de ces contrastes singuliers) d'un certain nombre de nos concitoyens, les feuilles vengeresses, envolées de Nancy, ont fait le tour du globe, et c'est à peine une exagération de supposer qu'on les a lues aux antipodes.

La paix signée, la Ligue tint à récompenser, grâce aux revenus des fonds qu'elle avait recueillis, des publications de portée analogue à la sienne : le *Martyre de Lens*, du député-maire Émile Basly, en 1920; en 1921, le *Martyre de Lille*, de Mme Henriette Celarié. Puis légalement obligée de se dissoudre, ainsi que toutes les œuvres de guerre, elle vient, ces jours derniers, de désigner son héritière : l'Académie de Stanislas. Héritière non seulement de ses ressources, mais héritière de son esprit. C'est pour moi un réel plaisir d'apporter à cet auditoire la primeur d'un tel arrangement. Au nom de la Compagnie, je remercie le Président et les membres du Comité de la Ligue

Digitized by Google

du Souvenir de nous avoir choisis pour les dépositaires de leurs intentions, les continuateurs fidèles de leur action.

Au moment où, sa tâche accomplie, la vaillante Ligue disparaît, ces lauriers qu'elle a plantés et qu'elle nous confie pour en distribuer des rameaux, je veux, en signe d'adieu comme en marque de gratitude, devant vous, Messieurs, l'en couvrir d'abord par brassées. Nul n'en fut, nul n'en sera plus digne.

Je ne dirai pas que la haine est sainte. Ces mots jurent d'être associés. Leur rapprochement est impie. Disons plutôt qu'il est des oublis sacrilèges et répétons avec la Ligue qu'ici l'oubli serait une complicité. La Vestale antique encourait la mort pour un instant de fatale distraction. Il est des négligences, des défaillances de mémoire qui coûtent la vie aux nations. L'Académie a donc accepté, et de grand cœur, la mission qui lui était proposée. Elle sera fière désormais d'honorer du prix du Souvenir de bons patriotes, ayant, de quelque haute façon que ce soit, le mieux retenu nos regards lucides sur un proche et sanglant passé. C'est aux tragiques lueurs de ce passé que nous saurons rester en garde pour l'avenir.

Mais dissipons cette ombre. Soyons tout à la joie apaisée du présent. Journée réconfortante et douce. Vivifiante atmosphère, salutaires exemples. Célébrons, célébrons bien vite, en écoutant leur éloge et en l'accompagnant du tribut de nos hommages, cette fête du beau savoir et des nobles vertus.

Digitized by Google

RAPPORT
SUR LE CONCOURS POUR
LE PRIX DUPEUX

Par M. MILLOT
MEMBRE TITULAIRE

MESSIEURS,

Le prix fondé par le regretté M. Dupeux étant destiné à récompenser le meilleur ouvrage traitant d'histoire ou d'archéologie, de science ou de linguistique, se rapportant de préférence à la Lorraine, l'Académie de Stanislas, pour ne pas mettre en concurrence des travaux n'ayant entre eux aucun rapport, a décidé d'alterner les conditions du concours, de façon à réunir une année les œuvres historiques et l'année suivante les ouvrages de science. Elle a en outre admis que l'expression « se rapportant de préférence à la Lorraine » n'excluait pas absolument les sujets étrangers à notre province ou présentant un caractère général.

C'est dans cette dernière catégorie que se range l'unique travail présenté au concours de cette année : unique, sans doute parce que trop de personnes sont

Digitized by Google

persuadées que notre Compagnie s'occupe seulement d'œuvres littéraires. Il est opportun de dissiper cette erreur, et de déclarer que, fidèle au programme tracé par son royal fondateur, l'Académie de Stanislas, qui s'est nommée d'abord Société Royale des Sciences, Lettres et Arts, est toujours disposée à bien accueillir toutes les productions nobles de l'esprit : elle fait donc appel aux arts et aux sciences comme aux littérateurs.

M. l'abbé Manquat, docteur ès sciences naturelles, élève distingué de notre Université, professeur à l'École Saint-Sigisbert de Nancy, a présenté à votre Commission des prix la thèse de doctorat qu'il a soutenue brillamment devant la Faculté des Sciences. Elle est intitulée : *Les tropismes dans le comportement animal, historique et critique de la question.*

Pour vous faire bien saisir, Messieurs, l'intérêt du sujet traité, je dois commencer par définir ce que les naturalistes entendent par *tropisme.* Ce vocable, tiré d'un mot grec qui signifie « tourner », exprime la tendance qu'ont les plantes et, prétend-on, les animaux inférieurs à se tourner, à s'orienter, à se diriger dans certaines directions précises, sous l'action de quelques excitants naturels : lumière, humidité, par exemple.

Les botanistes d'abord ont étudié, par expérimentation, ce fait connu de tout le monde, que les parties souples et aériennes des plantes se tournent, s'orientent, s'incurvent, s'allongent vers la lumière, tandis que les racines en font autant vers l'humidité. Si vous regardez un pré en tournant le dos

Digitized by Google

au soleil, il vous semble un tapis diapré de mille couleurs, parce que toutes les corolles sont orientées vers le soleil, c'est-à-dire vers vous. Si, au contraire, vous observez la même prairie avec le soleil en face de vous, elle paraît dénuée de fleurs. Le tournesol doit son nom à ce que ses grosses galettes jaunes regardent toujours le soleil, quelle que soit sa position dans le ciel. Cette orientation docile des plantes s'appelle l'*héliotropisme*, du mot grec *hélios*, soleil.

Les animaux inférieurs présentent-ils des tropismes analogues? Beaucoup de zoologistes en sont convaincus. M. l'abbé Manquat a voulu voir ce qu'il en est : c'est là le but des recherches qu'il a entreprises au laboratoire de M. le professeur Cuénot, de notre Faculté des Sciences. Leur exposé et les résultats qu'elles ont fournis après discussion critique font l'objet de la thèse du candidat.

Il n'a pas manqué, bien entendu, de prendre connaissance des travaux de ses devanciers : une bibliographie comprenant trois cent vingt et un ouvrages témoigne de la conscience de ses investigations.

Vient ensuite, et naturellement, l'historique de la question; puis la terminologie : énumération et définition des différents tropismes. Outre l'*héliotropisme* dont nous venons de parler, il y a encore le *phototropisme*, causé par la lumière quelle qu'elle soit; le *thermotropisme*, causé par la chaleur; l'*hygrotropisme*, par l'humidité; le *géotropisme*, par la pesanteur, etc., etc. Un tropisme est dit *positif*, s'il se traduit par une attraction; et *négatif* dans le cas d'une répulsion.

Digitized by Google

Dès le chapitre intitulé « Portée de la question » commencent les aperçus philosophiques. Faut-il, avec les Vitalistes, en distinguant l'instinct et la vie sans cependant les séparer, considérer l'animal, même le plus inférieur, comme capable de spontanéité? Devons-nous, suivant les matérialistes, partisans du *Monisme*, ne voir dans l'interprétation de la vie qu'un déterminisme purement mécanique? Peut-être vaut-il mieux croire, avec M. Cuénot, que « chaque être inférieur est pourvu héréditairement d'une certaine sorte de sensibilité à l'oxygène, à la lumière, aux contacts, à la gravité, à la salure, etc. A chaque instant il réagit aux modifications du milieu, et ses réactions sont généralement adaptatives et propres à assurer sa conservation ». Celui qui réagit à propos prospérerait; ceux qui ne réagissent pas ou mal seraient en péril de succomber.

Cette théorie est assez séduisante parce qu'on peut voir quelque chose d'analogue, chez les animaux supérieurs et même chez l'homme, dans les mouvements dits *réflexes*, qui sont tous inconscients et défensifs, l'intelligence ni la volonté n'intervenant en aucune façon. Nous verrons plus loin ce qu'en pense M. l'abbé Manquat.

Réflexes ou tropismes, d'ailleurs, précisément parce qu'ils ne sont pas commandés par l'intelligence, peuvent mettre l'animal en péril, quand ils répondent à un excitant qui n'est pas habituel. Ceux d'entre vous qui passent leurs vacances au bord de la mer connaissent certainement le Bernard l'Ermite, petit crustacé dont la moitié antérieure du

Digitized by Google

corps est seule cuirassée, et qui est obligé d'abriter la partie postérieure de son corps, molle et charnue, dans une coquille vide, de forme enroulée. Quand l'animal se croit en danger, il s'enfonce en reculant dans sa coquille et en clôt l'ouverture avec la plus grosse et la plus solide de ses deux pinces. Or, si l'on fait un petit trou, derrière lui, dans le coquillage, et si l'on y introduit la pointe d'une aiguille, à ce contact douloureux, le pauvre animal habitué héréditairement à n'envisager de péril qu'en avant de lui, se recule vivement et vient de lui-même s'embrocher dans l'aiguille qu'il voulait fuir. Mais c'est là une expérience cruelle, imaginée par l'homme, et à laquelle le Bernard l'Ermite n'est jamais exposé dans sa vie normale, efficacement protégée par ses réflexes.

Une part importante (146 pages) de l'ouvrage soumis à votre examen est consacrée à l'exposition clairement résumée des œuvres antérieures traitant la même question. Les nombreux partisans du tropisme animal y sont répartis fort justement en théoriciens et en expérimentateurs; il y a aussi des adversaires délibérés des tropismes, plus rares, il est vrai, mais non moins convaincus, et comptant parmi eux Pictet et Claparède qui ne sont pas de petites autorités. Ce sont là chapitres d'érudition parfaitement à leur place.

Nous arrivons enfin à la partie vraiment originale et de beaucoup la plus intéressante de la thèse, c'est-à-dire aux expériences imaginées et conduites par l'auteur lui-même et à la discussion des résultats. M. l'abbé Manquat s'est servi surtout, comme sujets,

Digitized by Google

de chenilles et d'escargots; je vous ferai grâce de leurs noms latins. Il a soumis ces animaux inférieurs à l'influence de toutes sortes d'agents physiques, mécaniques, chimiques, faisant varier l'action de ceux-ci de mille manières, de façon à prévenir toute confusion, toute cause d'erreur dans l'interprétation des actions tropiques obtenues. En outre, comme l'avait fait l'ingénieux entomologiste Fabre pour étudier les mœurs et l'industrie des insectes, M. Manquat a posé à ses sujets des problèmes variés, leur suscitant des obstacles divers et des difficultés, pour voir comment ils les contourneraient ou les vaincraient afin d'obéir aux excitants qui, en apparence, les sollicitent impérieusement.

Malgré leur très vif intérêt, la description de ces expériences ne peut malheureusement être entreprise dans ce rapport : les détails minutieux, qui en font la valeur et l'autorité, nous retiendraient trop longtemps; et j'arrive aux conclusions qui sont très nettes et fermement exprimées.

« Nos expériences personnelles, dit l'auteur, ajoutées aux expériences rappelées dans l'historique qui précède, nous paraissent infirmer la Théorie des Tropismes. Cette théorie — nous l'avons noté déjà — était d'une simplicité séduisante. Elle exprimait en langage clair une loi reposante pour l'esprit par sa portée absolument générale, puisqu'elle s'appliquait non seulement à tous les actes des animaux, mais aussi aux mouvements des plantes. Vu d'un peu haut, le comportement de l'être vivant paraissait, par elle, s'expliquer complètement... Il nous semble

Digitized by Google

pourtant indiscutable que lorsqu'on abandonne les vues très générales sur le comportement animal, et que, pas à pas, l'on suit minutieusement les animaux dans le déroulement de leur existence, cette belle simplicité de la Théorie des Tropismes s'effrite et disparaît bientôt. Il nous est alors impossible d'admettre que l'activité physiologique de l'animal soit exclusivement déterminée par un physico-chimisme rigide; et, sans vouloir verser dans la Métaphysique, nous sommes forcés de reconnaître, qu'*en fait*, tout être vivant est régi par *la loi de son propre intérêt*, c'est-à-dire qu'il est organisé de telle sorte que tous ses actes paraissent avoir, comme fin, sa propre conservation et donc celle de son espèce. Un fait aussi général que celui-ci ne se discute pas : il se constate. Le nier serait aller contre l'évidence. Nous appelons *déterminisme biologique* cette recherche obligatoire pour l'animal de son propre intérêt.

« A notre avis, il faut donc comprendre le comportement animal comme dominé par le déterminisme biologique que régit la seule loi de l'intérêt propre.

« L'animal vit parmi un enchevêtrement de réactions physico-chimiques qui agissent dans le sens ou à contre-sens de son déterminisme biologique. Celui-ci doit maîtriser celles-là, les utiliser ou les écarter, agir par elles ou réagir contre elles. L'animal est ainsi bâti que, sous peine de mort, il doit conserver son indépendance biologique vis-à-vis des facteurs externes. Nous disons « indépendance » et non point « liberté ». Nul animal, en effet, ne saurait agir que *déterminé*...

Digitized by Google

« En résumé, nous croyons que l'erreur fondamentale de toute théorie tropique réside en ce qu'*elle place la raison déterminante du comportement animal en dehors de lui, alors qu'elle se trouve être au-dedans,* à ce centre de sa substance matérielle, d'ailleurs indéterminé dans l'état actuel de la Science, où s'individualise la matière. »

Ces conclusions, destinées à être soumises aux zoologistes, ont été formulées en langage technique. Sans invoquer Molière ni Rabelais, je vais tâcher de les faire mieux comprendre.

Si les escargots, par exemple, se cachent du soleil, ce n'est pas à dire qu'il faille ajouter aux propriétés connues des radiations de cet astre celle de mettre en fuite les colimaçons, ou, comme dirait Homère, parce que Phœbus-Apollon, dieu dont l'arc est d'argent, se tient prêt à décocher une flèche ailée à tout mollusque qu'il aperçoit. — Non. L'escargot, guidé par un instinct très sûr, évite toute cause de dessiccation, toute cause d'évaporation de l'eau qui imprègne copieusement toutes les parties de son corps, et qui est nécessaire à son existence. Voilà pourquoi il cherche l'ombre, la fraîcheur, l'humidité. La raison de son orientation par rapport au *stimulus* solaire, suivant l'expression de l'auteur, réside donc dans la constitution intérieure de l'animal, et non en dehors de lui. D'ailleurs, le même soleil qui fait fuir certains animaux, en attire au contraire beaucoup d'autres, la mouche importune par exemple. Absolument comme l'énergie d'unique sorte, propagée par les

Digitized by Google

ondes solaires, se traduit par de la lumière, ou par de la chaleur, ou encore par une action chimique, suivant la nature de l'organe ou de l'instrument récepteur.

Autre exemple. Pourquoi les chenilles montent-elles toujours? Parce que leur instinct, héréditaire sans doute, les dirige sûrement vers les sommités des rameaux où se trouvent les bourgeons et les feuilles tendres qu'elles ont mission de dévorer. Rien n'est amusant comme leur déconvenue quand elles arrivent en haut d'une brindille sèche qu'on leur a malicieusement présentée : on les voit, fixées par leurs seules pattes postérieures, balancer leur long corps dans le vide, en tous sens, aveuglément et pendant longtemps, à la recherche inutile d'une branche le long de laquelle elles puissent encore monter. Devant l'inanité de leurs efforts, elles se décident enfin à sécréter un fil qu'elles fixent sur la brindille et qu'elles déroulent peu à peu entre leurs pattes antérieures, pour descendre, toujours la tête en haut, jusqu'à terre. Là, en se hâtant aussi vite que leur moyen de locomotion le permet, les chenilles se dirigent avec une sûreté étonnante, en vraies botanistes, vers la plante objet de leur prédilection, pour y grimper aussitôt.

Où voit-on, dans tout cela, un tropisme quelconque, de cause extérieure à l'animal? Il n'y a qu'une recherche ardente de la nourriture.

Néanmoins, M. Manquat pense qu'on peut conserver ce mot, pour la commodité du langage, avec cette restriction expresse, qu'il exprimerait simple-

Digitized by Google

ment une orientation, sans rien préjuger du mécanisme de celle-ci. *Tropisme* serait alors de la même famille de mots que *phobie* et *pathie*.

Cependant la question n'est pas aussi simple que cet aperçu pourrait le laisser croire. On peut se demander encore pourquoi les insectes ailés nocturnes qui, pendant le jour, restent immobiles à l'ombre, et comme engourdis, indifférents à la lumière du soleil qu'ils semblent plutôt fuir, sont-ils si impérieusement attirés, la nuit, par une lumière artificielle, qu'ils accourent s'y brûler les ailes? Plusieurs des partisans du tropisme, cités dans la thèse soumise à votre Commission, se sont occupés de ce problème, et la solution qu'ils en ont donnée est loin d'être de tout point satisfaisante. Pourquoi M. Manquat, qui s'est montré si judicieux expérimentateur, au lieu d'interroger de préférence des animaux rampants, n'a-t-il pas, à son tour, repris cette question? Je me permets de la recommander à son esprit si avisé.

Ses expériences l'ont donc conduit à se ranger délibérément parmi les adversaires résolus du tropisme animal; il a fait une œuvre qui porte, une œuvre qui restera, et avec laquelle il faudra désormais compter. Le président du jury, M. Cuénot, l'a chaudement félicité; mais, ajouta-t-il, vous devez vous attendre à être discuté. — C'est encore un éloge.

Faut-il, à notre tour, chicaner le candidat au sujet du mot *comportement*, que l'on chercherait en vain dans le dictionnaire? Ce serait puéril. Trop de verbes français n'ont pas encore leur substantif correspon-

Digitized by Google

dant; trop de substantifs sont encore sans verbe correspondant. La tentation est grande de créer l'un ou l'autre, quand on en a besoin pour éviter une lourde périphrase. Le péché est alors véniel, surtout quand l'euphonie est satisfaisante, ce qui est ici le cas.

MESSIEURS,

L'Académie de Stanislas, après un examen attentif de cette belle thèse, joint ses félicitations à celles de l'Aréopage universitaire, et, à l'unanimité, proclame lauréat du concours de 1922, pour le prix Dupeux, M. l'abbé Manquat, docteur ès sciences naturelles, professeur à l'École Saint-Sigisbert de Nancy.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE CONCOURS

POUR LE PRIX STANISLAS DE GUAITA

Par M. Edmond ESTÈVE

MEMBRE TITULAIRE

MESSIEURS,

Le prix Stanislas de Guaita a été fondé par une généreuse et délicate initiative, en mémoire d'un écrivain disparu avant l'heure, pour « récompenser les efforts et le mérite d'un littérateur ou venir en aide à un jeune homme se destinant aux lettres », sous la condition que le bénéficiaire en appartînt à la région lorraine. Depuis plus de vingt ans que vous le décernez, vous n'avez jamais manqué de candidats qui fussent dignes de cet encouragement ou de cette récompense. Je rappellerai simplement que plusieurs de ceux que vous avez ainsi distingués sont aujourd'hui des vôtres. Cette année pourtant votre Commission a éprouvé quelque embarras; mais c'était l'embarras de choisir. Parmi les écrivains dont les titres et les ouvrages étaient soumis à son examen, elle comptait un folk-loriste, un poète, un romancier et

Digitized by Google

deux auteurs dramatiques. Entre un si grand nombre de concurrents, devant les mérites aussi réels que divers qui recommandaient chacun d'eux, l'hésitation était permise. En rapportant ce détail, je ne crois pas faire de tort à ceux dont nous avons à regret écarté les noms et qui en d'autres circonstances nous auraient paru avoir droit à une couronne; mais j'ai conscience de rehausser singulièrement l'honneur qui sera fait à celui que vous désignerez comme votre élu.

Parmi tant d'œuvres intéressantes, l'œuvre de M. Henri Gaudel a particulièrement retenu notre attention. M. Gaudel est un Lorrain de race, qui mène dans la petite ville de Bayon une existence paisible dont la meilleure part est consacrée aux lettres. Il s'est fait connaître, voici une quinzaine d'années, par des contes et des nouvelles dont une partie au moins ont été publiés dans le *Pays Lorrain*, que dirige avec une autorité toujours croissante et un entrain toujours jeune notre confrère Charles Sadoul. Si ces contes et ces nouvelles étaient des essais, on peut dire que M. Gaudel s'est essayé dans tous les genres. Humoristiques, touchantes, dramatiques, ces historiettes — dont il a fait un volume, sous le titre de l'une d'entre elles : *Mademoiselle Léocadie*, — évoquent des souvenirs d'enfance, narrent des aventures sentimentales ou de piquantes anecdotes, mettent en scène des types bien observés et finement ou vigoureusement dessinés. De ces types, les mieux venus sont des gens de chez nous, bien caractéristiques du terroir et de la race, tel ce vieux paysan vosgien,

Digitized by Google

Coliche, que M. Gaudel nous peint « doux et têtu, philosophe sans le savoir, aimant son pays malgré tout, aimant sa terre quand même, sa bonne terre lorraine qui le nourrit et qui lui donnera quelque jour le coin tranquille de l'éternel repos ».

Dans une forme brève on peut mettre beaucoup d'art. La France est la terre d'élection des conteurs et des nouvellistes. Sans remonter jusqu'au XVe siècle, il suffit de nommer Mérimée et Maupassant pour rappeler tout ce que peuvent contenir de vérité, d'émotion, de profondeur ou d'ironie quelques pages sobres de style, riches de substance et pleines de suc. Il y a là chez nous une tradition qu'il n'est pas si facile de suivre et qu'il est glorieux de continuer. Mais M. Gaudel rêvait d'entreprendre une œuvre plus vaste où ses qualités de composition pourraient se développer à l'aise. Cette œuvre, ce fut *Désiré Baudru*, édité en 1913 par le libraire Bernard Grasset. Simple, bien simple histoire que celle de ce jeune Vosgien, qui tient d'un père paysan, entreprenant et laborieux, son intelligence solide et son ardeur au travail, et d'une mère d'origine bourgeoise une âme impressionnable et des sens affinés. Que fera-t-on de cet enfant, dont la précocité émerveille le curé et l'instituteur? On l'envoie tout d'abord au chef-lieu, à l'Institution Saint-Paul, que dirigent les Pères du Salut. Le voilà bachelier, après de brillantes études, puis étudiant à Paris, à la Faculté de Médecine, le premier partout et toujours. A part les larmes enfantines que lui a coûtées la séparation d'avec une mère très aimée et peut-être trop tendre, la vie, jusqu'à

Digitized by Google

présent, lui a souri. Mais le malheur vient sans qu'on y pense, et surtout quand on n'y pense pas. Une amourette de quartier latin, où ce naïf garçon a mis plus de son cœur que ne comportait l'aventure, le laisse la tête en désarroi et l'âme en détresse. Puis, coup sur coup, à quelques mois d'intervalle, c'est son père, c'est sa mère que la mort brutalement lui enlève; et le pauvre Désiré, fou de douleur, ne demande plus qu'à mourir...

Il ne faut pas, sous ce récit alertement conté, joliment écrit, en dépit de quelques négligences de style, chercher une arrière-pensée. L'auteur n'a pas voulu critiquer l'ascension trop rapide d'un fils de paysan qui devient bourgeois en brûlant les étapes, ni prêcher le culte de la terre et protester contre la désertion des campagnes. La philosophie que l'on peut dégager de son roman n'est pas une philosophie sociale. C'est une conception toute personnelle des choses, et moins une opinion raisonnée qu'une croyance instinctive et presque superstitieuse à l'impossibilité du bonheur, à l'existence d'une puissance mystérieuse et redoutable, analogue à la Némésis antique, qui jalouse la vie humaine et nous fait payer par un large tribut de souffrances quelques rares félicités. Telle est l'impression sous laquelle nous laisse M. Henri Gaudel. Mais ce qu'il a voulu avant tout, c'est en bon observateur qu'il est, et en probe artiste, peindre ce qu'il avait vu, de ses yeux, autour de lui, les gens et les choses, la réalité quotidienne, l' « humble vérité ». Et, dans l'ensemble, il y a réussi. Si certains de ses personnages sont silhouet-

Digitized by Google

tés d'un trait un peu conventionnel, si son instituteur et son curé parlent un peu trop comme des livres, en revanche, maître Baudru, avec sa tête énergique, sa face rude et imberbe, et la douceur infinie des deux grands yeux bleus qui éclairent de bonté sa figure rougeaude, la trop sensible Juliette, le petit Désiré, enfant précoce et réfléchi, déjà travaillé par le doute à l'âge où ses camarades jouent encore aux billes, d'autres personnages encore, le P. Lyseret ou le P. Michaut, le bon docteur Didierjean, sont marqués de caractères trop individuels et trop précis pour n'avoir pas été empruntés à la nature et pris sur le vif. Le cadre dans lequel se déroulent ces modestes existences est reconstitué avec la même conscience, le même scrupuleux souci d'exactitude. Qu'il décrive un orage dans les Vosges, ou la cavalcade de la mi-carême le long du boulevard Saint-Michel, les épreuves du baccalauréat à la Faculté des Lettres de Nancy ou un défilé militaire sur la place Stanislas, l'Institution Saint-Paul ou une salle de bal de Montmartre, l'auteur, on le sent, n'a rien fait de chic. Il a patiemment amassé les menues observations qui donnent un caractère indiscutable de vérité à telle page; il a fixé d'un seul coup dans sa mémoire, sensible et fidèle comme une plaque photographique, les mille détails dont il a composé tel tableau. Ce qu'on pourrait lui reprocher peut-être, ce serait justement de côtoyer trop constamment la réalité, de ne pas détacher assez vigoureusement ses peintures, de ne pas en varier les couleurs et en contraster les teintes, de traiter des scènes très différentes d'aspect dans un

Digitized by Google

ton uniformément grisâtre et pour ainsi dire en camaïeu. Il semble, en un mot, quand on vient de lire *Désiré Baudru*, que, pour être en pleine possession de son art, M. Gaudel eût encore un effort à faire. Cet effort, il l'a fait dans le livre qu'il nous a donné cette année même et qu'il présentait au concours pour le prix de Guaita, *Véronique, légende des temps du Christ*.

Légende, assurément, puisque le personnage autour duquel s'organise le récit n'a qu'une existence traditionnelle et imaginaire. Légende aussi par le sens profond que révèle cette œuvre d'une trame simple et facilement nouée, comme tout ce que fait M. Gaudel. Véronique est la fille unique et très aimée d'un riche bourgeois de Jérusalem. Son père, usant de l'autorité que lui confère la loi de Moïse, a décidé de la donner en mariage au fils d'un de ses vieux amis. Mais Véronique, qui n'aime pas le jeune homme, s'indigne qu'on puisse, sans son consentement et contre sa volonté, disposer de sa personne. Elle se révolte contre la loi; elle s'enfuit de la maison paternelle; elle va chercher asile auprès de celui à qui elle a donné son cœur, le centurion primipile Florus, qui commande la garnison romaine de Jérusalem. Le bel officier est volage. Véronique apprend bientôt à connaître la trahison et la souffrance. Mais la souffrance n'endurcit pas son âme, elle l'attendrit, elle l'incline à la pitié. Cette jeune femme touchée par le malheur est une recrue toute désignée pour la religion de l'humilité et du pardon que prêche en ce moment le Christ. Quand Jésus est mené au supplice, elle se trouve sur son passage, et, mêlée au groupe

Digitized by Google

des saintes femmes, elle assiste au drame du Golgotha.

On le voit, nous retrouvons ici le même fonds d'idées morales que nous avions déjà rencontré dans *Désiré Baudru*, mais sensiblement élargi et enrichi. Le héros de M. Gaudel se cabrait sous les premières atteintes de la douleur; il s'étonnait et s'indignait de souffrir. Son héroïne commence, elle aussi, par réagir avec violence; son premier mouvement est de se raidir contre sa destinée. Puis elle accepte, elle se résigne; elle fait mieux encore, de l'amertume elle extrait un miel; elle oublie sa souffrance pour ne penser qu'à la souffrance d'autrui. D'où vient cela ? C'est peut-être qu'elle est femme; c'est peut-être aussi que M. Gaudel juge la vie et en interprète le sens avec cette sagesse plus indulgente que l'âge apporte à ceux qui savent réfléchir.

Son art, en ces années de maturité, ou plutôt de maturation, marque le même progrès que sa pensée. En dépit du caractère légendaire de l'héroïne, c'est un roman historique que *Véronique*. Les personnages secondaires sont d'invention pure; mais d'autres sont pris dans la réalité, Joseph d'Arimathie, Ponce-Pilate et le Christ lui-même, dont la grande figure traverse les premiers chapitres du livre et domine tout le dernier. On sait combien il est difficile à un romancier de mêler aux créations de son esprit des caractères empruntés à l'histoire. Le moins qu'il risque, c'est de décevoir l'attente qu'il a fait naître et de rester au-dessous de la vérité. Les plus prudents, ou les plus habiles, se contentent en général de nous les montrer

Digitized by Google

de loin. M. Gaudel a eu plus de hardiesse, et cette hardiesse a été en partie justifiée. Joseph d'Arimathie, bourgeois conservateur et père affectueux, porté à la sévérité par son respect pour la loi, incliné au pardon par sa tendresse naturelle, est bien équilibré et bien vivant; et les hésitations de Ponce-Pilate, partagé entre la répugnance qu'il éprouve à laisser condamner un innocent et la crainte d'être desservi par les factieux auprès du gouvernement de Rome, sont rendues avec beaucoup de justesse et de finesse. L'auteur, il faut l'avouer, a été moins heureux en ce qui regarde le Christ. Dans le récit qu'il nous donne de la Passion, il suit le texte des Évangiles. Il le suit, très fidèlement et de très près, mais, comme il était nécessaire, en l'abrégeant. Aussi sa narration paraît-elle sèche, comparée à la narration évangélique. D'autre part, pour rattacher les scènes du prétoire ou du Calvaire à l'intrigue de son roman, il lui a fallu entremêler aux circonstances véritables des traits d'invention qui, malgré le tact qu'il y a apporté, détonnent un peu. Il se consolera en pensant que s'il n'a pas mieux réussi, c'est qu'on ne pouvait réussir.

Mais où il ne mérite que des éloges, c'est dans l'emploi judicieux et discret qu'il a su faire de la couleur locale. La couleur locale est une des grosses difficultés du roman historique. Ou bien elle y est répandue à profusion, sous la forme de descriptions interminables et prétentieuses, qui trahissent une érudition trop fraîchement acquise et mal digérée et deviennent bientôt fastidieuses au lecteur; ou bien elle se borne à quelques touches banales, sans pré-

Digitized by Google

cision, sans éclat et sans vie. M. Gaudel a évité l'un et l'autre écueil. Il sait beaucoup, et il a puisé sa science à bonne source. Il n'est pas un détail dont il ne pût, j'en suis sûr, établir la provenance authentique, si une annotation de ce genre était de mise dans une œuvre d'agrément. Mais il n'y a pas un détail aussi qu'il n'ait vu, je veux dire que son imagination n'ait ressuscité pour lui sous une apparence animée et concrète; il n'y a pas une de ses descriptions qui ne fasse tableau. Et de ces tableaux, aucun n'est traité pour lui-même, comme un morceau de bravoure dont l'auteur a soigné l'effet, sans s'occuper de savoir s'il s'harmonisait avec le dessin général de son ouvrage. Introduits à propos, développés avec goût et avec mesure, ils n'interrompent ni ne retardent l'action. Ils en sont ou une partie intégrante, ou l'accompagnement naturel. J'en pourrais énumérer plusieurs, qui sont excellents chacun en leur genre : Jérusalem au lever du jour, l'émeute devant le temple, les orgies de la soldatesque romaine dans les bouges de la ville, ou le festin, qui dégénère en orgie, donné par Pilate dans son palais de gouverneur. Mais, en pareille matière, aucune analyse ne vaut un exemple. Je citerai donc, si vous le voulez bien, la description de la revue passée par le procurateur de Judée le jour où on célèbre en grande pompe la fête de la X^e^ légion.

« Le Procurateur fit un signe que le primipile répéta tout aussitôt en se portant vers la porte monumentale. Alors la parade commença. Aux sons graves des buccins et des cornes, aux appels stridents des

Digitized by Google

trompettes d'airain, les troupes se mirent en mouvement. Les détachements des soldats auxiliaires marchaient en tête, frondeurs et sagittaires, puis venaient les vélites, les triaires, les hastats et les princes. Et qu'ils fussent armés de la fronde, de la lance ou du javelot, qu'ils portassent le casque d'airain lourd ou la galea de cuir léger, tous ces hommes, au pas sonore et cadencé, donnaient une impression de mâle énergie et de courage martial.

« Pilate les contemplait en silence. Son entourage témoignait d'une muette mais expressive admiration, et la foule elle-même, la foule hétéroclite et bigarrée, témoignait de son plaisir par une attention curieuse et soutenue.

« Mais lorsque parut le détachement des vieux légionnaires rengagés, une rumeur d'admiration courut dans tous les groupes. Ceux-là étaient les vétérans *emeriti* de la légion, les favoris de l'empereur Tibère qui ne les voyait jamais quitter l'armée sans une peine très vive. La plupart avaient combattu en Syrie, en Sicile, en Égypte, en Pannonie, en Germanie et en Bretagne. Tous étaient couverts de glorieuses blessures et se battaient depuis plus de quinze ans. Mais ni l'âge ni la fatigue n'avaient affaibli en eux la force physique et la valeur guerrière. Il suffisait, pour s'en convaincre, de les regarder passer en ce moment, dans le rythme parfait de leurs mouvements et dans leur alignement impeccable. L'harmonie de leur ensemble était telle que sur chaque rang on ne distinguait à la fois qu'un seul bras et qu'une seule jambe. On eût dit qu'une même volonté déterminait l'action dans

Digitized by Google

cette troupe d'admirables automates, et quand leurs pieds chaussés de la caliga frappaient le sol en cadence, on voyait trembler au cimier de leur casque les plumes rouges et noires de leur panache. Tout cela respirait la beauté puissante de la force, et le grand soleil d'Orient, accrochant des éclairs aux épées et des lueurs aux armures, les enveloppait de ses feux comme dans un manteau de lumière et de gloire.

« Alors l'enthousiasme de la foule éclata tout à coup, et sur la tribune même, autour du Procurateur, les bravos crépitèrent. Eux, pourtant, défilaient toujours, impassibles, mais la tête haute, tournée légèrement vers Pilate, avec un orgueil farouche dans les yeux. Lui gardait son masque impénétrable et froid; mais quand leur emblême passa, aux mains du vexillaire, il descendit les premiers degrés de la tribune, et s'inclinant devant l'enseigne, il la salua profondément. Les vétérans frémirent. Pas un muscle de leur visage ne trahit pourtant la violence de leur joie; mais l'immense fierté qui s'irradiait sur leurs mâles figures disait assez l'étendue de leur bonheur. Et la foule, grisée elle-même par le spectacle, acclamait les soldats. »

Cette belle page, où l'on reconnaît un disciple de Flaubert, mais un disciple qui a su, sans abdiquer sa personnalité, profiter des leçons du maître, est éminemment caractéristique du talent de M. Gaudel. Solidité de la composition, sobriété du développement, netteté de la forme, elle présente les qualités qui sont, au sens large du terme, les qualités essentiellement

Digitized by Google

classiques. On a dans les meilleurs passages de ce roman, l'impression d'une force qui sait se dominer, se contenir et se discipliner pour atteindre son but, d'un art réfléchi, conscient, savant, marqué au coin d'une haute probité littéraire. On sent, pour tout dire d'un mot, qu'on a affaire à un écrivain.

Aucune des candidatures présentées à votre commission ne lui a paru remplir plus pleinement ni mieux les conditions du concours. Aussi est-elle unanime à vous proposer, pour le prix Stanislas de Guaita, l'auteur de *Mademoiselle Léocadie,* de *Désiré Baudru* et de *Véronique,* M. Henri Gaudel.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LES PRIX DE VERTU

Par M. Georges RENARD

ASSOCIÉ-CORRESPONDANT

MESSIEURS,

Voyant un homme tomber par la fenêtre, certain personnage de roman se demande avec gravité, non si le malheureux s'est rompu les os, mais si c'est bien l'homme qui a fait une chute ou si c'est la maison qui s'est brusquement soulevée. Réflexion faite, il conclut que la question est insoluble, car toute observation dépend du point de vue de l'observateur. Nulle opinion n'est vraie que par rapport à un système; nul système n'est vrai que dans la perspective d'une synthèse plus générale, et ainsi de suite; en définitive, le point final de toute science est un point d'interrogation.

Or, voici que le torrent du relativisme menace d'emporter, après les sciences physiques, les sciences morales. Depuis longtemps déjà, on nous promet une vaste encyclopédie qui, de la mathématique à la sociologie, engloberait toutes les manifestations de la nature et de la vie dans un même cadre de relations. Le droit ne serait plus qu'un jeu de réflexes;

Digitized by Google

l'économie politique se formulerait en équations d'algèbre, et la morale proprement dite en théorèmes de géométrie, c'est-à-dire qu'elle tomberait dans la même *incertitude* que les sciences *dites* exactes.

Vous n'apprécierez pas aujourd'hui la fécondité sociale de ces troublantes spéculations. Pour toute philosophie, vos lauréats n'ont que la droiture de leur bon sens. Ils ignorent même que c'est là une philosophie. Ils ne savent pas qu'Aristote l'a vêtue d'un costume assez austère pour que saint Thomas ait pu l'adapter aux modes de son temps. Ils la pratiquent d'instinct, comme ceux qui l'enseignent, et aussi comme ceux qui la dédaignent; car elle est mise à profit par ses contempteurs aussi communément que par ses fidèles. Ils croient au Bien, et ils témoignent de leur foi en exerçant son culte. Sur son autel, ils ont immolé et ils continuent à sacrifier, parfois en des circonstances tragiques, plus souvent dans l'accomplissement simple et généreux de leur devoir quotidien, ceux-ci de légitimes ambitions de jeunesse; ceux-là le droit au repos noblement conquis par une existence laborieuse, tous l'idole des cœurs vulgaires, le haïssable moi.

En exaltant leurs courages, vous n'enflerez donc aucune vanité, mais vous proposerez de nobles exemples à vos concitoyens. Aucune œuvre n'est plus digne de votre Compagnie; mais aucune ne dépasse davantage les forces du rapporteur à qui vous avez eu l'imprudence de la confier.

***

Digitized by Google

Pour honorer la piété filiale, vous disposiez de six fondations; vous en avez partagé les revenus entre quatorze candidats.

Mlle Thérèse **Gouhenant** (1), à qui vous attribuez un prix de 300 francs sur la fondation Jules Gouy, a, pendant dix années, entouré de soins affectueux sa mère atteinte d'une grave maladie contre laquelle la médecine et la chirurgie demeurèrent en définitive impuissantes. Entretien du ménage, assistance à l'infirme, longues gardes de nuit, Mlle Gouhenant s'acquitta de sa lourde tâche avec une énergie étonnante pour son âge : elle fréquentait encore l'école communale lorsque sa mère fut frappée. Le jugement par lequel vous rendez un public hommage à ce dévouement précoce couronne, à vingt et un ans, une carrière déjà longue de superbe dévouement.

La seconde part du prix Gouy, égale à la première, est décernée à Mlle Joséphine **Mohler** (2). Depuis treize années elle demeure auprès de son père, aujourd'hui presque octogénaire, en compagnie de ses deux sœurs, dont l'une est trop absorbée par sa profession pour lui fournir une aide sérieuse dans le ménage, et dont l'autre, malade depuis son enfance, a dû, en fin de compte, être hospitalisée. N'était ce chagrin, M. Mohler aurait une heureuse vieillesse; et ce serait justice, car c'est un travailleur; il aime son métier de tailleur d'habits, et cet attachement semble grandir à mesure que sa vue baisse : car le

(1) Nancy, 61, rue du Montet.
(2) Nancy, 47, rue Charles III.

Digitized by Google

vieillard ne s'est pas encore résolu à renoncer à ses ciseaux et à son aiguille. Sa fille a de qui tenir.

Des revenus de la fondation Charles Bour en faveur de jeunes filles spécialement recommandables par leur bonne conduite et leur dévouement à leurs parents, il est fait six prix de 300 francs.

Mlle Jeanne **Barthélemy** (1) qui vient première — par ordre alphabétique — est l'aînée de cinq enfants. Son salaire d'employée de commerce apporte une contribution précieuse au budget familial : car l'un de ses frères est infirme et les trois derniers enfants ne sont pas en âge de gagner leur vie. Après sa journée de travail, elle vient en aide à sa mère dans les soins de la maison. On la cite comme modèle au magasin, au foyer, dans les œuvres. On dit même que ses forces trahissent parfois son courage.

Mlle Jeanne **Geoffroy** (2) est digne des mêmes éloges. A la Société Nancéienne de Crédit, où elle est employée depuis cinq ans, elle tient son guichet avec une exactitude impeccable. A la maison, elle guide son frère dans ses études, et elle s'ingénie à faire oublier à sa grand'mère malade depuis plusieurs années ses souffrances et ses cheveux blancs. Et, non contente de ce double théâtre d'opérations, elle met à profit ses connaissances professionnelles pour faire une classe d'arithmétique aux petites ouvrières du quartier Saint-Pierre. Intelligence, activité, jugement, générosité, pour tout résumer : une riche nature.

(1) Nancy, 26, rue de La Salle.
(2) Nancy, 20, rue de La Salle.

Digitized by Google

C'est pour la quatrième fois que va être appelé, en pareille solennité académique, le nom de la suivante lauréate. En 1890, votre attention s'était portée sur sa mère : « Mère prévoyante autant que tendre, disait votre rapporteur, M. Chassignet, Mme Gouvignon prépare ses enfants, avec une affectueuse austérité, aux travaux et aux vicissitudes de la vie. » Mme Gouvignon a quatre-vingts ans aujourd'hui. Après avoir reçu de vos mains un prix de dévouement maternel, elle a eu la joie de vous voir donner deux prix de piété filiale, en 1904 et en 1907, à celle de ses enfants qui la nourrit par son labeur, veille à l'ordre du logis, et console sa vieillesse. Quinze ans se sont écoulés depuis lors. Mlle Alexandrine **Gouvignon** (1) est toujours fidèle au devoir pour lequel elle a renoncé à créer un foyer. J'ai lu dans le dossier que la situation n'avait point changé; et pourtant le grand âge de la mère doit aggraver la charge de la fille; ce qui me paraît le moins changé, c'est la vaillance de celle-ci.

Mlle Élise **Octeau** (2) est une toute jeune fille. Elle a soutenu sa mère dans la pauvreté et dans les chagrins plus cruels que la guerre a déchaînés sur cette malheureuse femme. Elle l'a aidée pécuniairement par son travail, moralement par sa douceur et sa fermeté d'âme. Elle l'a accompagnée dans ses douloureux voyages à la recherche d'une situation matérielle — car l'invasion lui a tout fait perdre —

(1) Nancy, 17, rue Victor.
(2) Nancy, 35, rue de la Ravinelle.

Digitized by Google

et dans ses efforts désespérés pour reconstituer son foyer. C'était alors une frêle enfant de quatorze ans. Elle entra dans une usine pour gagner le pain de sa mère souffrante et sans ressources; puis, elle apprit la sténographie et la dactylographie et obtint un emploi à la Chambre de Commerce de Nancy. Sa santé déprimée ne lui permit pas de le garder. Mme et Mlle Octeau ont trouvé, depuis quelques mois, une occupation chez les sœurs de Notre-Dame.

Depuis plus de vingt ans, Mlle Jeanne-Marguerite **Parisot** (1) appartient au personnel de la manufacture de lingerie Glotz, où elle est devenue chef de rayon. L'éloge qu'en font son patron et ses compagnes dépasse de loin la mesure ordinaire des « bons renseignements »; il est marqué au coin d'une sympathie peu commune. Mlle Parisot subvient aux besoins de son père, balayeur au service de la Ville, mais perclus de douleurs et souvent arrêté dans son travail, et à ceux de sa mère dont l'état est aussi précaire. Jamais elle n'a consenti à leur hospitalisation; pour ne pas s'en séparer, elle a brisé un avenir qui aurait justement récompensé son mérite. Voilà bien aussi, n'est-il pas vrai, qui dépasse le niveau moyen de la piété filiale.

Mlle Jeanne **Poizet** (2) a, pendant onze années, pourvu à l'entretien de son père décédé à l'âge de quatre-vingts ans. A l'accomplissement de ce devoir, elle a joint la charge d'une jeune sœur, longtemps

(1) Nancy, 7, rue Eugène-Ferry.
(2) Nancy, 40, rue du Bastion.

Digitized by Google

malade, et, pour se mieux acquitter de l'un et de l'autre, renoncé au travail en atelier et subi les rigueurs du *Sweating System;* le mariage de sa cadette l'a déliée de son obligation; vous pouvez, sans réserve, la féliciter de l'avoir bien remplie jusqu'au bout.

La fondation Pister comporte une somme de 1.000 francs à répartir entre deux ou trois jeunes filles, en récompense de leur dévouement à leurs parents. Deux prix, de 300 francs chacun, sont dévolus à Mlles Charbonnier et Godot, et un de 400 francs à Mlle Rainville.

Pour trouver les deux premières, il faut vous transporter à la colline de Sion. Elles habitent l'une et l'autre la petite commune de Saxon. Mlle Marie **Godot** (1) est la puînée d'une famille de six enfants, que la guerre a durement frappée. Elle s'est signalée par les soins qu'elle a donnés à son père et par le zèle affectueux dont elle a fait preuve auprès de lui durant sa dernière maladie. M. Godot se blessa, en février 1920, d'un coup de serpe à la main et eut le tort de traiter cette blessure par l'indifférence. La plaie s'envenima et l'infection se propagea avec une telle rapidité que le malade succomba au bout de sept semaines. C'est sa dernière fille, votre lauréate, qui, dans l'affolement trop naturel du ménage, garda son sang-froid, s'improvisant infirmière, exécutant les pansements, faisant le jour la lessive et la nuit veillant au chevet de son malheureux père. A ce

(1) Saxon-Sion.

Digitized by Google

rude métier, elle a ébranlé sa santé. Son besoin de dévouement a cherché depuis lors un aliment nouveau dans l'instruction religieuse des enfants du village.

Mlle Marie **Charbonnier** (1) avait neuf ans quand son père mourut. Sa mère était malade; l'aîné de ses frères était encore à l'école. Le grand-père prit en main le train de culture; il avait alors soixante-douze ans; il en a quatre-vingt-neuf aujourd'hui; il continue fièrement à labourer la terre et à en enseigner le travail et l'amour à ses petits-enfants. Ce n'est pas cela qui l'a empêché de remplir son devoir civique; il a occupé la première magistrature de la commune pendant cinquante-trois années — y compris la guerre de 1870 et celle de 1914-1918. C'est au cours de cette dernière que Mlle Marie Charbonnier s'acquit les titres qui l'ont recommandée à votre attention : elle renonça à poursuivre des études pour lesquelles elle était bien douée et vint remplacer auprès de l'aïeul son frère parti aux armées. Elle s'adonna aux travaux des champs avec toute l'ardeur dont elle se sentait animée pour les travaux de l'esprit; en faisant violence à ses goûts, elle se découvrit des aptitudes qu'elle ne se connaissait pas; elle s'est procuré surtout la joie de sauver l'avoir familial. En sa personne, vous rendez un juste tribut de louange à la paysanne lorraine.

Et vous ne lui en rendrez jamais trop. Aussi bien renouvelez-vous cet hommage en récompensant

(1) Saxon-Sion.

Digitized by Google

Mlle Augusta **Rainville** (1). Elle a écrit l'une des pages innombrables du livre d'or de nos campagnes. En août 1914, son père est mobilisé; il ne reviendra que blessé, gazé, réformé, pour mourir des suites des fatigues de la guerre et d'un labeur acharné pour relever les ruines de son domaine d'Emberménil. Dans l'intervalle, sa femme et ses trois filles ont dû fuir devant l'ennemi; la petite Augusta n'a pas quatorze ans. Dès le retour de son père, elle l'aide à remettre en culture une ferme abandonnée. Après l'armistice, elle partage avec lui la rude besogne de la reconstitution du bien de famille; on la voit diriger la moissonneuse dans un sol ravagé d'obus; deux fois elle tombe de sa machine, et peu s'en faut qu'elle ne soit déchiquetée par les lames de la faux : elle remonte sur le siège et poursuit imperturbablement sa fauchée. A la mort de son père, elle troque définitivement la quenouille contre le manche de la charrue; elle s'improvise chef d'exploitation; elle en assume tous les soucis, toutes les responsabilités; elle ne laisse à sa mère que les soins du ménage; et encore elle lui donne un coup de main, à temps... perdu. L'esprit résolu de cette valeureuse fille des champs, son énergie confiante, sa virile attitude, méritent d'être cités à l'ordre du jour, pour la confusion des pessimistes et des trembleurs.

La générosité de M. de Goussaincourt — dont le nom respecté reviendra si souvent sur mes lèvres — vous permet d'attribuer un prix de 300 francs à

(1) Emberménil, par Blâmont.

Digitized by Google

Mme **Gabin** (1), une veuve de guerre, qui a élevé six enfants — il lui en reste cinq, — entretenu, pendant de longs mois, sa mère impotente, et trouvé dans le sentiment de la fierté familiale le secret de faire vivre toute la maisonnée, sans autres ressources que son énergie dans le travail et sa parcimonie dans la dépense. « Ne rien devoir, ne rien demander » : c'est son point d'honneur. Amour-propre rare, même dans la prairie de Tomblaine, où Mme Gabin habitait jeune fille, où elle a connu et épousé l'honnête ouvrier dont elle a partagé pendant seize ans l'existence laborieuse, d'où les inondations ne parviennent pas à détacher son cœur, mais d'où la spéculation va peut-être bien la chasser. Il vous a plu non seulement de donner une marque de sympathie à cette épouse, à cette fille, à cette mère modèle, mais encore de l'aider, pour une faible part, à rétablir un petit avoir patiemment et amoureusement constitué, dans le bon temps, en vue de bâtir une maison. Le trésor s'est évanoui depuis la mobilisation du chef de famille; sou par sou, il a dû être détruit par les mains qui l'avaient amassé, parce que la vie est chère et qu'il faut se nourrir; il a du moins permis d'attendre que les aînés apportassent leur contribution au ménage. Votre Compagnie juge expédient de prendre en charge, dans la mesure de ses ressources, la réparation d'un préjudice qui a totalement échappé à la loi sur les dommages de guerre, et même au Traité de Versailles; encore un que nos anciens ennemis ne régleront pas!

(1) Nancy, 10, rue de Tomblaine.

Digitized by Google

Enfin deux prix de 150 francs provenant, l'un de la fondation Cardin-Roussel, l'autre de la fondation Prosper Simonin, sont respectivement décernés à Mlle Catherine **Fosset** (1) et à Mlle Eugénie **Hoffart** (2).

La première consacre toutes ses forces à sa mère, une veuve de soixante-dix-huit ans. Elle travaille à la maison pour ne pas la quitter, et, par son maigre salaire, alimente le budget du ménage. De tout temps, elle s'est signalée par ses habitudes laborieuses. A l'estime générale, qui l'entoure, votre suffrage donnera une consécration hautement justifiée.

La seconde est également ouvrière à domicile. Malgré la faiblesse de sa constitution, elle travaille sans relâche pour ses vieux parents. Non contente de se dévouer auprès d'eux, elle s'occupe de bonnes œuvres. Sa vie s'est écoulée jusqu'à présent dans la banalité du devoir quotidien; elle est de celles que ne met en vedette aucun trait d'héroïsme éclatant, mais dont l'existence simple et droite peut d'autant plus utilement servir de modèle; est-il de plus belles vertus que l'humilité et la persévérance?

Et c'est justement parce qu'elles sont les plus nécessaires, ces vertus obscures, que vous ne manquez pas l'occasion de les célébrer. Encore faut-il, du moins, qu'un excès de modestie et de délicatesse ne fasse point obstacle à vos desseins. Vous avez

(1) Nancy, 114, rue de Strasbourg.
(2) Nancy, 1, rue Migevant.

Digitized by Google

dû vous incliner devant pareil scrupule, en acceptant le retrait de la candidature de Mlle Marguerite **Laurent** (1), et, selon son désir, en reportant sur d'autres « plus qualifiées » — c'est elle qui s'exprime ainsi — la récompense dont vous l'aviez jugée digne.

***

Après la piété filiale, le dévouement maternel.

Mme **Julien** (2) s'est fait surprendre dans cette voie, en état de récidive. A trente-deux ans, elle s'est trouvée seule à la tête d'une famille de cinq enfants. Elle les éleva dignement, leur fit apprendre un métier, et puis les maria. Sa journée paraissait terminée. Bientôt il lui fallait en entreprendre une deuxième : au retour de la guerre, l'un de ses fils la pria de servir de mère à ses propres enfants, privés de la leur. L'aïeule porte vaillamment ce fardeau bien lourd pour son âge — soixante-dix ans — mais bien léger pour son cœur; le fils pourvoit au budget; et les trois petits-enfants contractent, jour par jour, envers tous deux une dette dont leur reconnaissance ne parviendra pas à s'acquitter. Vous avez cru devoir en partager la charge, et c'est pourquoi vous avez disposé en faveur de Mme Julien d'un prix de 300 francs sur la fondation Gouy.

Vous en avez décidé de même pour Mme **Gaugé** (3).

---

(1) Nancy, 49, rue du Ruisseau.
(2) Nancy, 78, rue Saint-Nicolas.
(3) Nancy, 53, rue du Faubourg-des-Trois-Maisons.

Digitized by Google

C'est l'Académie, cette fois, qui est récidiviste, car elle a déjà distingué Mme Gaugé en 1911. Aussi bien, celle-ci s'est-elle créé de nouveaux titres. Depuis onze ans — c'est tout juste l'époque de votre première récompense — elle est devenue l'infirmière de son mari complètement perclus. Et puis, elle a recueilli sa petite-fille, une enfant de huit ans. Pour la nourrir, elle a longtemps travaillé au compte d'une fabrique de chapeaux de paille; mais, ses gains n'y suffisant plus, elle a dû, depuis peu, prendre un métier plus dur : elle fait des lessives dans les maisons particulières. Et le logis est si agréablement tenu, il y règne une si douce atmosphère d'affection, qu'avec ses membres affreusement tordus le vieillard reste gai et vaillant : il le doit bien un peu à l'enjouement de la fillette; mais lorsqu'on l'interroge, il proteste que c'est à sa femme qu'il doit d'avoir gardé sa belle humeur et son courage.

Du prix Pister de 1.000 francs en faveur des mères de familles nombreuses, vous avez fait une part de 300 francs au profit de Mme Lecomte et deux parts de 350 francs au profit de Mme Philippot et de Mme Raoult.

Mme **Lecomte** (1) est veuve depuis vingt ans. Elle a eu neuf enfants; huit sont vivants : un fils qui s'est fait douanier, et sept filles, dont l'une est impotente. L'attachement de la mère à la pauvre infirme et la reconnaissance de l'infirme envers sa mère s'expriment avec une émouvante tendresse. La mère

(1) La Malmaison, par Longuyon.

Digitized by Google

garde le secret des fatigues et des sacrifices auxquels elle s'est soumise pour soulager sa malheureuse enfant; et les rigueurs de l'occupation allemande y ont ajouté leur poids : Mme Lecomte habite près de Longuyon. Après l'armistice, elle a entrepris l'impossible — je parle des impossibilités pécuniaires et de bien d'autres — pour arracher à la science la guérison ou du moins l'amélioration de l'état de la malade. Celle-ci est actuellement en pension dans un hôpital spécial, où elle se fait admirer pour son endurance à la douleur : tout le secret de son énergie réside en sa foi dans le traitement et en la pensée de sa mère.

C'est encore dans notre région dévastée que Mme **Philippot** (1) a mis au monde douze enfants. L'un de ses fils est mort des suites d'une blessure de guerre. L'une de ses filles a succombé aux épreuves des années terribles; si elle existait encore, vous n'auriez pas hésité à reconnaître par un prix de dévouement filial les services que cette aînée a rendus à sa mère et à ses frères et sœurs, au cours de leur exode à travers la France. Le douzième enfant venait de naître quand le village de Jaulny fut envahi. Il fallut d'abord subir l'occupation. En 1915, évacuation dans le Midi. Après l'armistice, retour au foyer ruiné. Toutes les souffrances des réfugiés, Mme Philippot les a endurées. De l'obstination de nos rapatriés à l'âpre labeur de la reconstitution, elle donne crânement l'exemple. Ses douze mater-

(1) Jaulny.

Digitized by Google

nités avaient trempé sa résistance à la peine; mais combien elles ont aggravé pour elle la tâche et les responsabilités communes! Il n'était que juste que vous la distinguiez entre beaucoup d'autres.

Devenue veuve en 1918, M^me^ **Raoult** (1) élève six enfants qui s'échelonnaient de l'âge de deux ans à celui de douze ans au moment de la mort de leur père. Sept personnes à loger, nourrir, vêtir, avec le salaire d'une ouvrière de fabrique! La situation s'est améliorée, depuis que les deux aînés commencent à gagner. Mais le ménage a connu de durs moments, notamment lors du chômage de l'hiver dernier. N'importe! M^me^ Raoult se fait un point d'honneur de se tirer d'affaire toute seule. Une volonté inflexible, un travail opiniâtre, la ténacité dans l'effort, c'est toujours « le fond qui manque le moins ». Cette vieille vérité, M^me^ Raoult la proclame dans la prose la plus persuasive en sa simplicité. *Non verba sed acta!*

***

De toutes les fleurs de la vie morale, le dévouement est la plus variée. Elle s'élève naturellement dans l'âme des mères et de leurs enfants. Mais telle est la fécondité des cœurs généreux que leur rayonnement déborde la famille, pépinière de toutes les vertus.

A plus forte raison s'épanouit-il au dehors, quand

(1) Nancy, rue de Saverne.

Digitized by Google

la famille a disparu. Vous avez disposé du prix Mangeon, de 100 francs, en faveur d'une servante demeurée près de trente années au service de la maison Sainte-Marie. Une partie de ses modestes gages passait en aumônes. A l'âge de soixante-quinze ans, Mlle Joséphine Gabriel (1) s'est retirée à l'hospice Saint-Julien, où elle s'ingénie encore à se rendre utile.

La réunion dûment autorisée du prix Ferdinand Lachasse et de l'un des prix René de Goussaincourt vous permet de gratifier d'une somme de 200 francs une femme qui s'est adonnée à cette besogne excellente entre les meilleures, que l'on désigne à présent du nom rugueux de puériculture. Mme Rolin (2) reçoit des nourrissons, les élève au biberon et les rend aux parents — c'est, dit-elle, le seul chagrin de sa profession — lorsqu'ils ont trois ou quatre ans. En vingt-sept ans, elle s'est vu confier vingt-neuf poupons, quelques-uns en pitoyable état; elle a rendu aux familles vingt-neuf beaux bébés joufflus. Ou plutôt vingt-huit. Le dernier? Sa mère, l'ayant abandonné, Mme Rolin a refusé de s'en dessaisir entre les mains de l'Assistance publique; et voilà comment elle a un fils, qui lui apportait glorieusement, il y a quelques semaines, son premier salaire. Et aujourd'hui, le dos courbé par l'âge et les infirmités, elle ne songe pas à se reposer; elle attend que son garçon soit en mesure de travailler pour deux,

(1) Nancy, Hospice Saint-Julien.
(2) Nancy, 3, rue des Prés.

Digitized by Google

et puis qu'il soit revenu du service militaire; ce n'est plus que l'affaire d'une dizaine d'années ! Au reste, elle a appris que la France n'avait jamais eu tant besoin d'anges gardiens pour les petits enfants.

Contraste désolant ! c'est au lendemain de la mort d'une fille passionnément disputée à la maladie pendant douze mois, que vous remettez à Mme **Dassonville** (1) le prix de 250 francs de la fondation Clotilde Humbert. La fille avait vingt ans; elle était l'aînée de cinq enfants; il n'en reste plus que deux. Mme Dassonville a retenu votre sympathie par les malheurs successifs qui l'ont frappée et par la résistance morale qu'elle a opposée à l'infortune. Avant sa fille aînée, elle avait perdu son mari, décédé en 1914, après une maladie de quatre années, pendant lesquelles elle dut cumuler les fonctions d'infirmière, les soins de la maison et le métier de femme de ménage; car, aucun des enfants n'était en âge de rapporter. Sa force d'âme doubla ses forces physiques; à l'activité qu'elle dépensa, on serait tenté de croire qu'elle avait doublé les heures du jour; il est vrai que lorsque celles-ci ne suffisaient pas, les heures de la nuit faisaient l'appoint.

Au tour des hommes ! C'est à un vétéran de la guerre de 1870 qu'échoit le prix Nicolas Humbert de 200 francs. M. François **Guichard** (2) a servi dans la garde mobile, sous les ordres du lieutenant de Goussaincourt. Il a été fait prisonnier lors de la

(1) Nancy, 40, rue du Faubourg-Saint-Jean.
(2) Nancy, Hospice Saint-Julien.

Digitized by Google

reddition de Toul. Jusqu'à ces derniers temps, il s'était retiré à Bouxières-aux-Dames, où il jouissait de l'estime générale. A l'âge de soixante-seize ans, il vient d'émigrer sur l'Hospice Saint-Julien, où ses enfants pourvoient à sa subsistance.

Le prix Virginie Jacquot, de 450 francs, est destiné au père ou à la mère de famille d'au moins quatre enfants, de la commune de Glonville, ou, à défaut de candidats méritants, de toute autre commune du canton de Baccarat. M. Joseph **Duchesne** (1) vous a paru réunir toutes les conditions requises pour l'obtenir. Il est né à Glonville; il y a toujours habité; il a cinq enfants et attend le sixième; il a à cœur de les élever convenablement et de leur faire aimer la vie des champs; il ajoute même qu'il usera de toute son autorité pour les retenir à la terre. Souhaitons qu'il y arrive par la persuasion!

Et je reviens, pour ne plus le quitter jusqu'à la fin, à M. de Goussaincourt — je veux dire aux multiples libéralités que vous avez la joïe de distribuer en son nom.

La première (100 francs) est pour les dévouements précoces. L'attributaire est Roland **Pierret** (2), le gamin héroïque qui, au mois d'août 1914, assurait, avec ses petites jambes de dix ans, le service du courrier entre Saint-Julien-lès-Gorze et Thiaucourt, au travers des patrouilles allemandes qui battaient la contrée. Le diplôme que vous allez lui délivrer

(1) Glonville, par Azerailles.
(2) Bouzanville, par Diarville.

Digitized by Google

fera la paire avec celui qu'il tient du Gouvernement; la citation inscrite sur ce dernier résume son histoire; elle semblerait une légende, si elle n'était garantie par le sceau administratif, et si nous n'étions fixés sur la sentimentalité germanique : *A été brutalisé et incarcéré à Metz par mesure de sûreté politique; puis interné à Coblentz; rapatrié malade, a été hospitalisé près d'une année à Toul; a déjà subi onze interventions chirurgicales.* Avec quel dédain de la souffrance il subit ces opérations, je vous le laisse à deviner. Mais écoutez la suite : fils d'instituteur, Roland voulut se faire instituteur; il étudia, sur son lit d'hôpital; il conquit ses certificats : il fut refusé pour raison de santé. Il voulut entrer dans une école d'électricité; on l'éconduisit, pour la même raison. Elle n'était que trop vraie : Roland s'est usé pour la patrie. Dans la mesure où ses forces le lui permettent, il poursuit son apprentissage de charron. Et puisqu'il faut tout de même tirer une leçon d'un tel exemple, je ne vous étonnerai point en vous apprenant que son patriotisme prend racine dans le sentiment de la famille. C'est lui, dit son chirurgien, qui réconfortait ses parents par sa foi inébranlable en la guérison : son père, trois fois décoré pour faits de guerre, sa mère, honorée d'une médaille du ministre des Régions libérées.

Une pauvre fille en rupture de ban avec la hausse des salaires; une servante qui méprise les augmentations de gages : voilà un phénomène bien curieux pour les maîtres de l'économie politique, et même pour les maîtresses de maison. C'est une domestique

Digitized by Google

de l'ancien temps que Mlle Justine **Ancel** (1); elle n'a fait que deux places en trente ans; et elle se réjouit de tout son cœur, chaque fois qu'arrive un bébé. L'heureuse famille de Nancy qui se l'est attachée provoque l'envie dans ses relations — que dis-je? — des manœuvres sournoises pour lui dérober la perle rare. Mais, insensible à l'appât du gain, Mlle Ancel décourage toutes les tentatives. Cette fermeté vaut bien un prix de 200 francs, n'est-ce pas?

Mlle Delphine **Grandemange** (2) est encore une domestique. Celle-ci n'a jamais changé de place; elle occupe la sienne, à la campagne, depuis quarante ans. Elle ne l'a quittée que pendant quelques mois, pour se faire soigner dans sa famille, par un excès de délicatesse qui lui a fait décliner l'offre de ses maîtres de la garder à la maison. Elle s'est révélée garde-malade au chevet de deux aïeuls, un grand'père décédé en 1892 et une grand'mère aveugle, impotente, atteinte d'une affection cutanée qui exige un traitement pénible : Mlle Grandemange en a fait son affaire; elle s'en acquitte en supplément de son travail ordinaire, c'est-à-dire qu'elle y emploie une partie de ses nuits. L'Académie s'associe aux témoignages qu'elle a déjà reçus du ministère de l'Intérieur et de la Société centrale d'Agriculture, en l'inscrivant pour le prix de 100 francs des médaillés du travail.

---

(1) Nancy, 28, rue Saint-Nicolas.
(2) Haraucourt.

Digitized by Google

Un prix de même importance, destiné aux femmes de service de la Société de Secours aux Blessés militaires, est attribué à Mme **Laugustin** (1), qui remplit, au dispensaire de la rue Saint-Fiacre, avec une exactitude exemplaire et dans un sentiment très élevé du devoir, les modestes et méritoires fonctions qui lui sont dévolues.

Avec Mlle Barbe **Lhuillier** (2) qui reçoit un prix de 200 francs, vous revenez à l'hospice où déjà, l'an passé, vous éprouviez une si vive émotion au spectacle de la fidélité héroïque d'une servante. Le traitement de la plus tragique des maladies humaines, puisqu'elle obscurcit chez l'homme la lumière qui le distingue de la brute, est aussi propre à la révélation des plus sublimes vertus qu'au découragement des médiocres. Mlle Lhuillier a un demi-siècle de service d'infirmière à la maison de santé de Saint-Nicolas-du-Port. Recluse volontaire, elle s'est interdit tout congé. Elle a donné sa vie, à dix-huit ans pour ne jamais la reprendre, aux aliénés et aux dégénérés; et, n'ayant que faire de ses gains, elle en a disposé pour secourir sa mère aveugle pendant seize ans et sa sœur malade pendant huit ans. Elle a fixé son existence à un poste qui répugne à la sensibilité naturelle. Cette répugnance, elle l'a vaincue au point de s'en faire un attrait, si bien que la supérieure lui ayant offert une chambre dans l'établissement, pour y prendre sa retraite, elle a demandé à conti-

(1) Nancy, rue Saint-Fiacre, dispensaire.
(2) Saint-Nicolas-du-Port, Hospice.

Digitized by Google

nuer son service auprès de ses tristes et chers malades, — comme une faveur. Inclinons-nous respectueusement devant une hauteur d'âme qui nous semble toute proche des sommets de la perfection morale.

La nomenclature des fondations de M. de Goussaincourt et votre long palmarès s'achèvent par l'attribution de trois prix militaires. Ils se partagent entre M. Braun de Létricourt, Mme Fafet d'Homécourt et Mme Wetzel, de Frouard : un aveugle de guerre et deux femmes d'aveugles de guerre.

M. Jules **Braun** (1) a vingt-neuf ans; il est célibataire. Rentré chez lui après l'armistice, il s'est appliqué à reconstituer une petite exploitation. Un nouveau malheur le guettait; l'incendie dévora son village l'hiver dernier; ses trois têtes de bétail périrent; c'était tout son gagne-pain, avec une maigre pension de l'État. En attendant d'être réglé par la Compagnie d'assurances, il a vécu de terribles semaines.

C'est dans une mine allemande, où il travaillait comme prisonnier de guerre, que M. Paul **Fafet** (2) a perdu la vue. De retour en France, il apprit la fabrication des brosses. Sa femme tient un petit commerce; le ménage a sept enfants; les aînés gagnent leur vie; mais il reste trois petits de neuf ans, sept ans et deux ans; leur bonne éducation fait honneur au père et à la mère.

---

(1) Létricourt.
(2) Homécourt.

Digitized by Google

M. Émile **Wetzel** (1) n'est pas seulement frappé de cécité; il a subi l'amputation d'une main et de trois doigts de l'autre main. L'infortuné travaille pourtant à faire du tricot. Mais le plus gros du poids du ménage, qui compte deux enfants, retombe nécessairement sur la mère; elle le porte avec une sérénité confiante, que vous avez tenu à reconnaître et à honorer.

Messieurs, c'est une pieuse tradition, ajoutée à toutes celles dont vous avez la garde, que de glorifier les incomparables combattants de la grande guerre, dans la personne de quelques-uns de ceux qui ont le plus souffert pour la délivrance de la patrie. *Ab uno disce omnes.* Ils n'ont pas tous également pâti; inégaux aussi, je le veux bien, sont leurs courages et leurs mérites. Tous, du moins, ont servi le même idéal; nous les englobons tous dans notre respect et notre admiration.

***

Auprès d'eux, auprès de tous ces chevaliers de la foi patriotique, du devoir professionnel, du culte du foyer, nous éprouvons, ce soir, la fierté de notre sang.

Homo sum, humani nil a me alienum puto. Avouons que le vers de Térence nous soumet parfois à de mortifiantes humiliations. Bien lourde pèse la chaîne qui

(1) Frouard, 62, place Nationale.

Digitized by Google

nous attache à la platitude moyenne et aux bas-fonds de l'humanité.

Mais aujourd'hui, en cette apothéose de toutes les vertus publiques et privées, nous nous sentons comme soulevés par la solidarité qui nous lie aux plus beaux fils de notre race. Nous redressons la tête; et nos regards tournés avec leurs regards vers le ciel, reconnaissent l'étoile de nos immortelles destinées.

Digitized by Google

SÉANCE PUBLIQUE DU 24 MAI 1923

COMPTE RENDU

DE L'EXERCICE 1922-1923

Par M. le Comte A. de MAHUET

MEMBRE TITULAIRE

MESSIEURS,

A peine le bureau de l'Académie pour l'année 1922-1923 est-il installé que la mort vous enlève, le 18 juin, M. le général DE LARDEMELLE, un de vos distingués confrères. Membre titulaire depuis 1910, votre Compagnie avait voulu honorer un officier supérieur et le pays messin. Sa carrière militaire est poursuivie à peu près tout entière sur les marches de l'Est : le capitaine, le commandant, le lieutenant-colonel est hautement apprécié de ses chefs. Le soin éclairé de l'instruction, la direction donnée aux officiers motivent sa nomination aux fonctions élevées de sous-directeur de l'infanterie. Puis, il revient à Nancy prendre le commandement du 79e régiment d'infanterie, et reçoit enfin, en 1912, les étoiles de général.

Digitized by Google

Je vous rappellerai seulement quelques paroles qu'il adressait, le dernier jour des grandes manœuvres de 1906, aux officiers de la 84e brigade à Verdun : « Depuis trente-deux ans, je monte la garde devant cette frontière, l'espoir suprême de la franchir à votre tête ne s'est pas réalisé... Dans deux jours, je vous quitterai, mais mon cœur restera avec vous. Je laisse dans vos rangs mes trois fils, mon gendre, cinq neveux. Puissent-ils, avec vous, accomplir ce que je n'ai pu faire. » Ce souhait fut réalisé, mais à quel prix ! Ses trois fils meurent pour la France, puis ce fut la vaillante compagne de sa vie qu'il dut conduire à sa dernière demeure. Quelle amertume pour la fin de sa vie, que de deuils multiples qui auraient pu accabler une âme moins bien trempée que la sienne. Ce robuste vieillard qui avait fait les deux guerres de 1870 et de 1914 — cette dernière pour une bonne part — devait conserver jusqu'au bout toute son énergie morale. Vous conserverez fidèlement le souvenir de ce bon serviteur de la patrie, exemple de droiture et de toutes les vertus militaires.

Le dimanche gras, alors que la foule joyeuse se presse dans les rues de notre cité, une mort soudaine, frappant douloureusement votre Compagnie, enlève à l'affectueuse estime de ses confrères un de vos membres les plus aimés. M. Albert COLLIGNON, au sortir de l'École normale supérieure, est nommé professeur à Bourg, puis à Bar-le-Duc; et, dès 1873, il enseigne la rhétorique au lycée de Nancy, où il forme à la pensée et au goût tant de jeunes gens. Devenu maître de conférences, puis, en 1897, pro-

Digitized by Google

fesseur titulaire d'histoire de la littérature latine à la Faculté des lettres de notre Université, ce maître, aussi modeste que distingué, vient tardivement à vous. A l'appui de sa demande, il veut vous présenter des ouvrages considérables, attendant que son doctorat ès lettres lui permette de vous offrir d'abord une étude sur Pétrone, où l'auteur révèle l'étendue de sa science littéraire, puis une savante analyse du poème de Pierre de Blarru, œuvre pieuse d'un fils de la Lorraine : M. Collignon est né à Sarreguemines le 19 mai 1843. Humaniste, lettré délicat, il commente avec érudition les écrivains lorrains de la Renaissance. Aimant la poésie, la musique, il donne son concours à diverses commissions et sociétés, s'intéressant au développement, à l'embellissement de la ville qu'il habite depuis de longues années. Ce causeur spirituel, d'un scepticisme très adouci, celui de l'homme qui a beaucoup réfléchi, assistait avec joie à vos séances; toujours courtois, il se plaisait dans vos entretiens, prenant part avec discernement à vos discussions.

M. Collignon laisse à l'Académie le souvenir d'un homme affable, indulgent et sympathique dont la perte cause d'unanimes regrets.

Votre bureau n'a pas échappé à certaine vicissitude inattendue : c'est avec un profond regret qu'il a reçu la lettre de démission de M. Favier; il y aura quarante ans le 7 décembre prochain qu'il vous appartenait. Malgré les instances les plus pressantes, je dirai les plus affectueuses de la part de votre président pour conserver ce collaborateur dévoué, il n'a

Digitized by Google

pu vaincre la ténacité de ce trop scrupuleux Lorrain.

Bibliothécaire-archiviste de l'Académie depuis 1884, année de son élection qu'il devait, au dire du secrétaire annuel, à ses mérites d'historien et de travailleur, M. Favier était le gardien vigilant de vos traditions. Les nombreux ouvrages de cet érudit, soit qu'ils concernent l'histoire ou la bibliographie, sont entre les mains de tous les Lotharingistes. Une œuvre (1) précieuse pour vous, car l'auteur rend plus accessibles au public toutes les richesses littéraires et scientifiques que votre Compagnie a produites, vous rappelle le nom de votre seul membre honoraire figurant au tableau de 1921, M. Pfister; depuis le 3 novembre l'Académie en compte deux, car en témoignage de son estime, en reconnaissance de sa longue et consciencieuse collaboration, elle conférait, d'une voix unanime, l'honorariat à M. Favier : les liens si étroits qui vous unissaient à ce confrère si complaisant ne sont pas rompus,

Dans la classe des membres correspondants vous avez perdu le Dr Chervin et le Père Ingold.

M. le Dr Arthur Chervin fut pendant de longues années directeur de l'Institut des bègues, fondé à Paris en 1867, pour le grand bien des malheureux atteints de cette infirmité et auxquels il consacra sa vie. Ses travaux historiques et scientifiques sont nombreux, ses articles et monographies remarqua-

(1) *Tables alphabétiques des publications de l'Académie (1750-1900), précédées de l'Histoire de l'Académie,* par Chr. Pfister. Nancy, Berger-Levrault et Cie, 1902.

Digitized by Google

bles par leur précision, ceux relatifs à l'ethnographie et concernant particulièrement l'Autriche et la Yougo-Slavie ont eu un grand retentissement. Le Dr Chervin est mort à Salamanque le 27 juin 1921 pendant un voyage officiel de propagande qu'il faisait en Espagne.

Entré à l'Oratoire de Paris, le Père INGOLD consacre d'abord son activité à l'ordre dont il est membre; puis, lors de la dissolution de cette société, il se retire en Alsace, étant né à Cernay en 1852. Ce consciencieux travailleur nous fait connaître nombre d'œuvres inédites concernant les querelles religieuses sous le règne de Louis XIV, ses études sur le jansénisme sont appréciées, mais c'est la grande figure de Malebranche qui l'attire particulièrement et dont il nous fait connaître la vie intime et les goûts intellectuels. Deux membres de sa famille avaient déjà fait partie de votre Compagnie, son père M. Armand Ingold et son oncle, le regretté Dr Bleicher.

Vous avez ouvert vos rangs à cinq membres titulaires : MM. Roy, Daum, Georges Renard, Aubin et Cuénot.

En 1912, lauréat du prix Stanislas de Guaita pour son volume *Les Enluminures*, M. Hippolyte ROY est un poète et un historien, qualités bien différentes, mais, esprit heureusement doué, il est fait pour concilier les choses les plus opposées. Ses vers par l'originalité de l'inspiration ont du charme, de la couleur, de la force.

Passant de longues années à dépouiller scrupuleusement nos archives départementales et en particu-

Digitized by Google

lier les comptes de la maison ducale, M. Roy publie, en 1913, dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, cent cinquante pages, bourrées de faits, remplies de minutieux détails sur la *Vie à la cour de Lorraine sous le duc Henri II* (1), piquant et curieux tableau de mœurs, où il s'amuse à nous décrire, dans un style imagé, l'envers de cette société brillante. A force de consulter les mémoires de Marie Collonet, cette vénérable et indiscrète personne, concierge du château ducal, M. Roy a contracté des habitudes de curiosité qui vous promettent de savoureux travaux.

Votre confrère a terminé un ouvrage considérable d'après les mémoires des artisans, sur la mode, le costume et la vie privée de nos pères, entre 1618 et 1632; il entend faire œuvre d'historien. Vous vous êtes adjoint le plus aimable confrère en même temps que le meilleur des collaborateurs.

Initié par ses études d'ingénieur à l'École centrale des Arts et Manufactures, et par sa longue expérience, à la pratique d'un art qui exige autant de science que de goût, M. Antonin Daum, maître verrier, contribue à augmenter le patrimoine — déjà si riche — de l'art décoratif lorrain.

Les verreries artistiques des frères Daum prennent naissance dans un atelier que leur père, expatrié d'Alsace, acquiert à Nancy en 1875, mais, c'est de 1890 que datent les premiers résultats d'une tech-

(1) Cet ouvrage, réédité en 1914 par la maison Berger-Levrault, fut couronné en 1921 par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Digitized by Google

nique nouvelle qui devait produire les œuvres remarquables qui rencontrèrent auprès du public un accueil enthousiaste. Que de vases aux formes sans nombre, de couleurs qui échappent à toute description et sont un enchantement pour les yeux surpris, que de charmantes figurines, que d'objets divers employés pour la décoration ou l'éclairage des appartements, ont été créés, depuis de longues années, dans les ateliers d'Émile Gallé — personne n'a oublié qu'il fut des vôtres — et des frères Daum.

Votre confrère a aussi servi la cause de l'art en Lorraine en organisant des concours auxquels les artistes de la cité étaient conviés, en participant aux expositions universelles où les plus hautes récompenses viennent consacrer une réputation méritée, un prodigieux labeur. En particulier, en 1909, il contribue à faire du pavillon de l'École de Nancy une des plus hautes et des plus attachantes attractions de cette manifestation de l'activité lorraine.

Réalisant cette alliance de l'art et de l'industrie M. Daum rend de nombreux services en propageant une production qui intéresse les artistes et les savants; aujourd'hui, dans l'ancien comme dans le nouveau monde, les œuvres des maîtres verriers de Nancy sont partout à l'honneur.

Juriste, M. Georges RENARD est à ses heures tantôt un sociologue, tantôt un historien du droit, comme en témoignent ses nombreuses publications. Après de brillantes études juridiques, terminées en 1899, M. Renard, servi par le don d'une élocution facile, devait, par tradition familiale, se sentir attiré

Digitized by Google

vers le barreau, mais ses anciens maîtres s'empressent de confier au jeune docteur, la direction de conférences; dès 1908, comme chargé de cours et dès le 16 novembre 1921, comme professeur titulaire il n'a cessé, à la grande satisfaction de ses collègues et des étudiants, de faire partie du corps enseignant de la Faculté, où le droit public est actuellement l'objet de ses leçons.

L'histoire a d'abord eu les préférences de M. Renard, ses thèses sont du domaine historique, il serait superflu de souligner l'intérêt de celle concernant les conflits entre l'Église et l'État. Malgré d'autres travaux du même genre, sa collaboration aux recueils de jurisprudence, votre confrère, par d'intéressantes conférences, par de nombreux articles de journaux, s'intéresse au mouvement social contemporain. Il trouve encore un heureux emploi de son érudition juridique pour s'occuper des intérêts de ses concitoyens. Pendant la guerre, attaché un moment à l'Intendance de Nancy ce fut pour le jurisconsulte l'occasion d'étudier les nombreuses questions litigieuses nées des besoins de l'armée.

M. Renard vous apportera un concours aussi agréable que dévoué : c'est un nouveau membre de notre Université, qui compte parmi vous de si éminents représentants, que vous avez honoré de vos suffrages.

En la personne de M. Ernest Aubin, Parisien de naissance mais Lorrain d'adoption, votre Compagnie ne pouvait que prendre plaisir à s'attacher un ingénieur éminent qui, malgré ses devoirs d'état accom-

Digitized by Google

plis de façon supérieure, sut développer dans notre ville le culte des arts.

Au sortir de l'École polytechnique, votre confrère s'élève successivement dans la hiérarchie des ingénieurs des Ponts et Chaussées; en 1894, il est nommé à Nancy qu'il ne quittera plus. C'est à lui que notre département doit la création de nouvelles voies ferrées d'une utilité d'autant plus grande qu'elles desservent de riches régions agricoles; le grade d'inspecteur général honoraire lui est conféré le 12 août 1919.

Esprit largement ouvert tant à la philanthropie qu'aux spéculations intellectuelles, il est à la fois membre de la Commission des bâtiments civils, membre du Conseil départemental d'hygiène et, enfin, président de la Société lorraine des Amis des Arts depuis 1899. Soucieux de conserver à notre capitale lorraine son beau renom de cité artistique, il organise avec grande compétence de remarquables expositions dont nous gardons le souvenir charmé, ouvrant largement les galeries de la salle Poirel aux artistes de toutes les écoles. M. Aubin, qui occupe un rang brillant dans l'administration de cette ville, rencontrera parmi vous un musicien de valeur, associé-correspondant, qui n'est autre que son gendre, M. Pierre Bretagne.

C'est à la Sorbonne que M. Lucien Cuénot, né à Paris, le 21 octobre 1866, fait ses études supérieures; docteur ès sciences naturelles le 11 novembre 1887, il entre, deux ans après, comme préparateur d'anatomie et de physiologie comparées, à la Faculté des Sciences de Paris. Puis, après avoir été chargé pen-

Digitized by Google

dant quelques années d'un cours complémentaire de zoologie à la Faculté de Nancy, le 30 juillet 1898, il est nommé titulaire, il n'a pas trente-deux ans. Lauréat de l'Institut et de plusieurs académies étrangères, membre de nombreuses sociétés savantes, M. Cuénot vous manquait.

Ses travaux scientifiques sont aussi nombreux que savants, qu'ils concernent la faunistique, la biologie ou la théorie de la préadaptation, opposée par M. Cuénot aux théories transformistes de Darwin ou de Lamarck. Dans ses recherches, ce distingué professeur ne donne pas seulement une description consciencieuse d'un animal ou d'un de ses organes, de ses observations il tirera des vues philosophiques et, quand c'est possible, des conclusions relatives aux conditions et aux modalités de la vie. Très incompétent, je ne me pardonnerais pas d'insister sur les mérites scientifiques et professionnels d'un des maîtres les plus féconds et les plus réputés de notre Université et qui a acquis une juste notoriété non seulement en France mais à l'étranger.

Vous vous êtes attaché, en qualité d'associés-correspondants, MM. Henri Surchamp, Paul Dimoff, Lemasson, Mirman, Henri Gaudel, de La Boullaye, le Père Lamasse et Gorski.

Jean Nesmy, pseudonyme littéraire de M. Henri Surchamp, inspecteur des Eaux et Forêts, est l'auteur de nombreux livres, dont un, *L'Yvraie*, a été couronné par l'Académie Française, un autre, *Les Égarés*, récompensé par l'Académie des Sciences morales et politiques, précieuses distinctions qui vous

Digitized by Google

montrent combien l'œuvre de ce romancier fécond et de ce poète délicat est appréciée. Comme René Bazin, il aime à nous décrire sa terre natale, le Limousin, et surtout dans un de ses derniers ouvrages, *Les Quatre Saisons de la forêt*, il chante cette solitude « innombrable et peuplée » où tout lui parle de paix; en cela il ne la voit pas comme François de Curel qui écrit : « Oui, lorsqu'on sait écouter et voir, une forêt n'est pas la paisible retraite qu'on imagine. C'est le pays de la violence et de l'assassinat... la patrie des fauves déchaînés (1). »

C'est à l'Université qu'appartient M. Paul Dimoff. Né à Mourmelon-le-Grand (Marne), élève de l'École normale supérieure, successivement professeur aux lycées de Brest, d'Alger, de Lyon, au collège Rollin, il vient, en 1919, à la Faculté des lettres de Nancy comme maître de conférences de langue et de littérature françaises. Cette même année, il fait paraître un intéressant rapport sur le développement économique des Côtes-du-Nord, rapport préparé alors qu'il est attaché à l'Intendance. On lui doit déjà trois volumes d'une édition critique des œuvres poétiques d'André Chénier, travail de très longue haleine, qui met en lumière les qualités de l'érudit et qui rendra un véritable service aux lettres.

M. Lemasson est d'abord professeur au collège de Bruyères, puis principal de cet établissement pendant vingt-trois ans. Cet administrateur actif trouve néanmoins le temps de composer de nombreux tra-

(1) *L'Ame en folie*, par François de Curel.

Digitized by Google

vaux originaux, concernant le bailliage de Bruyères, la botanique et particulièrement la flore des Vosges; mais ce qui attire l'attention, c'est une œuvre considérable, malheureusement encore inédite, que M. Lemasson a préparée sur le patois vosgien de Fiménil, village où il est né le 8 janvier 1859, étude faite avec une méthode vraiment scientifique et qu'il faut souhaiter voir publiée un jour, surtout que nous sommes parvenus au moment où le parler traditionnel et original de nos campagnes disparaît.

Ce n'est pas seulement le préfet de guerre que vous avez voulu honorer le 2 mars, c'est l'orateur, le philosophe. M. Léon Mirman est directeur de l'Assistance publique au ministère de l'Intérieur; viennent les heures tragiques de 1914, il demande un poste d'action et accourt vers nous « avec une petite tenue de préfet qui sembla pendant quatre ans ne l'avoir jamais quitté et avec des sentiments qui devaient lui rallier toutes les sympathies », au dire de M. Dessez, le rapporteur de sa candidature.

Qui ne se souvient de ses magnifiques discours, en particulier de celui prononcé le 16 septembre 1914, à Gerbéviller, où, deux mois après, il revient, et fait décorer de la croix de la Légion d'honneur sœur Julie; c'est de l'union sacrée que vont s'inspirer ses gestes les plus heureux et ses plus éloquents discours. En pleine tourmente, M. Mirman soumet à un examen nouveau les idées philosophiques qu'il avait admises jusqu'à ce jour. Dans un petit livre intitulé *Certitudes*, l'auteur les expose à ceux qui, de même formation scientifique, ont partagé les mêmes enthou-

Digitized by Google

siasmes et les mêmes illusions. Le préfet de Meurthe-et-Moselle fonde, avec les maires de Nancy et de Lunéville, la *Ligue du Souvenir*, elle fait éditer cette brochure de propagande intitulée *Leurs Crimes*, dont le succès fut prodigieux. On verra plus loin comment cette ligue, aujourd'hui dissoute, a disposé de son avoir. Vous avez accueilli parmi vous l'administrateur dont le nom est lié à l'histoire de notre pays, le lettré, l'orateur à la parole chaude et abondante qui sut, pendant la terrible tourmente, entretenir dans tous les cœurs lorrains la confiance dans les destinées de la patrie.

C'est encore un de vos lauréats du prix Stanislas de Guaita qui obtient vos suffrages le 16 mars : M. Henri GAUDEL, à votre dernière séance publique, s'est vu attribuer cette récompense pour son livre le plus récent : *Véronique, légende du temps du Christ*, récit pittoresque et pathétique ; vous reconnaissiez les mérites littéraires de cette œuvre d'un disciple de Gustave Flaubert, mais aussi l'ensemble de la production de cet auteur, car avant il avait publié de jolis contes, un roman, *Désiré Baudru*. J'ajoute que les lecteurs du *Pays lorrain* savent apprécier les nouvelles de cet écrivain issu de notre sol, car M. Gaudel est né le 11 avril 1879 à Bruyères.

Comme son gendre Jean Nesmy, M. DE LA BOULLAYE est un forestier. Né à Langres, il fait toute sa carrière dans la région de l'Est, en 1878 il s'installe à Troyes où il prend sa retraite en 1906 comme inspecteur des Forêts. Président de la Société horticole, vigneronne et forestière de l'Aube, il y développe les

Digitized by Google

principes de l'économie forestière et les avantages du reboisement; membre de la Société académique de ce département dont il enrichit les Mémoires de nombreuses publications, cet archéologue devient conservateur du musée de Troyes, c'est pour l'historien consciencieux l'occasion de publier d'intéressantes brochures dont quelques-unes concernent la Lorraine.

En accueillant le Père Henri LAMASSE, missionnaire apostolique, vous avez voulu reconnaître les services éminents que rend à la cause de la France la Société des missions étrangères. Né à Strasbourg le 25 avril 1869, devenu Nancéien, en 1874, à la suite de l'annexion, et après avoir conquis son diplôme de licencié en droit, il entre au séminaire. En 1894, le Père Lamasse part en Mandchourie, où, au milieu des événements qui bouleversèrent l'Extrême-Orient, il déploie pendant un quart de siècle son activité : architecte, il construit des églises — la belle cathédrale de Moukden mérite une mention spéciale —; infirmier, médecin, il reçoit du Gouvernement français la médaille d'or des épidémies; viticulteur, il propage la culture de la vigne dans le nord de la Chine. Au milieu de ces occupations variées, il trouve le temps, après de patientes recherches, de publier un *Manuel de langue chinoise écrite* que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres récompense d'un prix. Sur les instances des sinologues, une deuxième édition, considérablement augmentée, paraît à Hong-Kong en 1922. Le Père Lamasse prend quelques mois de repos en France où il n'était pas

Digitized by Google

revenu depuis son départ; prochainement, il retourne en Mandchourie, pour n'en revenir jamais, dit-il; dans sa lettre de candidature. « Il y a vraiment, selon les termes du rapporteur, une grandeur de sacrifice devant laquelle on ne peut que s'incliner très bas, dans ces existences de missionnaires, volontairement et généreusement offertes à Dieu sans doute, mais aussi à la France dont elles servent si noblement, si magnifiquement et si utilement les intérêts. »

De nationalité polonaise, M. Antoine GORSKI a déjà rempli une brillante carrière universitaire et politique. Ses études terminées, il est nommé, en 1891, professeur de droit commercial à l'Université de Cracovie, puis, plus tard, de droit civil. Deux fois, en 1905 et en 1908, il est élu au Parlement autrichien. A la Conférence de la paix, ce patriote ardent fait partie de plusieurs commissions où il défend les intérêts de la Pologne renaissante. En 1921, M. Gorski est chargé d'amener à Nancy un groupe important d'élèves polonais et il profite de son séjour pour donner à nos Facultés des lettres et de droit une série de conférences où, en un langage clair et élégant, il expose les phases tourmentées de l'histoire de sa patrie. M. Gorski est actuellement professeur à l'Université libre de Varsovie et doyen de la Faculté des sciences politiques et sociales. Ces titres divers, les services politiques qu'il a rendus, l'affection qu'il porte à la Lorraine, ont motivé de votre part sa nomination d'associé-correspondant étranger : soyez certains que vous avez aussi l'approbation de votre royal fondateur.

Digitized by Google

Dans le cours de l'année académique vous avez applaudi aux distinctions dont plusieurs de vos confrères ont été l'objet. Votre dévoué président s'est fait un devoir de féliciter, au nom de l'Académie, M. Pfister, élevé à la dignité de commandeur de la Légion d'honneur. Votre plus ancien associé-correspondant — sa nomination est du 16 juin 1865 — et qui fut même membre titulaire de 1866 à 1870, M. Arnauld de La Ménardière a, enfin, reçu la croix de la Légion d'honneur, et M. Charles Sadoul, la croix de chevalier du Mérite agricole. Tout récemment, MM. Henri Mangin et Charles Adam ont été nommés grands-croix de l'ordre de la Renaissance de la Pologne, et M. l'abbé Constantin, chevalier.

Je passe à l'indication sommaire des divers travaux dont vous avez entendu la lecture; vous saurez les apprécier de nouveau, — du moins pour la plupart — dans vos Mémoires. A plusieurs reprises M. Hottenger vous a tenu au courant de ses recherches sur l'*ancienne industrie du fer en Lorraine,* où l'économiste complète — si je puis ainsi m'exprimer — une étude sociale précédente : *Le Pays de Briey.* Il vous a donné aussi la primeur de son introduction à l'*Histoire économique et industrielle de la Lorraine au XIX*e *siècle.*

M. le doyen Gross vous a présenté avec une documentation aussi judicieuse que variée l'histoire de la *Faculté de Médecine de Nancy de 1872 à 1914* dont vous vous êtes empressés de voter l'impression.

Poursuivant ses travaux sur le XVIIe siècle, M. Roy vous a minutieusement décrit les *articles de bureau*

Digitized by Google

et initiés à tous les détails de la *coiffure* de cette époque.

En cette année où l'on a fêté tant de centenaires M. l'abbé Renard a eu l'occasion de vous lire quatre lettres inédites de Renan; pour vous, aussi, entr'ouvrant son dossier sur le cardinal Mathieu, il vous a, avec esprit, entretenu de votre ancien confrère.

M. Guyot a soumis à vos méditations l'analyse de deux articles de M. Savarit sur les académies de province, parus dans la *Revue des Deux-Mondes*. Des papiers conservés par la famille de Mgr Darboy, M. Ambroise vous a donné quelques aperçus nouveaux et intéressants sur la vocation et les idées politiques du prélat.

Une lecture de M. Bohème — qui est aussi un critique musical — sur Frédéric Chopin, le célèbre compositeur, dont le père, Nancéien, avait épousé une Polonaise, vous a vivement intéressés. Je vous rappellerai ici que vous avez été représentés le 24 septembre par votre confrère aux fêtes du centenaire de Pasteur à Arbois. Déjà en 1881, l'Académie s'était associée avec le plus grand empressement à l'hommage national rendu à cette époque au génial savant.

Toutes ces œuvres, celles qui vous sont offertes, celles que vous obtenez par l'échange de vos Mémoires contribuent à augmenter les instruments de travail mis à la portée du public.

Vous avez eu à vous prononcer dans les concours sur les prix de vertu et sur les prix littéraires, les rapports qui ont été lus à la séance publique du 24 décembre ont été fort goûtés de la nombreuse

Digitized by Google

assistance qui remplissait le grand amphithéâtre de la Faculté des lettres.

Si l'Académie est, comme un simple particulier, aux prises avec les difficultés de la « vie chère » — elle ne vit pas seulement de sciences et de belles-lettres — sa notoriété cependant augmente, sa vitalité se développe : les nouvelles fondations qui lui sont adressées en sont un témoignage. C'est pour moi un plaisir de vous rappeler d'abord que le Conseil municipal de Nancy a porté de 1.200 à 2.500 francs la subvention qu'il vous accordait, votre président a transmis à M. Henri Mangin, votre sympathique confrère, les sincères remerciements de la Compagnie.

L'un des événements de cette année qui marquera dans vos annales est la nouvelle tâche qui vous est assignée par la *Ligue du Souvenir ;* son comité a passé son avoir, soit un titre de rente de 1.200 francs, à l'Académie qui devra chaque année, avec le concours des anciens membres de son comité, attribuer un prix destiné à rappeler les responsabilités assumées par l'Allemagne pendant la grande guerre.

Mlle Thiriet, décédée à Nancy le 22 juillet 1922, vous a légué une somme importante sans affectation spéciale, geste doublement heureux, qu'il faut souhaiter voir imité. Son nom est ajouté à la liste des bienfaiteurs de la Compagnie.

Enfin, M. le chanoine Barbier, curé doyen de Blâmont, a fondé deux prix de 450 francs destinés aux familles nombreuses des communes de Saint-Firmin et de Blâmont.

Ma tâche, Messieurs, est terminée, elle exigerait

Digitized by Google

une étendue de connaissances, de ressources personnelles auxquelles je suis loin de prétendre; des voix autorisées vous ont fait connaître les mérites qui ont motivé l'élection de nos nouveaux confrères, ces derniers vous aideront, par la diversité de leurs talents, à embellir vos réunions, où des hommes placés dans des positions si diverses établissent entre eux un utile échange de connaissances et montrent, quelles que soient les divergences qui peuvent exister entre eux, un esprit de courtoisie, de tolérance, de confraternité, qui fait le charme de leurs délicats entretiens.

Digitized by Google

UN PSYCHOLOGUE

VICTOR EGGER (1848-1909)

Par M. Ch. BOHÊME

MEMBRE TITULAIRE

DISCOURS DE RÉCEPTION

MESSIEURS,

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

En posant cette « morale » au début d'une de ses fables, le bon La Fontaine songeait-il aux récipiendaires en mal de discours académique ? Je ne le pense point, car il n'était pas homme à se soucier beaucoup de pareilles contingences. Mais le conseil n'en est pas moins de ceux qu'il convient de retenir, — et pour ma part, dans la circonstance présente, — je crois devoir me l'appliquer sans réserve. Humble professeur de philosophie, qui n'ai guère d'autres titres à faire valoir que mes quarante et une années

Digitized by Google

de services dans l'enseignement secondaire, pourrais-je mieux vous remercier de votre indulgent accueil qu'en philosophant avec vous, ou, plus exactement, qu'en ravivant dans vos esprits le souvenir d'un philosophe, éminent celui-là, et qui, sans appartenir par ses origines à votre chère province, honora grandement votre Université lorraine ?

Ce philosophe, c'est Victor Egger.

Né à Paris, le 14 février 1848, il était fils du linguiste Émile Egger, et petit-fils de l'helléniste Dehèque. Après de solides études tant au Lycée Saint-Louis qu'au Lycée Charlemagne, il entrait, en 1867, à l'École normale supérieure. En 1871, il débutait comme chargé de cours au Lycée de Bastia; l'année suivante, il était admis le premier à l'agrégation de philosophie, puis il professait pendant cinq ans au Lycée d'Angers. En 1877, il passait à l'enseignement supérieur : maître de conférences à la Faculté de Bordeaux, il achevait ses thèses de doctorat, qu'il soutenait brillamment en 1881. Peu de temps après, au mois de mai 1882, il était nommé à la Faculté de Nancy, où la profondeur et l'originalité de ses conceptions lui eurent bientôt gagné la haute estime et l'entière confiance de ses élèves. Enfin, après onze ans et demi de résidence en votre ville, il fut, le 7 novembre 1893, appelé comme chargé de cours à la Faculté de Paris. En 1904, la Sorbonne se l'adjoignait définitivement comme professeur titulaire de « philosophie et psychologie ». Il avait alors cinquante-six ans, et de longs jours d'activité féconde semblaient lui être encore promis. Malheureusement,

Digitized by Google

le 9 février 1909, la mort est venue, trop tôt ! éteindre cette intelligence d'élite, dont la clairvoyance n'avait jamais été plus vive !

Sous couleur de rendre hommage à Victor Egger, mon intention n'est pas d'énumérer, et encore moins d'analyser par le menu les nombreux articles qu'il a généreusement semés à travers les périodiques français, de la *Revue des Deux-Mondes* à la *Critique philosophique*, voire même au *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*. Non qu'il n'y ait grand profit à lire de très près des études, comme celles qui ont pour sujet la « certitude scientifique » ou la « naissance des habitudes » ! Loin de là ! Mais, parmi les travaux de ce maître, deux me semblent particulièrement indiqués : l'un, son œuvre de début, la thèse sur la « parole intérieure », l'autre, qui est comme son testament de psychologue, je veux dire le Cours professé en Sorbonne de l'année 1903 à l'année 1906. Vous me permettrez de m'en tenir à ces deux-là ; nous n'en saisirons que mieux le sens et, tout ensemble, l'unité de cette belle vie philosophique.

I

« La pensée est un dialogue sans voix de l'âme avec elle-même. » Ainsi s'exprimait Platon dans le *Sophiste*, sans attacher d'ailleurs à cette formule une autre valeur que celle d'une simple métaphore. Cette métaphore, Victor Egger se propose de la convertir littéralement en une vérité positive.

Digitized by Google

I. — « A tout instant, écrit-il, l'âme parle intérieurement sa pensée. Ce phénomène, méconnu par la plupart des psychologues, est un des éléments les plus importants de notre existence; il accompagne la presque totalité de nos actes. La série des mots intérieurs forme une succession presque continue, parallèle à la succession des autres faits psychiques...

« Cette parole intérieure, silencieuse, secrète, que nous entendons seuls, est surtout évidente quand nous lisons : lire, en effet, c'est traduire l'écriture en parole, et lire tout bas, c'est la traduire en parole intérieure; or, en général, on lit tout bas. Il en est de même quand nous écrivons : il n'y a pas d'écriture sans parole; la parole dicte, la main obéit; or, la plupart du temps, quand nous écrivons, il n'y a d'autre bruit perçu que celui de la plume qui court sur le papier; la parole qui dicte ne s'entend pas; elle est réelle pourtant; mais le bruit qu'elle fait, ce n'est pas l'oreille qui l'entend; c'est la conscience qui le connaît; il n'agite pas l'air qui nous entoure, il reste immobile en nous; ce n'est pas la vibration d'un corps, c'est un mode de moi-même. Ce bruit est vraiment une parole; il en a l'allure, le timbre, le rôle; mais c'est une parole intérieure, une parole mentale, sans existence objective, étrangère au monde physique, un simple état du moi, un fait psychique (1). »

Et maintenant que l'auteur a mis hors de doute l'existence de cette voix secrète, qui formule en paroles nos conceptions et nos jugements, nos sentiments

(1) *La Parole intérieure*, p. 1 et 2.

Digitized by Google

même et nos résolutions, il s'attache à en déterminer les caractères. Il s'agit là, non d'une *sensation*, mais d'une *image* ou *série d'images purement sonores*, desquelles a disparu toute trace des sensations, tactiles et musculaires, liées à l'exercice de la parole extérieure. Aussi, dans le cours normal de la vie, la parole intérieure est-elle un *état faible :* la plupart du temps, elle échappe à la conscience distincte, tout de même que nos habitudes ou nos instincts, auxquels nous cédons sans nous en apercevoir.

II. — Toutefois, dans certains cas, et, par exemple, quand la passion entre en jeu, la parole intérieure élève le ton et se rapproche de la parole extérieure, au point de la simuler. Elle devient alors « accentuée, véhémente, émue, un peu plus lente aussi, chaque mot ayant un sens plus plein, et l'âme se plaisant, pour ainsi dire, à savourer un instant chacune de ses idées » (1).

Quand l'imagination s'éveille et s'exalte, un effet analogue se produit, mais avec cette différence que la parole intérieure, toute concise et toute « personnelle » dans la passion, se fait, ici, « prolixe et, autant que possible, impersonnelle ». Si je me figure parlant à un auditeur ou à un groupe d'auditeurs, j'emploie mentalement, pour être mieux compris, le langage de tous; et « si je suppose une réponse, alors j'imite et la voix et le langage de l'interlocuteur que je me suis donné » (2).

---

(1) *Op. cit.*, p. 126.
(2) *Op. cit.*, p. 127.

Digitized by Google

Dans cette classification des « variétés vives » de la parole mentale, Egger range avec raison le phénomène de l'*inspiration*, « propre aux poètes, qui croient écrire sous la dictée de la Muse. La Muse dans les temps modernes, dit-il, n'est qu'une convention poétique : il faut remonter jusqu'à la poésie primitive pour trouver une croyance naïve et sincère à l'inspiration d'en haut. Mais, qu'elle soit ou non considérée comme un phénomène surnaturel, l'inspiration consiste dans une exaltation de la parole intérieure, en même temps que des facultés esthétiques de l'esprit » (1).

III. — Enfin Egger n'a garde d'oublier la « parole intérieure morale », à laquelle il réserve une place de choix. C'est là, me semble-t-il, en matière de « psychologie descriptive », la partie la meilleure et la plus neuve de tout l'ouvrage. Vous m'autoriserez, Messieurs, pour ne point trahir la thèse que j'expose, à procéder encore par larges citations.

« La parole intérieure morale n'occupe jamais l'âme aussi longtemps que les précédentes, écrit l'auteur; elle est intermittente et concise; elle interrompt brusquement une méditation, prononce son arrêt qui est toujours un impératif non motivé; puis elle se tait jusqu'à ce qu'une nouvelle occasion se présente pour elle de rentrer en scène. Elle parle volontiers aussi haut que la passion, et par suite elle simule également bien l'extériorité. Elle la simule d'autant mieux que la conception du devoir est logiquement hétérogène

(1) *Op. cit.*. p. 131-132.

Digitized by Google

au calcul d'intérêt, qu'elle vient interrompre : lors même que tous deux se rapportent au même problème de conduite, l'idée du devoir survient donc dans la succession psychique comme un état jusqu'à un certain point imprévu, circonstance favorable pour que son expression paraisse extérieure.

« La loi morale a encore ceci de particulier, ajoute Egger, qu'elle parle plus volontiers à la seconde personne qu'à la première : *tu dois* au lieu de *je dois;* dans le cas de reproche, elle emploie quelquefois le *vous* au lieu de *tu,* parce que le *vous* est méprisant, quand il n'est pas cérémonieux. Ces formes du langage indiquent qu'un certain degré d'imagination accompagne les jugements de la raison pratique : la loi morale nous parle comme un père à ses enfants, ou comme un maître à ceux qui lui doivent obéissance (1). »

De cette délicate analyse, il résulte que la « voix de la conscience » n'est pas un mythe, — cette voix qui, d'après un récit célèbre de Stendhal, disait au lieutenant Louaut : « Vous êtes un lâche », et qui, « par la peur du mépris », obligeait cet officier à se jeter à l'eau, pour sauver un batelier en péril de mort.

Allons plus loin : à la place de ce vétéran des guerres impériales, supposons un méditatif ou un mystique, et la voix en question deviendra une « voix céleste », une « voix d'en haut ». « Le *démon* de Socrate et les *voix* de Jeanne d'Arc sont deux illustres exemples

(1) *Op. cit.,* p. 132-133.

Digitized by Google

de la divinisation de la parole intérieure morale, en même temps que de son attribution à une personnalité étrangère (1). »

IV. — Messieurs, si j'avais à faire, pour une revue philosophique, un compte rendu de la thèse d'Egger, j'aurais bien d'autres points intéressants à mentionner encore, et notamment une théorie du signe, où sont fixés les résultats d'une comparaison approfondie entre la parole et l'activité intellectuelle. Mais, outre qu'il est des bornes à tout — et même à l'éloquence académique, — j'estime avec Caro (2), que « cette théorie du signe trouverait plus naturellement sa place dans une étude générale du langage ». Aussi bien (et c'est le seul reproche que, me rangeant encore à l'avis de Caro, j'adresserai à l'auteur), « Egger ne sait pas toujours se défendre contre les surprises de sa pensée, ni contre les objections qu'il se fait à lui-même; il s'attache à chacun des problèmes qui naissent sur tous les points de la circonférence où il devrait s'enfermer, ce qui l'entraîne, sinon précisément hors de son sujet, du moins au delà de toutes les proportions que ce sujet comporte » (3).

Ne nous en plaignons pas trop cependant : ce défaut n'est que l'excès d'une qualité maîtresse : je veux dire l'habileté dialectique, mise au service de la réflexion sur soi. Et puis ces digressions elles-mêmes, ou, si vous aimez mieux, ces fugues de pensée, sont déjà comme autant d'échappées sur les théories, qui

(1) *Op. cit.*, p. 134-135.
(2) et (3) Caro, *Mélanges et portraits*, t. I, p. 368 et 347.

Digitized by Google

trouveront plus tard leur plein développement dans le grand *Cours de psychologie*. A ce titre elles méritent mieux que notre indulgence, et si elles constituent un manquement aux règles sévères de la composition, nous pouvons du moins répéter à leur sujet ce que certains mystiques ont dit du péché originel : *Felix culpa!*

II

Pour apprécier équitablement la valeur et la nouveauté de ce Cours, qui s'étend sur trois années scolaires, il importe, avant toute chose, de définir la position prise par Egger parmi les psychologues de son temps.

I. — Deux conceptions étaient alors en lutte : la conception éclectique, défendue par les disciples de Cousin, et la conception de l'école expérimentale, dont Ribot s'était fait le champion.

Pour les éclectiques, la psychologie est la science de l'âme, de sa nature et de sa destinée. Lorsque ces philosophes décrivent les émotions, les pensées, les résolutions diverses, par lesquelles se traduit l'activité de l'esprit, ils emploient l'*observation intérieure* ou *introspection*. Mais, non contents d'analyser ces faits, ils croient devoir les attribuer respectivement à trois pouvoirs ou *facultés* distinctes : sensibilité, intelligence, volonté. Bien plus, ils ne craignent pas de se jeter en pleine métaphysique, et de s'attaquer au problème de « l'âme-substance », aux questions d'origine et de fins dernières, que ce problème sou-

Digitized by Google

lève, et qui débordent évidemment les cadres de la science positive.

Les psychologues de l'école adverse, eux, s'enferment rigoureusement dans l'ordre des faits; et, comme les phénomènes de la vie mentale, ou états de conscience, leur apparaissent liés, d'une part, à des conditions physiques, d'autre part à des modifications physiologiques déterminées ou déterminables, ils prétendent appliquer à l'étude de ces phénomènes, non plus la simple introspection, mais des procédés d'*expérimentation*, analogues à ceux qui, dans les sciences de la matière brute et dans les sciences biologiques, ont prouvé leur efficacité. Il ne s'agit donc plus ici de psychologie pure, mais bien de *psychophysique* ou de *psychophysiologie*.

A pratiquer une pareille méthode, on risque fort toutefois de méconnaître le caractère original de l'état de conscience, et de n'y plus voir qu'une doublure, ou qu'un « reflet » de la vie nerveuse ou cérébrale.

De cet écueil, Egger aura bien soin de détourner sa barque. S'il revendique pour la psychologie le titre de « science de faits », du moins établit-il nettement sa différence d'avec les sciences de la nature. « L'objet de ces dernières sciences, nous dit-il, a une double forme ou, plus exactement, un double milieu : le *temps* et l'*espace*. L'état de conscience, objet de la psychologie, au contraire, n'a qu'une forme et ne se développe que dans un seul milieu : le *temps*. » Aussi bien l'espace, dans lequel s'étalent pour nous les phénomènes du monde matériel, est une *construc-*

Digitized by Google

tion de notre esprit; tandis que le temps, comme l'état de conscience, est *donné* dans une « intuition immédiate » (1).

De par leurs caractères primordiaux, les faits psychologiques s'opposent donc aux phénomènes de la nature et partant ne sauraient s'y réduire. Aussi, leur mode de connaissance est-il tout autre : « La psychologie, c'est la science du *temporel*, tel qu'il est donné à lui-même; c'est la *science de la conscience* par la *conscience* (2). » Autrement dit, la méthode de la psychologie, c'est la *méthode intérieure* et sous ce nom, il faut entendre les divers procédés, « par lesquels la conscience s'analyse après coup » (3).

Ainsi Victor Egger rétablit dans ses droits et privilèges la méthode d'introspection, si dédaigneusement qualifiée de « littérature » par les adeptes intransigeants de la psychophysique ou de la psychophysiologie. Ce n'est pas qu'il veuille se priver systématiquement des ressources que peuvent offrir au psychologue d'autres méthodes et d'autres sciences. Loin de là! La « méthode intérieure » c'est « l'observation de nous-même »; mais, si nécessaire que soit cette observation, elle a besoin d'être appuyée et contrôlée par la *méthode extérieure*, c'est-à-dire par « l'observation d'autrui ». A parler franc, observation n'est pas ici le mot exact : une conscience ne peut étudier qu'elle-même et qu'elle seule, parce que chaque conscience forme un « système clos »; c'est « inférence »

(1) (2) (3) *Revue des Cours et Conférences*, 1903-1904, t. 1 p. 785, 789; t. 2, p. 264.

Digitized by Google

qu'il faudrait dire; mais qu'importe ? Pour que la psychologie soit une science, il faut qu'elle atteigne « l'*âme en général* et ce qu'il y a de *commun dans les âmes* » (1). « Je pars de moi, car je ne puis faire autrement, et c'est la méthode intérieure; mais, mes semblables une fois posés, je les compare à moi et les uns aux autres, afin de dégager le général, objet de la science (2). » Le méthode extérieure, fondée sur l'*interprétation des signes* et spécialement de la *parole*, est donc l'indispensable complément de la méthode intérieure. C'est ainsi que la *sémantique*, qui étudie les éléments du langage considérés dans leur signification, nous fait suivre à travers l'évolution des mots l'évolution des idées, et apporte sa précieuse contribution à la psychologie de l'intelligence.

Bref, la combinaison de la méthode intérieure et de la méthode extérieure aboutit à la constitution de la *psychologie philosophique* ou *psychologie pure*, laquelle est avant tout « psychologie humaine » (3), ou pour mieux dire, « psychologie de l'adulte contemporain », de « l'Européen, tel qu'est le psychologue lui-même » (4).

Mais cette psychologie pure, « science de l'âme humaine » (5), ne va-t-elle pas rejoindre la psychologie cousinienne, au point de se confondre avec

---

(1) et (2) *Revue des Cours et Conférences*, 1903-1904, t. 2, p. 530-533 et suivantes. — Je désignerai désormais cette publication par les initiales R. C. C.

(3) R. C. C., 1903-1904, t. 2, p. 645.

(4) *Ibid*, p. 533.

(5) *Ibid.*, p. 533.

Digitized by Google

celle-ci ? Détrompons-nous : par le mot *âme*, Egger n'entend nullement l'« âme substance », « identique à elle-même et permanente », mais bien l'« âme conscience », considérée dans la multiplicité de ses événements intérieurs, autrement dit, dans son « devenir ».

D'autre part, il repousse, avec raison, l'hypothèse éclectique des « facultés de l'âme », qui, comme autant de puissances distinctes, voire séparées, gouverneraient chacune un groupe de faits de conscience. « L'âme, écrit-il (1), n'est pas un pouvoir collectif qui se partage en pouvoirs spéciaux, une espèce de conseil des ministres, dont la volonté serait le président... Nous ne pouvons avoir conscience d'un pouvoir, car ce serait avoir conscience de l'avenir, ce qui est « absurde »; mais nous avons la *prévision de l'avenir*, laquelle se mêle à notre expérience des faits passés, et la possibilité de cette prévision, c'est tout ce que nous pouvons légitimement retenir de la théorie des « facultés ». »

En définitive, la « psychologie pure » est la science des *faits* qui composent la vie de l'âme, et des *lois générales* auxquelles ces faits obéissent.

II. — Quels sont ces faits et quelles sont ces lois ?

Les faits psychologiques, au dire d'Egger, se rangent sous trois classes (2) :

1° Les *sensations* et les *images* : les premières sont des *états forts*, dans lesquels la conscience est montée au plus haut ton, par exemple : la percep-

(1) R. C. C., 1903-1904, t. 2, p. 702-703.
(2) *Ibid.*, p. 690-702.

Digitized by Google

tion du rouge écarlate ou d'un grand bruit; les secondes sont des *états faibles*, mais qui sont qualitativement identiques aux états forts : par exemple, le souvenir que je garde d'une ville, où j'ai passé quelques heures, il y a dix ans, et que je n'ai pas revue depuis;

2° Les *états intellectuels* ou *pensées*, telles, par exemple, les conceptions scientifiques, dont le caractère dominateur est l'*objectivité*, c'est-à-dire « l'impersonnalité impliquée dans l'idée du vrai »;

3° Les *sentiments*, caractérisés par l' « opposition binaire du bien et du mal », et s'associant aux sensations de plaisir et de douleur, « de même que la pensée se rattache à l'image et partant à la sensation ».

Mais, en dehors ou plutôt au-dessous de ces trois classes de phénomènes, dont chacune doit faire l'objet d'une « psychologie spéciale », l'observateur découvre un phénomène profond, élément essentiel de ce que l'on appelle le « caractère » ou la « volonté » : à savoir l'*effort* (1). L'effort ne se laisse réduire ni à la sensation ni à l'image; il est, de par sa nature, la *causalité consciente*, type de toute causalité. Par là, son étude rentre dans la *psychologie générale*, dont l'objet est la recherche des *lois de l'âme*.

Ces lois, Egger les énonce ainsi (2) :

1° « L'âme est une continuité temporelle : la conscience est continue; c'est la définition même de l'âme.

(1) R. C. C., 1903-1904, t. 2, p. 690-702.
(2) *Ibid.*, p. 736-737-738, 804-806.

Digitized by Google

2° « L'âme change toujours, est dans un *devenir* incessant, et c'est la loi fondamentale de l'âme. »

3° « La succession, dans la vie consciente, n'exclut point la simultanéité. L'âme est *diverse* au même moment; ...elle se disperse, encore qu'il y ait toujours un fait de conscience dominant, qui, par son intensité, éclipse plus ou moins les autres, ses contemporains. »

4° « Tout fait ou état de conscience donné est donné *qualitativement*, avec une *intensité* et une *durée* propres, cette intensité pouvant varier dans la durée. »

5° « L'intensité des états de conscience simultanés est *inversement proportionnelle* à leur nombre et à leur pluralité. »

Cependant, quelle que soit la précision de ces formules, les lois de l'âme ne comportent point une expression rigoureuse et numérique. C'est que les événements internes sont beaucoup trop nuancés et beaucoup trop fuyants pour se laisser emprisonner dans les cadres rigides de l'arithmétique ou de l'algèbre; et si, comme certains l'ont prétendu, « il n'y avait de science que du mesurable », il faudrait renoncer à constituer une science des états de conscience.

Heureusement, l'opinion que nous venons de rapporter n'est pas soutenable. La physiologie générale, qui étudie les fonctions vitales, est certes une science, et qui compte même à son actif d'insignes découvertes. Or, le fondateur de cette science, Claude Bernard, interdit expressément au biologiste l'emploi de la

Digitized by Google

méthode mathématique, même sous la forme mitigée des *statistiques* ou des *moyennes*. Aussi Victor Egger a-t-il raison d'écrire que « la biologie est constituée par des lois qui ne sont pas numériques » (1).

Bref, la mesure, au sens exact du mot, si elle est un mode, ou mieux, « un perfectionnement de la science », n'est pas l' « essence de la science » (2). La condition nécessaire et suffisante du savoir scientifique, c'est la fixité, au moins relative, des lois qui régissent les faits. En conséquence, les cinq lois en question, et qui sont vraies en thèse générale, peuvent, selon Egger, être à bon droit admises comme bases d'une science de l'âme.

III. — Est-ce à dire que les faits psychologiques soient exclusivement *qualitatifs*, ainsi que l'enseigne M. Bergson ?

Egger, ici, croit devoir marquer son dissentiment d'avec l'auteur du célèbre *Essai sur les données immédiates de la conscience*. A l'en croire, les différences qualitatives entre les événements internes ne doivent pas nous faire oublier que ces états ont une *intensité* et une *durée*. Or, la durée et l'intensité sont des *quantités psychiques*. Sans doute, ces quantités « ne sont pas mesurables » (3), mais ce n'est pas une raison pour soutenir qu'elles ne sont pas des quantités (4) :

« Devons-nous hésiter à dire que nous souffrons

(1) R. C. C., 1903-1904, t. 2, p. 7.
(2) *Ibid.*, p. 7.
(3) *Ibid.*, p. 7.
(4) *Ibid.*, p. 800-801-803.

Digitized by Google

beaucoup ou un peu, que nous avons des souvenirs faibles ou forts ? Devons-nous hésiter à parler d'un état de conscience qui a duré plus ou moins longtemps? Enfin devons-nous hésiter à croire que nous sommes durée, et que nous durons plus ou moins longtemps ? »

Ceci posé, la quantité psychique ou *quantité de conscience* est le produit de ces deux facteurs : l'*intensité* et la *durée ;* et si l'on désigne abréviativement ces mots par leurs initiales, on pourra poser la formule suivante : Q = D I.

« Il est évident, ajoute textuellement Egger, que si un fait A dure quatre fois moins qu'un fait B, mais avec une intensité quatre fois plus grande que le fait B, ces deux faits ont une quantité de conscience égale. Je suppose qu'un savant mathématicien, rendant compte de sa santé à son médecin, lui dise : « J'ai souffert aujourd'hui plus, mais moins longtemps « qu'hier; en somme j'ai souffert autant qu'hier », ne pensera-t-il pas parler correctement (1) ? »

Et Victor Egger conclut :

« On ne saurait donc poser que la conscience est *qualité pure*... Sans l'intensité et sans la durée, telles que je les ai décrites, l'activité de l'âme serait inintelligible (2). »

Vous me pardonnerez, Messieurs, d'avoir insisté sur cette idée de « quantité psychique », à laquelle Egger tient beaucoup. Aussi bien, la façon dont il l'a défendue, me paraît être un exemple significatif de sa dialectique, je dirais volontiers de sa *manière* en

(1) et (2) R. C. C., 1903-1904, t. 2, p. 803 et 807.

Digitized by Google

psychologie. Vous l'avouerai-je cependant ? En dépit de cette argumentation très poussée, je demeure hésitant, voire quelque peu déconcerté. Je ne conçois pas nettement une quantité, qui, par définition, échapperait à toute mesure, même approximative. Et ma perplexité redouble, quand l'auteur, après avoir très légitimement affranchi les faits psychologiques des lois du nombre, nous représente la « quantité de conscience » comme un produit de l'intensité multipliée par la durée, et, reprenant à son compte le langage exact de l'arithmétique, nous parle d' « intensité quatre fois plus grande », et de « durée quatre fois moindre ». N'est-ce pas, par une voie détournée, ramener, dans l'appréciation des choses de l'âme, la mathématique justement exorcisée ? Et n'est-ce pas assimiler la *durée psychique*, essentiellement diverse et changeante, à la morne *durée du fait physique*, laquelle a pour mesure, d'ailleurs artificielle, la monotone répétition d'un mouvement pendulaire de même amplitude et de même rythme ?

Je ne saurais donc, à mon grand regret, suivre sur ce point Victor Egger, et j'aime mieux croire, avec M. Bergson, au caractère purement qualitatif du fait de conscience.

IV. — Quoi qu'il en soit, une pareille critique n'entame en rien, dans ma pensée, les mérites solides du *Cours de psychologie*, et n'enlève rien à la valeur des théories qu'il renferme.

Ici, je n'ai que l'embarras du choix : qu'il s'agisse de l'association des idées, de l'habitude, de la perception extérieure, de l'espace visuel ou du moi,

Digitized by Google

les solutions neuves et les aperçus suggestifs abondent. Vous me permettrez une fois de plus, Messieurs, de me borner à deux exemples : l'un relatif à la question de l'*hérédité psychologique*, l'autre concernant le grand fait de l'*effort*.

On sait quelle importance les psychologues de l'école expérimentale — et M. Ribot tout le premier — attribuent à la *loi de transmission héréditaire*. Non seulement, à les entendre, les particularités physiologiques, mais aussi les aptitudes mentales à sentir, à penser, voire même à agir en tel sens, se perpétuent dans une race ou dans une lignée, soit directement, des parents aux enfants, soit indirectement ou par *atavisme*, des ancêtres aux arrière-neveux. La sagesse des nations disait déjà : « Tel père, tel fils », ou « Bon chien chasse de race ». Les psychophysiologistes et les romanciers, qui s'inspirent de leurs enseignements, disent : « L'homme est tout entier dans les langes de son berceau. »

A cette thèse, Victor Egger réplique en ces termes (1) :

« La part de la nature individuelle, que l'on dit innée parce qu'elle est héritée, on l'affirme, la plupart du temps, en se fondant sur des faits mal observés. En fait, *l'influence des parents est proportionnelle à leur présence et à leur action durant les premières années d'éducation*. On a remarqué que l'orphelin de père et l'orphelin de mère témoignent dans leur caractère d'une éducation incomplète : celui qui a été élevé

(1) R. C. C., 1904-1905, t. 2, p. 834.

Digitized by Google

par son père seul est intellectuel et agissant, mais manque de tendresse, tandis que celui que sa mère seule a élevé est trop sentimental et capricieux. Quant à l'orphelin de père et de mère, *il tient de ses éducateurs bien plutôt que de son père et de sa mère.* Si ses éducateurs ont négligé son éducation, il devient indépendant et personnel. On a aussi quelques exemples d'esclaves affranchis, et qui se sont assimilés à leur milieu nouveau, oubliant leurs ancêtres : tel le poète latin Térence, Africain d'origine, qui devint un véritable Latin, et un Latin hellénisant, comme les meilleurs esprits de son milieu. »

Et notre auteur ajoute (1) :

« Si l'influence des parents se montre proportionnelle à la présence et à l'action des parents, *il y a là, non pas héritage,* mais *influence directe.* On n'exagère jamais l'influence reçue dans l'enfance, dans la première enfance (de zéro à dix ans), dans la seconde (de dix à vingt ans). Pendant ce temps les influences du milieu ont la plus grande importance. Cette importance ni les biographes, ni les romanciers psychologues ne l'ont méconnue, et pourtant elle n'a pas été estimée par eux à sa juste valeur. Ces influences que l'on peut retrouver plus tard, quand on vieillit et qu'on réfléchit sur sa vie passée, suffisent à expliquer la part qui revient, dans l'individualité, aux parents, à la nation, à la race, et, la plupart du temps, *ce que l'on attribue à l'hérédité, c'est ce qui résulte de ces influences postérieures à la naissance.* »

(1) R. C. C., 1904-1905, t. 2, p. 834-835.

Digitized by Google

Mais un problème se pose alors : s'il n'est pas le produit de l'hérédité, l'homme ne serait-il pas le produit de l'éducation et du milieu? Et cette question à son tour se ramène à celle-ci : l'homme est-il, oui ou non, capable d'intervenir dans sa propre destinée et de l'orienter dans une direction choisie par lui ?

A ce point d'interrogation, qui n'est autre que la dramatique alternative de la liberté ou du déterminisme, Victor Egger répond par sa théorie de l'*effort*.

S'inspirant tout ensemble de Maine de Biran et de Renouvier, il voit dans l'*effort* le phénomène fondamental, ou, si vous aimez mieux, l'essence même de l'âme considérée comme activité consciente. Mais tandis que Maine de Biran avait arrêté son analyse à l'*effort moteur* ou *musculaire*, Victor Egger pousse la sienne jusqu'à l'*effort intérieur ou mental*, dont il emprunte et l'idée et le nom à la psychologie du néo-criticisme.

« A vrai dire, écrit-il (1), ce ne sont pas là deux phénomènes différents, mais deux appellations différentes d'un même fait. Les anciens psychologues n'étudiaient guère que le premier; plus tard on étudia l'autre. Entre ces deux aspects de la volonté, il y a des liens étroits. L'effort est un; j'ajoute même que la *volonté motrice* suppose la *volonté mentale* et en dérive. La volonté mentale est donc la principale. »

En tout cas, et quelle que soit sa forme, simple *tension, attention, réflexion* ou *volonté motrice* (2), l'effort

(1) R. C. C. 1904-1905, t. 1, p. 60.
(2) *Ibid.*, p. 64-66.

Digitized by Google

seul « est vraiment cause » et l'idée de cause ne peut trouver qu'en lui « son origine » (1). Car enfin l'idée de cause, « strictement entendue », implique, non point, comme certains le croient, l'idée d'une « succession rigoureuse » entre des faits régis par des « lois nécessaires », mais bien plutôt l'idée d'une activité qui relève de soi. Autrement dit, l'idée de cause implique à tout le moins « une part d'indéterminisme » (2), et du même coup, pour lui donner son « nom vulgaire », une part de « liberté ou libre arbitre » (3).

Or si, naturellement, « l'effort va au bien » (4) ou à ce qu'il juge tel, du moins « il *choisit* le bien auquel il s'attache. Souvent même, le bien auquel il s'attache, est son œuvre » et « résulte du commencement de l'effort » (5). Par là, l'effort échappe au déterminisme. Il représente, dans la vie de l'âme, ce « clinamen » (6), ou pouvoir de décliner et de dévier, qu'Épicure attribuait aux atomes; il demeure donc, dans la conscience, « le signe de la contingence » (7), condition elle-même de la liberté.

Du même coup, les « lois de l'âme » dont Egger nous a donné plus haut les formules, ne sauraient être assimilées à des règles inflexibles. Sans doute, elles sont générales, comme doit l'être toute loi; elles représentent « la vie coutumière de l'âme » (8) « Mais à la vie coutumière de l'âme, l'effort se mêle (9) »

(1) R. C. C. 1904-1905, t. 1, p. 216.
(2) *Ibid.*, p. 216.
(3) *Ibid.*, p. 216.
(4) (5) *Ibid.*, p. 216-218.
(6) (7) *Ibid.*, p. 219.
(8) (9) *Ibid.*, p. 220.

Digitized by Google

et l'effort, s'il est, en un sens, « naturel », n'en est pas moins capable de « changer la nature » (1), et partant de transformer l'être humain.

« Cela revient à dire, conclut Egger, que notre avenir sera pour une partie ce qu'a été notre passé, *mais aussi pour une autre part, qu'il est impossible de fixer, ce que nous le ferons.* »

III

MESSIEURS,

C'est sur cette affirmation capitale que j'arrête une notice, trop longue, peut-être, pour une séance académique, mais assurément trop brève, si l'on songe à l'ampleur, à la richesse, à la variété de l'œuvre qui en a fourni la matière.

Après cela, qu'importent les critiques de détail, que l'on a pu et que l'on pourrait encore adresser à l'auteur de cette œuvre ?

D'aucuns lui ont reproché l'abus des néologismes (2). Soit, et je reconnais que de certains vocables, comme les « visa » et les « tacta », la « mêmeté », et « l'altérité », le besoin ne se faisait pas sentir. D'autres ont protesté contre l'emploi trop fréquent de certaines formules abstraites et pseudo-mathématiques. Soit encore, et je crois avoir assez clairement montré que le symbole quasi algébrique de la

(1) R. C. C. 1904-1905, t. 1, p. 220.
(2) CARO, entre autres, dans l'article que j'ai cité.

Digitized by Google

« quantité de conscience » : Q = DI ne me jetait point dans un délire d'enthousiasme.

Mais que sont ces misères, à côté des qualités supérieures dont témoigne un pareil Cours, et des grandes vérités qu'il replace en pleine lumière ?

Saluons, Messieurs, en Victor Egger mieux qu'un dialecticien souple et fertile en ressources : je veux dire un maître de l'analyse intérieure. Souvenons-nous surtout que, sans mêler la métaphysique à la psychologie, et en se limitant à l'étude des seuls états de conscience, il a fortement établi l'irréductibilité de la vie mentale à la vie physiologique, et que, d'autre part, il a sauvé de l'universel déterminisme la personnalité humaine, maîtresse d'elle-même et libre dans sa volonté.

D'un phénoménisme comme celui-là le spiritualisme le plus scrupuleux n'a donc pas lieu de prendre ombrage. Tout au contraire, la « psychologie pure », de Victor Egger ne peut que raffermir, chez « tout homme et qui pense » (1), la « foi pratique » (2), en l'existence de l'âme et en ses immortelles destinées.

---

(1) La Bruyère.
(2) Kant.

Digitized by Google

RÉPONSE DU PRÉSIDENT

M. Pierre BOYÉ

AU RÉCIPIENDAIRE

M. Charles BOHÊME

MONSIEUR,

En 1882, un licencié de dix-neuf ans enseignait l'histoire et la philosophie au collège d'Arbois. Le site est délicieux; la petite ville, plaisante. A l'écumante chanson des cascades de la Cuisance, il préparait ses leçons, il berçait ses espoirs. Dans ce milieu, très particulariste, de vignerons à la bonhomie narquoise, il n'était pas dépaysé. Né dans la Haute-Saône, mais aux confins des Vosges, Comtois en quelque sorte mitigé de Lorrain, il s'y retrempait à la sève provinciale.

Quel admirable exemple y avait-il, surtout, et de quel respect ému suivait-il, lorsqu'il l'apercevait, sortant de la tannerie paternelle aménagée en maison de campagne,

> Dans sa large carrure et dans sa courte taille,
> Le front vaste, aux reliefs puissamment accusés,
> Le regard droit, les traits par le labeur creusés,

le savant qui venait volontiers à Arbois passer de

Digitized by Google

studieuses vacances et dont la présence fixait sur ce coin de terre l'attention du monde entier. Chargé d'adresser aux élèves les conseils d'usage lors de la distribution des prix, le jeune professeur ne manqua pas de saluer son illustre concitoyen. Il le fit en termes si délicats, que celui-ci s'en montra touché. Écrivant à l'orateur pour le remercier, il le félicitait d'un discours « plein de sentiments élevés, qui témoignent, lui disait-il, de ce que doit être votre enseignement ». J'ai eu entre les mains ce billet. Il est signé : *Louis Pasteur*. Le destinataire s'appelait Charles Bohême.

Cette année où Pasteur se trouva mis ainsi, Monsieur, en rapport avec vous, fut précisément une de ses années les plus triomphales. Le 27 avril précédent, Renan l'avait reçu sous la coupole. Ç'avaient été les ovations d'Aubenas, de Nîmes, de Montpellier. Le 25 juin, l'Académie des Sciences lui avait offert la médaille de Dubois. Presque toutes ses découvertes étaient accomplies. Ses travaux sur la rage étaient heureusement en cours. Autrefois, le principal du collège, M. Romanet, avait exercé sur Pasteur une influence décisive. Sans vouloir essayer un rapprochement dont vous seriez le premier à vous défendre, je ne puis m'empêcher de remarquer qu'à Arbois, également, Pasteur pressentit vos mérites. Génie entré vivant dans l'immortalité, il daigne avec une souriante bonté s'intéresser à votre avenir. Il vous obtint — car il ne fallut rien moins que son intervention pour décider l'Administration à vous l'accorder — le congé d'inactivité grâce auquel vous alliez préparer en Sorbonne l'agrégation de philosophie. Avec une

Digitized by Google

efficace sympathie, il vous accompagnera dans votre carrière. Peu d'hommes, à leurs débuts, rencontrèrent plus glorieux patronage et plus précieux encouragements.

Vous y avez répondu par une déférente gratitude, puis par la vénération. Devenu l'ami de votre protecteur, vous êtes resté celui de sa famille. Vous avez saisi toutes les occasions, par la parole, par la plume, de témoigner à Pasteur vivant, comme de payer à Pasteur mort, une pieuse reconnaissance.

Délégué de notre Compagnie à la cérémonie intime organisée le 24 septembre dernier par l'Association des anciens élèves du collège d'Arbois en commémoration du centenaire que célèbrent la France et vingt nations, vous vous êtes une fois de plus, avec autant de talent que de cœur, acquitté de votre dette. Demain, vous retournerez à Arbois pour une manifestation plus solennelle. Vous nous y représenterez derechef. Nous ne doutons pas que ce ne soit avec distinction. Pour ce double et direct hommage que l'Académie de Stanislas aura rendu à Pasteur, pouvait-elle souhaiter interprète mieux désigné ? Il n'en eût pas indiqué d'autre.

De Nancy à Arbois le trajet est facile. Vous mîtes vingt-quatre ans pour l'effectuer en sens inverse. Töppfer n'a pas inventé les voyages en zigzag. Nos fonctionnaires en épuisent l'imprévu. Reçu agrégé en août 1888, vous êtes d'abord nommé au lycée de Digne. Dans la plus pauvre région, le plus minuscule de nos chefs-lieux départementaux, encaissé entre des montagnes que l'imprévoyance des habi-

Digitized by Google

tants a déboisées sans pitié. Des ruelles tortueuses, des maisons souvent sordides; des arêtes nues, des lignes sèches. Sévère exil, dira-t-on, et décor revêche, bien propre à méditer la *Critique de la raison pure* et à s'initier aux rigueurs de l'impératif catégorique. Mais non; car Digne, c'est déjà la Provence. Trêve de disciplines kantiennes. Dans cet air limpide, sous cet azur, est né Gassendi. Du reste, quittez la vallée. Quels buts merveilleux sollicitent vos pas. Ce n'est plus l'humble tertre de Chazel, où, sur les ruines, croit-on, de l'antique bourg de Lète, vous conduisaient à Jussey vos courses enfantines; ni, aux flancs du Jura, ces coteaux arboisiens qu'embaume en juin la floraison de la vigne. Vous gravissez des pentes ardues; vous atteignez des cimes imposantes. A mesure que recule l'horizon terrestre, s'élargit l'horizon de la pensée. Est-il temple meilleur pour élever son âme que ces sommets radieux? Pour l'esprit comme pour les yeux, on y peut chercher plus de lumière. « De la lumière! Encore plus de lumière! » L'imploration de Gœthe expirant est certes une magnifique devise de philosophe. Je ne sache pas, Monsieur, que vous l'étant autrefois proposée, vous l'ayez depuis négligée.

Par Valenciennes et Chaumont, vous redescendez à Nevers, au moment même où, dans l'*Empreinte*, le futur auteur de l'*Appel de la route* traçait de la jolie cité un frais croquis matinal. Vous voici à Poitiers. Poitiers la silencieuse, la superbe et la calomniée, où, quoi qu'en ait écrit Sandeau et jugé Taine, on ne respire pas que l'ennui. En ce cas, vous l'eussiez

Digitized by Google

respiré sept ans avant d'être envoyé à Nancy, qui, nous l'espérons bien, vous gardera.

Nevers, Poitiers, Nancy, séjours de délectation que ces trois anciennes capitales pour un amateur d'art. Quelle somptueuse illustration à une chronologie architecturale offrent leurs monuments, de la sobriété du roman aux élégances du XVIII^e siècle, avec le baptistère Saint-Jean, Saint-Hilaire et Notre-Dame-la-Grande, Saint-Étienne et Sainte-Radegonde, le palais de Jean de Clamecy, des Clèves et des Gonzague, et le palais d'Antoine de Lorraine, nos places Stanislas et de la Carrière. De la contemplation de ces joyaux vous vous êtes réjoui comme il convenait, puisque rien de ce qui touche au beau ne vous demeure étranger et qu'à chaque étape de votre itinéraire, vous avez tenu à mettre en évidence les bienfaits de l'éducation du goût. N'est-ce pas à cette école qu'on se familiarise avec les « vérités fuyantes », qui échappent aux méthodes de la science positive, et que l'on acquiert le discernement des nuances, non moins indispensable que l'énergie persévérante? Dans vos résidences successives, vous avez réussi à faire partager à toute une ville vos émotions esthétiques, émotions essentiellement communicables, contagieuses, qui s'accroissent en fonction de leur expansion rayonnante et sont, parmi tant de causes de division, un principe de concorde entre les individus.

Vous vous êtes révélé un fin critique musical, qui, à propos de la sonate, caractérisera la diversité de talents de Bach, le précurseur, de Haydn et de Mozart, et de Beethoven, le maître des maîtres; qui

Digitized by Google

surprendra Schumann traduisant, avec une extraordinaire puissance d'effusion, toute la gamme de ses sentiments, répandant dans ses lieds, comme il l'écrivait à Clara Wieck, sa fiancée, du sang de son cœur et jusqu'à l'angoisse de la démence pressentie; qui dégagera tout ce qui dans les magiques compositions de Chopin, traversées en leur mélancolie, ou leur suavité, par la plainte tantôt alanguie, tantôt désespérée de la patrie martyre, flotte de déprimant et de morbide; pour nous passionner, enfin, au récit romanesque des dernières années du prestigieux inspiré, pleurant en cris déchirants, en sanglots immortels, sa jeunesse envolée et la vie qui le quitte.

Des variations sur la lyre vous ont aussi tenté. Il est

> ...des vers d'un philosophe
> Qui donnerait pour une strophe

— le blasphème est de vous, Monsieur, —

> Les vingt volumes de Cousin.

La plupart de ces pièces sont inédites. Vous y chantez les bleuets et Lydie. Vous avez rimé des ballades. Mais vous avez aussi magnifié l'amour filial et les joies saintes de la paternité. D'autres morceaux ont pris place dans une anthologie de poètes contemporains. L'un d'eux est consacré à l'orgue de votre église natale. Arbois applaudit vos stances à Pasteur; nos *Mémoires* les ont insérées. Dussent quelques lycéens se trouver ici, serai-je indiscret en vous dénonçant, en outre, comme l'auteur

Digitized by Google

d'une spirituelle comédie, puisque, aussi bien, il est probable qu'à chaque rentrée, dans votre classe, circule sous le manteau un exemplaire du *Mariage de Pierrot*. La plaquette est d'ailleurs charmante; édition de Genève; dessins de M. de Boret. On y voit et Pierrot, et Pierrette, et Cassandre, sans compter, si je ne m'abuse, deux tendres colombes dans un cartouche Louis XV. Cet acte fut joué le 30 mai 1900 à la salle des fêtes du *Journal*, sous les auspices de Got, doyen honoraire de la Comédie Française. Que vous ayez délaissé Parménide et Malebranche pour Pierrot, qui songerait à vous le reprocher? Vous eussiez pu faire pis. Avec sa blême face de rêveur bayant à la lune et qué berne trop souvent le méchant Arlequin, le traditionnel personnage de notre pantomime n'incarne-t-il pas, en somme, plus d'humaine sagesse que tels sophistes fameux, gonflés de morgue et vides d'idées?

De la valeur pratique de votre enseignement, nous avons pour preuve des succès ininterrompus aux examens; de son élévation, nous sont garantes les vibrantes professions de foi qui animèrent de leurs accents plusieurs de vos allocutions et ces conférences publiques où vous excellez. J'allais omettre ce que vous nous avez appris à nous-mêmes sur la façon dont vous entendez l'éducation de l'esprit.

Dès 1896, glorifiant en Pasteur le savant et l'homme, vous montriez que s'il n'est qu'exceptionnellement donné de réunir toutes ses grandeurs, on peut être grand de différentes manières : grand par le génie, grand par la bonté, grand par le Dieu qu'on porte dans

Digitized by Google

son âme. L'année suivante, étudiant chez Claude Bernard le physiologiste et le penseur, vous insistiez sur l'importance de toujours garder le culte de l'infini et le respect de cet inconnaissable que la science ne sait atteindre et que le cœur seul révèle. A Nevers encore, où votre apostolat laïque fut si actif et profitable, ouvrant à deux reprises à l'hôtel de ville une série de leçons populaires, vous affermissiez votre auditoire dans cette conviction que justice et charité doivent aller de compagnie, et que celui-là seul mérite le nom d'homme qui sait à la fois n'attenter pas aux droits de son semblable et se dévouer au service du prochain; puis, après avoir traité du sentiment dans la vie morale, vous concluiez que le cœur est pour tous « le grand maître de la vie, parce qu'il est le grand maître du sacrifice sublime, et parce que lui seul peut enseigner à la vertu le secret de la bonne grâce et le prix du sourire ». A Poitiers, vous avez exalté les vertus essentielles du philosophe : l'humilité et la tolérance. « Devant le voile impénétrable qui lui couvre l'absolu », ainsi que s'exprime Spencer, le sage n'a pas le choix entre plusieurs attitudes. Une seule lui convient : être humble. Il n'y a pas dans l'ordre de la pensée pure d'erreur absolue; toute doctrine contient une parcelle au moins de la philosophie éternelle. Sachons « l'en dégager, comme l'on sépare l'or d'avec la gangue ». Dans notre ville, n'avez-vous pas naguère éloquemment défini votre rôle, exposé votre ambition? Vous cherchez à éveiller chez vos disciples, « avec l'esprit critique, le goût des idées générales et le libéralisme de la pensée »; vous

Digitized by Google

vous efforcez « de les gagner au triple culte de la sincérité, de la justice et de la patrie ».

C'est une lourde mission qu'assume un professeur de philosophie. Elle est grosse de lointaines conséquences. Après le sacerdoce, il n'est rien d'aussi redoutable. Qu'un maître d'humanités vienne à fausser le goût de ses élèves, la chose est fâcheuse. Qu'un historien dénature les événements et en tire des interprétations erronées, l'accident est déplorable. Mais quels crimes risquent d'être commis au nom de la science des sciences! Une jeunesse ardente et frémissante, avide de tout pénétrer et de tout discuter, prête à tout embrasser et à tout nier, se groupe au pied de votre chaire. Elle s'est nourrie du pain des prosateurs, délectée du miel des poètes. Au breuvage capiteux que vous allez lui verser, elle connaîtra une troublante ivresse. Vous révélez à eux-mêmes ces adolescents. Vous pouvez leur communiquer les sains frissons qui vivifient, ou leur insinuer les fièvres dont on languit. A votre gré, vont pour eux s'entr'ouvrir, ou brutalement se clore, les portes de l'infini. Vers quelles doctrines se sentiront-ils entraînés? Qui de nous n'a subi, fût-ce une heure, l'éblouissement du panthéisme? Quelle attitude jugeront-ils, sinon la plus digne, du moins la plus désirable? A vous écouter, envieront-ils les sandales d'Empédocle ou le tonneau de Diogène? Échoueront-ils à l'optimisme béat ou au pessimisme aride, au dogmatisme prétentieux ou au scepticisme amer? Quatre écueils opposés, émergeant de la mer mouvante et grondante des doctrines contradictoires, mais entre lesquels bien des récifs

Digitized by Google

encore sont à éviter. Il faut un sûr nocher pour cette traversée orageuse. Soyez prudent, car ces esprits aux aguets auront bientôt décelé vos préférences intimes et mis au jour vos secrets d'âme mal gardés. L'année scolaire à peine révolue, Mégariques et Pyrrhoniens, la loi de Fechner et la théorie du syllogisme, les règles de l'hypothèse et jusqu'aux trois postulats de la raison pratique seront gaiement oubliés. Mais une simple remarque, une réticence, un geste, un de vos silences même pourront avoir sur toute une vie morale le plus durable retentissement.

Cette femme qui, triste, en soi-même descend,
Debout, le front penché, c'est la Philosophie.
. . . . . .
Vierge auguste, je t'aime et je connais ta peine,
Et m'approchant de toi, je retiens mon haleine,
Pour que nul souffle humain ne trouble ton labeur,
Car, j'attends de ta bouche, à se taire obstinée,
Le mot que je désire et dont pourtant j'ai peur,
Le mot de ma naissance et de ma destinée.

Voilà pourquoi, Monsieur, nous nous félicitons de ce que l'Université compte des maîtres tels que vous; voilà pourquoi ces quarante et une années de services dans l'enseignement secondaire, dont votre modestie semblait douter tout à l'heure qu'elles constituassent des titres suffisants à notre attention, vous eussent à elles seules, en l'absence de recommandations d'un autre ordre, valu l'unanimité de nos suffrages.

A Nancy, vous avez succédé, en octobre 1908, à M. Émile Châtelain, qui, pendant près d'un quart de siècle, fit, par son savoir fécond et son indéfectible

Digitized by Google

probité intellectuelle, tant d'honneur à son cher Lycée. Vous y trouviez, à la Faculté des Lettres, M. Paul Souriau, l'éminent doyen actuel. Tous deux sont à vos côtés.

Vous y trouviez le souvenir de Victor Egger, Egger que la Sorbonne s'était attaché quinze ans auparavant et de qui la science française devait, quelques mois plus tard, déplorer la perte prématurée.

Egger n'appartint pas à notre Académie. Je doute qu'il l'ait désiré. Je ne suppose pas davantage que nos prédécesseurs aient songé à lui. Vivant dans un laborieux et fier isolement, il n'était l'homme ni des cénacles, ni des sociétés savantes. Non qu'il fût insociable. Mais il goûtait la solitude. Il la préférait à tout. Solitaire, il le fut à un point que la plupart ne sauraient comprendre. Egger n'évitait pas le monde pour se réfugier dans la compagnie des livres. La lecture le retenait peu. Il se suffisait à soi-même. Le seul livre auquel il se complût, c'est le livre qu'il portait en lui. Dans ce livre unique il ne cessa de s'absorber. Il ne cessa de s'y instruire.

Vous rappeliez un jour, Monsieur, cette pensée de Pascal : « On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. C'étaient des gens honnêtes et, comme les autres, riant avec leurs amis. » La définition s'applique bien à vous. Aux heures de délassement, il est réconfortant de vous entendre rire. Un rire franc, communicatif, qui résonna sous les platanes de Digne, le long du quai de Billereux ou des allées de Blossac, comme, au sortir de nos séances, sur le cours Léopold. J'aime votre humeur égale,

Digitized by Google

votre gaieté d'excellent aloi, cette gaieté où le regard s'aiguise et le teint se maintient vermeil. Pour dissiper la mélancolie, vous avez versifié — voile-toi la face, ô Minerve ! — une recette assez osée :

Allons ! vive Mac-Nab ! Il n'est mal ni misère
Qu'un couplet du Chat-Noir n'adoucisse un instant.

— mais il y a quelques lustres, et le temps vous absout.

De prime abord, je vous avais cru du demi-Midi. J'ignorais que vous aviez chance, en vertu de vos origines comtoises, de charrier dans vos veines un soupçon de sang espagnol et qu'en tout cas, il vous avait été donné d'apprécier, dans le Jura, certain petit vin pétillant, dont sans doute il reste toujours quelques gouttes au fond de votre verre.

Le plus éloigné qu'il soit du pédantisme et ennemi de toute pose, Egger, lui, ne riait jamais. Je ne sais s'il s'accorda le temps de se divertir entre amis. Aristocrate de l'intelligence, il n'avait pas le mépris de la masse; mais rien en elle ne l'attirait. Il ne fit pas de conférences en dehors de son enseignement. On se le figure mal organisant, comme vous, des causeries-concerts. Non que je veuille démentir le divin Platon, qui affirme que le philosophe est un musicien, mais il eût été plus intéressé par la théorie de la musique, ou mieux, à l'exemple de son camarade de l'École normale Dauriac, par la psychologie du musicien que par la musique elle-même. Je manquerais à sa mémoire en me demandant si dans sa jeunesse il

Digitized by Google

courtisa la Muse, encore qu'il ait écrit une forte page sur l'inspiration poétique et qu'à l'appui de ses observations psychologiques il invoque volontiers le témoignage des poètes.

D'aspect, l'homme déconcertait. Un long corps nerveux, un visage osseux, aux traits heurtés, tôt ravagé par la tension de l'esprit et les stigmates de la souffrance. Les cheveux noirs, une courte barbe noire. Des yeux sombres, jetant soudain du fond de leur orbite un éclat presque fulgurant, sous des sourcils broussailleux qu'aux heures de contrariété ou de réflexion un rapide va-et-vient soulève en mobiles accents circonflexes. Des gestes anguleux, parfois d'une brusquerie impérieuse. La voix lente, nette et coupante. Des étonnements figés et, subitement, d'inexplicables mutismes, au scandale d'un interlocuteur trop disert, qui prendra sa revanche en raillant la distinction du moi et du non-moi.

Et la foule simpliste, que pouvait-elle penser à contempler ce passant qui tout à coup se tourne, se retourne, et par saccades se retourne encore, comme en 1878 Egger le fit sur place de Bordeaux, devant un mur bariolé d'affiches? Lui viendrait-il à l'idée qu'elle est en présence d'un savant qui, servi par le hasard, est en train de découvrir un cas curieux d'erreur de la vision, et qui à la famille des lapsus : *lapsus linguæ*, *lapsus calami*, ajoute une espèce inédite, le *lapsus oculorum?*

Cette apparition à la Gustave Doré qui se dresse et se profile sur l'étroite terrasse surmontant une maison de notre rue de la Pépinière — immeuble dont

Digitized by Google

le philosophe occupa longtemps le troisième étage, — intrigue par son immobilité anormale. Comment supposeraient-ils, les braves citadins, que c'est un psychologue poursuivant ses expériences sur la perception de l'étendue par l'œil et cherchant les plus probants arguments, ainsi que réinstallé dans son cabinet il cherchera les termes les plus justes, pour étayer cette thèse que l'œil ne perçoit ni directement ni indirectement, les dimensions absolues, mais ne saisit que des rapports; qu'il ne mesure pas l'étendue, mais la sent ?

Ses distractions sont légendaires. On se chuchotait dans le quartier d'étranges histoires. Ce professeur maigre et triste se ferait chaque matin réveiller en sursaut. Laissons ces gens à leurs commentaires et inclinons-nous devant son courage. Egger, douillet, frileux, craignant jusqu'à la phobie courants d'air et intempéries, exigea, en effet, des années durant, d'être arraché à heure fixe au sommeil par un choc ou le contact de l'eau glacée. Et cela, afin de passer sans transition de l'état qu'il a si bien décrit, « où l'absurde règne et triomphe, où nos associations d'idées les plus solides reçoivent de perpétuels démentis, où l'hallucination remplace d'une manière continue la perception », à la lucidité de veille, dans laquelle, aussitôt rentré, il s'empresse de saisir le fil conducteur qui lui permettra de reconstituer la trame du rêve évanoui. Besogne ingrate, tant l'oubli partiel des rêves, quelque hâte que l'on mette à les préciser, est perfide; tant l'on risque, à vouloir en recoudre les fragments disjoints, d'être infidèle non

Digitized by Google

seulement pour cause d'oubli, mais pour cause d'addition et de construction.

Après Marillier et avant Foucault, Egger a tenté la critique de la mémoire du rêve. Des cahiers entiers furent remplis de ses notes. Il y puisa les éléments de ses articles : *Sommeil, Rêve* et *Réveil,* du *Dictionnaire usuel des sciences médicales;* ceux de ses études sur *le Sommeil, la certitude et la mémoire, la Durée apparente des rêves, le Souvenir dans le rêve.* Ses persévérantes fatigues ajoutèrent beaucoup aux travaux des Lemoine, des Maury et des Delbœuf, de Goblot, de Dugas et de Sante de Santis; elles lui fourniront, à l'encontre de Ribot qui la nie, une quasi-certitude en faveur de la continuité du rêve.

Chez cet austère penseur, quelques singularités seraient excusables. A le fréquenter, on les oubliait vite pour d'aimables surprises. Que la rencontre première avait été trompeuse! Une rare distinction émanait de sa personne. Egger mettait dans ses propos et dans ses actes une politesse un peu distante, qui excluait la familiarité des indiscrets, mais qui, dès qu'il consentait à la rehausser de courtoisie, charmait les plus délicats. Si l'on avait gagné sa confiance, et il n'en était pas prodigue, on discernait en lui un fonds de belle loyauté. On y devinait une bonté timide et pudique, que ce parfait honnête homme cachait aux importuns et aux indifférents. Cette bouche, qui ne riait jamais, n'était pas alors sans sourire. Sur ses lèvres sévères fleurissait une grâce presque féminine. Il y passait comme une imperceptible caresse.

Digitized by Google

Mais quand il s'agissait de défendre ses idées, de faire triompher ce qu'il croyait être la vérité et rejeter ce qu'il dénonçait pour l'erreur, ardent, tenace, incisif, Egger déployait une énergie que ses contradicteurs furent parfois fondés à qualifier d'âpreté et que, sur la fin, ses partisans eux-mêmes eussent peut-être souhaité moins intransigeante. Ayant pris position, il ne cède plus un pouce de terrain.

Ainsi en fut-il dans sa lutte mémorable contre le positivisme ou, plus exactement, contre le matérialisme médical de l'École de Paris. En 1877, le Dr Luys publiait son livre : *Le Cerveau et ses fonctions*. Il s'y montrait l'apologiste de ces tendances qui réduisent la psychologie à n'être tout au plus qu'un chapitre de la physiologie. La seule psychologie scientifique, prétendent les médecins, c'est la physiologie du cerveau. Egger s'indigne; il entre en lice. Quel aveuglement et quelle suffisance sont ceux de l'École ! Apprendra-t-on désormais à connaître l'âme non par la réflexion, mais par l'autopsie de cerveaux avariés? Le trépan et le scalpel vont-ils détrôner la conscience? L'âme n'est-elle que l'ensemble des fonctions du cerveau? Cette confusion est inadmissible. Il y a deux bases et il y a deux problèmes. Deux bases : l'organe et l'esprit, le cerveau et l'âme, l'anatomie et la psychologie. La fonction, l'acte du cerveau, voilà le premier problème. Le second est le rapport entre la fonction cérébrale et l'esprit. « La physiologie cérébrale ne méritera et n'obtiendra le respect des psychologues que lorsqu'elle se sera soumise à cette discipline, lorsqu'elle aura courbé le front sous l'autorité de la

Digitized by Google

logique, cette puissance impersonnelle qui a sur la science entière le même droit absolu que la loi morale sur les actions humaines. » L'émoi fut vif dans les amphithéâtres et dans les laboratoires. Il y eut des protestations et jusqu'à des colères. Egger répliqua. Il tient bon; il est inébranlable. S'il ne désarma pas ses adversaires, il réussit, selon le mot de Paul Janet, à éteindre le feu de l'ennemi.

Il n'avait pas atteint la trentaine. Sa vie entière, il demeurera le représentant fidèle de la psychologie pure, affranchie des prétentions despotiques de la physiologie comme des séductions de la métaphysique. Il le fut dans *la Parole intérieure*, essai, précise-t-il, de psychologie descriptive. Il le sera dans ce cours magistral dont vous venez, Monsieur, de nous donner une substantielle et pénétrante analyse.

Louons-nous de ce que cette œuvre capitale du maître ait servi de thème à votre discours. C'est à Nancy qu'Egger la médita, la mûrit.

A Nancy, il élabora de même sa morale, exposée en Sorbonne sous sa forme définitive de 1906 à 1908.

Passer de la psychologie à la morale s'opère sans heurt. La transition est naturelle. L'âme entière s'emploie à la moralité. Indispensable pour établir une doctrine morale, la psychologie est cependant insuffisante. Elle fournit presque tout, non la définition du bien, sans laquelle toute morale est croulante. Comment Egger s'y prendra-t-il pour définir le bien? Il recourra encore à l'observation, mais, cette fois, à l'observation extérieure. « Je regarderai, non en moi, mais autour de moi; je considérerai la société des hommes; je les

Digitized by Google

écouterai quand ils se parlent et j'essaierai de saisir ce qu'ils entendent par bien moral et mal moral; j'étudierai les hommes dans leurs rapports d'individu à individu. » S'écartant des anciens, Socrate excepté, comme de Spinoza et de Descartes, persuadés qu'il y avait lieu de construire la morale et qui s'efforçaient de déterminer la manière d'être et de vivre la plus digne des âmes des philosophes, Egger se tourne tout simplement vers la morale populaire, la morale du sens commun. C'est celle-là qu'il faut constater; c'est celle-là qu'il faut formuler. De l'opinion de tout le monde, le bien moral se confond avec le bonheur. Distinguons : avec le bonheur non voulu par soi et pour soi, mais voulu pour les autres. Ici est concilié le besoin de bonheur, nécessaire à l'homme, avec la loi morale. Que beaucoup soient déçus, Egger l'a prévu : « L'idéal moral est-il donc... le bonheur transféré de l'homme individuel à l'humanité, et rien de plus? Consentons à entendre ainsi l'idéal moral. L'orgueil des philosophes ne doit pas troubler notre jugement. Résignons-nous : l'homme ne peut s'élever plus haut. Il s'élève par le désintéressement au-dessus de l'humanité, mais il ne peut s'affranchir davantage. L'homme n'est ni ange ni bête; il ne peut être plus qu'homme. Désintéressé, philanthrope, généreux, charitable, il fait le bien proprement dit, modestement, sans chimère et sans orgueil. La morale est chose humble, terrestre, humaine, sociale. Telle qu'elle est, elle a sa beauté. Être moral, c'est être vraiment homme, et être vraiment homme, c'est renoncer à son moi individuel pour le perdre dans l'humanité. »

Digitized by Google

Claire simplicité. Acte de modestie qui ne plaira ni aux rhéteurs ni aux superbes. Regretterons-nous qu'au seuil de la morale, Egger se soit strictement abstenu de toute spéculation métaphysique? En cette exclusion, combien sa morale du bonheur est-elle du moins plus douce, plus accessible, que la morale sans obligation ni sanction d'un Guyau. Egger ne nous dit point que « nulle main ne nous dirige », que « nul œil ne voit pour nous », que le gouvernail de la barque qui nous emporte « est brisé depuis longtemps, ou plutôt qu'il n'y en a jamais eu ». Aux régions escarpées où Guyau nous convie et du haut desquelles on ne verra jamais surgir nul soleil, les plus stoïques se maintiendraient à peine. Pour la multitude, l'air y manque; le froid y est mortel. Des plaines faciles du sens commun où Egger a planté les jalons de son éthique, il n'est pas interdit d'interroger le ciel. On peut s'y réchauffer aux rayons d'une théodicée. On y peut croire à une Providence. Il y a place pour ceux qui prient et pour ceux qui ne prient pas.

Dans le domaine de la psychologie, auquel il revenait toujours avec soulagement, une émouvante question préoccupait Egger : le moi des mourants. A son heure dernière, l'homme revit-il, selon l'opinion courante, son existence entière; d'innombrables images déroulent-elles à son esprit la longue suite de ses actions? Après avoir pesé les témoignages de personnes revenues par miracle des portes du tombeau, le philosophe était arrivé à cette conclusion, qu'en cas de mort rapide, violente, on revit, en effet, comme dans un rêve, et par un brusque afflux de souvenirs,

Digitized by Google

son passé. Ainsi en sera-t-il pour un supplicié, un noyé, la victime d'une chute en montagne. Mais ceux qui meurent lentement, et qui ont le temps de se préparer à la mort, ne connaissent pas la terrifiante fantasmagorie. Leur passé, ils ne le voient pas; ils le pensent. Ils le pensent et, s'ils sont des intellectuels, ils le disent. Ils le résument; ils se résument. Ils se définissent en quelques phrases bien faites. Ils pourront prononcer des paroles testamentaires. L'histoire offre tout un choix d'*ultima verba*.

Emporté en quatre jours par une congestion pulmonaire, Egger n'eut que trop le loisir de vérifier, de compléter sur lui-même la tragique observation, car, depuis des mois déjà, sa résistance physique déclinant toujours davantage, il prévoyait, il attendait le dénouement.

Ce n'est pas impunément, surtout avec une constitution fragile, que l'on s'impose la minutieuse contrainte d'une continuelle introspection, et que, le mystère même des nuits n'étant pas respecté, la poursuite rétrospective de ses rêves rend à mesure en partie illusoire les bienfaits du sommeil réparateur; que l'on entend mettre en action sa rude et rigide doctrine; que l'on lutte, dans un effort constamment renouvelé, contre l'enveloppement de l'habitude, où tant d'hommes trouvent une détente, où Egger ne voulait voir qu'une abdication. Apportant en toutes choses, les plus petites comme les plus graves, une conscience extrême, soucieux sans réserve d'exactitude et de précision, aspirant à toujours plus de clarté et plus de justice, Egger

Digitized by Google

était sans fin travaillé, rongé, de louables, mais excessifs scrupules.

Maître incontesté, il a les inquiétudes, les hésitations d'un disciple. « Ah ! mon cher ami, écrit-il de la Sorbonne à Lionel Dauriac, qu'il est pénible de faire ses débuts quand on a passé quarante ans ! » Examinateur, on l'a vu, aux sessions de baccalauréat, ne pouvoir se décider à terminer l'interrogation d'un candidat douteux. Il est aussi perplexe, aussi anxieux, qu'un juré à la minute du verdict. Avec cela, d'une sensibilité que l'âge n'émoussait pas ; sachant à quoi s'en tenir sur les plus subtiles impressions de son public ; devinant les plus fugaces incompatibilités d'humeur survenues entre ses élèves et lui ; jaloux de sa réputation, et pourtant très décidé, je ne dis pas à ne jamais tomber dans une compromission, — ce qu'il n'eût même pas envisagé, — mais à ne jamais se résigner à la moindre concession, — ce qu'il estimait une défaillance.

Au prix de légers sacrifices à sa méthode, de menues modifications de forme, en imprimant notamment un peu plus d'élan à ses leçons, toujours méditées à l'avance, pensées une seconde fois devant ses auditeurs, et d'une exceptionnelle tenue de style et de diction, son enseignement l'eût égalé aux plus brillants, aux plus célèbres. Mais les bruits, les suggestions du dehors le laissaient impassible. Il n'avait d'attention que pour sa parole intérieure. A cette voix seule il s'inspirait. Ascète de la vérité, il eût cru se diminuer, s'abaisser, en fardant sa manière. Faut-il maintenant ajouter que son dédain ignora les bate-

Digitized by Google

leurs de systèmes et les jongleurs de concepts? Il n'admet pas qu'il y ait des psychologues de salon et que l'éthique ait ses modes.

Dès avant la soixantaine, ce fut donc pour Egger la vieillesse. Il en avait hâté la marche. Jamais homme en apparence si adonné aux soins de sa santé et qui semblait céder aux complaisants soucis d'un malade imaginaire, ne fut, en réalité, moins ménager de ses forces.

Dans cette caducité précoce où le feu de l'esprit accélérait la consomption du corps, Egger a pensé son passé. Avec une impitoyable acuité, il l'a soumis au crible de sa critique. Près de disparaître, il s'est comparé à ce qu'il avait souhaité d'être. Il prononça, il rédigea les paroles testamentaires.

Hélas! qu'elles sont désolantes! Egger se range parmi les vaincus de la vie. Aveu cruel, sentence injuste, que lui dicta, soyons-en sûrs, plus de dureté envers lui-même que d'amertume envers autrui. Le psychologue est en défaut. Tout proteste contre ce jugement. On n'est pas un vaincu de la vie, quand on a ainsi vécu. On n'est pas un vaincu de la vie, quelque écart subsiste entre ce qu'on projeta et ce qui fut réalisé, quand on laisse malgré tout une telle œuvre. On n'est pas un vaincu de la vie, quand à une élite de jeunes hommes on dispensa longtemps si hauts préceptes pour bien mener la leur. Eût-il dit vrai, toutefois? Pareil vaincu, combien plus enviable est-il que tant d'insolents vainqueurs. Petits roués de l'arrivisme, grands agités de l'ambition, en quelle pitié il vous tenait!

Digitized by Google

Je vous remercie, Monsieur, de m'avoir permis d'évoquer avec vous cette noble et douloureuse figure. Egger n'était pas un modeste. Le bien qu'on disait de lui ne le laissait pas indifférent. Il eût été sensible à l'hommage que nous lui rendons. Vous n'avez pas eu le privilège de connaître personnellement le maître. Vous étiez digne de l'approcher. Vous eussiez entrevu son pâle et fugitif sourire, et sa voix, pour vous, se fût parfois affectueusement infléchie. Comme votre grand Pasteur, après vous avoir estimé, il vous eût aimé. Vous en exprimer l'assurance, c'est, en terminant, le plus bel éloge que je crois pouvoir vous adresser. Acceptez-le, Monsieur. Il implique tous les autres.

Digitized by Google

LE
MOUVEMENT HISTORIQUE EN FRANCE
DEPUIS UN SIÈCLE (1815-1914)

D'APRÈS DES LIVRES RÉCENTS

Par M. Louis DAVILLÉ

ASSOCIÉ-CORRESPONDANT

Depuis le début de notre siècle, les sciences les plus diverses paraissent, tout au moins en France, obéir à des préoccupations d'ordre nouveau. Jusqu'à ces derniers temps, elles ne se développaient guère qu'à un point de vue théorique ou pratique, à seule fin de s'ériger en un corps de doctrine ou d'aboutir à des applications particulières; on n'en étudiait la méthode et l'histoire que d'une manière incidente et partielle. La complexité croissante des recherches et l'extension de la curiosité scientifique ont peu à peu amené les philosophes et les spécialistes, d'une part à dégager les principes sur lesquels repose chaque discipline et les meilleurs procédés propres à y découvrir la vérité, d'autre part à rechercher l'origine et le développement de chacune de ces sciences.

Digitized by Google

Des professeurs d'enseignement supérieur avaient d'abord étudié, en France et en Allemagne, la méthode particulière des sciences historiques (1); d'autres ont ensuite décrit, chez nous, les méthodes de presque toutes les sciences (2); un peu plus tard, des historiens ont, dans les mêmes pays, retracé le développement de l'histoire pendant les temps modernes et contemporains (3); depuis le début de la guerre actuelle, quelques-uns de nos compatriotes les mieux informés ont montré quels progrès ont été réalisés par la France dans les divers ordres de connaissance (4). Nous nous proposons ici d'examiner rapidement la valeur des principaux de ces ouvrages et d'en tirer l'exposé du mouvement historique pendant les cent années qui vont de la Restauration au début de la guerre de 1914.

---

(1) E. BERNHEIM, *Lehrbuch der historischen Methode und der Geschichtsphilosophie.* Leipzig, 1889, gr. in-8. — Ch.-V. LANGLOIS et Ch. SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques*, Paris, Hachette, 1898, in-16.

(2) *De la Méthode dans les sciences.* Nouvelle collection scientifique dirigée par E. Borel. Paris, Alcan, 1909 et 1911, 2 vol. in-16.

(3) E. FUETER, *Geschichte der neueren Historiographie* (*Handbuch der mittelalterlichen und neueren Geschichte*, publié sous la direction de G. von Below et F. Meinecke), Munich et Berlin, 1911, in-8. Traduit en français sous le titre de : *Histoire de l'Historiographie moderne*, par E. JEANMAIRE (avec notes et additions de l'auteur), Paris, Alcan, 1914, gr. in-8 de VII-785 pages. — L. HALPHEN, *L'Histoire en France depuis cent ans*, Paris, Colin, 1914, in-16 de 212 pages.

(4) *La Science française*, Paris, Larousse, 1915, 2 vol. in-8 de 307 et 405 pages. — *Un demi-siècle de civilisation française* (1870-1915), Paris, Hachette, 1916, in-8 de VII-472 pages. — G. FONSEGRIVE, *De Taine à Péguy. L'évolution des idées dans la France contemporaine*, Paris, Bloud, 1917, in-8 de 349 pages.

Digitized by Google

E. Fueter ne fait pas rentrer dans son ouvrage tout ce qui a trait à la science historique, mais seulement à la pratique de l'histoire, car pour lui l' « historiographie » se borne aux ouvrages d'histoire proprement dits; il n'étudie la philosophie de l'histoire, les théories de la méthode historique ou les résultats de l'érudition que dans la mesure où ces théories et ces résultats ont influé sur les œuvres de la littérature historique. Le domaine ainsi circonscrit demeure encore très vaste : aussi l'auteur s'est-il efforcé de mentionner « toutes les *directions* principales plutôt que tous les principaux historiens » et n'a-t-il « traité d'une façon détaillée que les initiateurs et les penseurs originaux ». Il s'est attaché à souligner les grands courants et les influences capitales qui ont marqué le développement de l'histoire, à montrer quelles conceptions ont été réalisées par les grandes personnalités dans leurs œuvres maîtresses : son livre tend à être pour l'historiographie un « travail d'ensemble » plus encore qu'un ouvrage de recherches, à fournir des cadres pour l'étude des historiens plutôt que des détails précis sur chacun d'eux.

Ce programme nous paraît avoir été à peu près réalisé. Lorsque E. Fueter expose les grandes directions suivies par l'historiographie, il excelle à en discerner les causes profondes, d'ordre divers, politique et moral, esthétique et scientifique; il sait admirablement montrer comment le milieu historique, les théories sociales et économiques, en un mot, la philosophie de l'histoire, dominent toute

Digitized by Google

conception historique à la fois dans le choix des sujets, l'orientation des recherches et l'appréciation des faits. Mais ce déterminisme rigoureux n'empêche nullement l'auteur de reconnaître l'originalité des grands historiens. Dans l'analyse de leurs œuvres, il applique aux documents de l'historiographie les procédés de la méthode historique, surtout la critique interne, en recherchant la tendance qui a guidé l'auteur dans sa composition et en dégageant la conception qui a dirigé sa pensée; de peur de les interpréter à faux, il considère ces œuvres plutôt comme des « témoignages personnels » que comme des documents représentatifs de tout un groupe. Aussi ce livre, rempli d'idées générales et consacré aux chefs-d'œuvre de la littérature historique composés pendant cinq siècles dans tous les pays civilisés, revêt un caractère hautement philosophique; il tire une valeur d'information considérable d'une érudition minutieuse, qui se traduit par une bibliographie choisie, par de nombreuses remarques critiques et par de fines observations sur le style des historiens qu'il examine; il est écrit enfin avec beaucoup d'impartialité et de goût.

Toutefois, si nous soumettons cet ouvrage à la même critique interne que tous les autres livres d'histoire, nous ne pouvons nous empêcher de lui trouver de graves défauts. En premier lieu, la conception de l'historiographie de Fueter apparaît comme un peu étroite; il nous semble difficile de bannir d'un ouvrage de ce genre des théories historiques, telles que celle de Fénelon qui a été appliquée par Vol-

Digitized by Google

taire ou une philosophie de l'histoire comme celle de Vico, qui a influé sur Quinet ou Fustel. En second lieu, l'ouvrage ne nous paraît pas toujours écrit avec assez de netteté : les idées sont parfois vagues, les paragraphes peu clairs et l'auteur fait souvent allusion à des faits qu'il ne développe pas suffisamment; le plan est volontiers décousu : en un mot, le livre présente trop d'analyse et pas assez de vraie synthèse. Enfin, Fueter est professeur à l'Université de Zurich : sans doute, il rend justice à la France, mais, pour le XIX^e^ siècle en particulier, il lui réserve moins de place qu'à l'Allemagne, qui nous semble souvent un peu trop idéalisée, tandis que notre pays en paraît, par comparaison, rabaissé. *L'Histoire de l'historiographie moderne* est ainsi un bon manuel allemand, richement documenté, solidement pensé et souvent juste dans ses appréciations; mais il vaut plus par les parties que par l'ensemble.

L'Histoire en France depuis cent ans appartient, au contraire, à un type d'ouvrage bien français. C'est un « tableau sommaire du mouvement historique en France depuis le début du siècle dernier jusqu'à l'heure présente », où l'auteur s'est proposé « seulement de marquer les grandes directions du travail accompli par nos historiens et l'évolution de leurs méthodes ». Le livre est nettement composé, il comprend des chapitres à peu près équivalents et dont chacun porte un titre général; le style en est clair et alerte. Il n'est pas moins bien documenté, avec des notes succinctes, des citations heureusement choisies, un appendice bibliographique et un index.

Digitized by Google

Un aussi court volume présente naturellement des lacunes : les travaux collectifs, dus aux écoles, aux académies et aux sociétés savantes, ne sont pas assez mis en valeur, principalement pour l'histoire locale; l'auteur ne souligne pas nettement les influences et les rapports réciproques, action des pays voisins sur la France ou réaction de celle-ci sur eux, relations du mouvement historique avec les tendances dominantes chez nous et comparaison avec celui de l'étranger.

La *Science française* est un recueil collectif d'articles composés par des spécialistes à l'occasion de l'Exposition internationale qui eut lieu à San-Francisco, au début de la guerre actuelle, pour montrer « la part essentielle que la France a apportée au progrès scientifique »; on y indique, pour chacune de ces sciences, le point d'où elle est partie, le chemin qu'elle a parcouru, le résultat auquel elle a abouti et on fait suivre chaque exposé d'une bibliographie choisie, comprenant les principaux ouvrages individuels et les recueils collectifs qui témoignent de l'activité scientifique de notre pays. Ces articles sont disposés suivant une classification d'une valeur à la fois théorique et pratique; le tome I est consacré surtout aux sciences exactes et positives, le tome II est tout entier rempli par les sciences morales. Comme dans tout recueil de ce genre, les articles ont naturellement une valeur très inégale, mais quelques-uns paraissent tout à fait remarquables (1).

(1) Ex. : au tome I : *La Philosophie*, par BERGSON ; *La Science de l'Éducation*, par P. LAPIE ; *La Géologie et la Science géographique*, par E. DE MARTONNE. Au tome II : *Les Études histo-*

Digitized by Google

L'ouvrage intitulé *Un demi-siècle de Civilisation française* a été publié un an après le précédent, pour opposer aux prétentions de l'Allemagne l'œuvre effective accomplie par la troisième République dans les domaines les plus divers. C'est, comme la *Science française*, un recueil d'articles; mais il est à la fois plus complet et moins bien disposé. Outre le mouvement scientifique, il expose le développement de l'art, de la littérature et de l'éloquence' la politique économique, l'histoire diplomatique et l'expansion coloniale de la France de 1870 à 1914; ces articles se suivent uniquement d'après l'ordre alphabétique de leurs auteurs et ne présentent aucune bibliographie, aussi forment-ils un ensemble très inégal (1).

Nous pouvons rapprocher de ce volume l'*Évolution des Idées dans la France contemporaine*, où G. Fonsegrive montre comment la philosophie, la littérature et la science qui, avant 1870, reposaient sur la croyance au positivisme, au naturalisme et au déterminisme, ont, vers le début du XX^e siècle, abouti au relèvement de la métaphysique, de l'idéalisme et du pragmatisme. L'ouvrage, qui nous est

---

riques, par Ch.-V. LANGLOIS; *L'Histoire de l'Art*, par E. MALE; *L'Hellénisme*, par A. CROISET; *Les Études sur la langue et la littérature françaises*, par A. JANROY; *Les Études sur la littérature française moderne*, par G. LANSON; *Les Études germaniques*, par Ch. ANDLER.

(1) Principaux articles : *La Philosophie*, par E. BOUTROUX; *La Littérature*, par R. DOUMIC; *L'Histoire*, par Ch.-V. LANGLOIS; *L'Art*, par R. DE LA SIZERANNE; *La Géologie et la Minéralogie*, par Ch. DE LAUNAY; *La Physique*, par L. POINCARÉ; *Les Sciences biologiques et médicales*, par Ch. RICHET; *L'Agriculture*, p. A. VIGER.

Digitized by Google

présenté, non comme « une œuvre philosophique », mais comme « un travail historique », renferme, sur le mouvement contemporain en matière philosophique, littéraire et scientifique, des faits intéressants et des citations curieuses; malheureusement, il nous paraît long et diffus, la substance en a paru sous forme d'articles dans le *Correspondant :* aussi la thèse de l'auteur est-elle affaiblie par un perpétuel souci d'apologétique catholique.

Tous ces livres sont beaucoup plus complets et plus riches, mais aussi plus complexes et plus touffus que les études qui étaient consacrées au développement de l'histoire en France jusqu'à la fin du siècle dernier (1); nous avons essayé de profiter des uns et des autres ainsi que de la lecture d'articles ou d'ouvrages différents pour retracer le mouvement historique qui s'est produit chez nous depuis cent ans. Nous nous proposons, pour cela, d'étudier d'abord les caractères généraux et les origines de ce mouvement au XIX^e^ siècle, puis, dans chacune des trois grandes périodes que séparent les dates de 1815, 1848 et 1870, d'examiner les directions capitales imprimées à ce mouvement, par les idées dominantes, en France et à l'étranger, et les influences exercées sur lui par

(1) G. MONOD, *Les Études historiques en France. Revue internationale de l'enseignement,* 1889, t. II, pp. 587-599. — C. JULLIAN, *Extraits des historiens français du XIX^e^ siècle,* Paris, Hachette, 1896, in-16, préface. — A. DE CROZALS et Ch. SEIGNOBOS, *Histoire de la Littérature française,* publiée sous la direction de Petit de Julleville, t. VII et VIII. — Ch.-V. LANGLOIS, *Manuel de Bibliographie historique,* Paris, Hachette, 1901-1904.

Digitized by Google

les fortes personnalités, en insistant sur les rapports de la philosophie, de la littérature, de l'art et de l'historiographie dans les divers pays. Sans doute, ce tableau renferme bien des lacunes et des inexactitudes, puisque, si nous y avons indiqué l'œuvre des grands historiens et l'action de la capitale, nous n'avons pu y marquer l'effort collectif et le travail de la province et que, pour éviter de morceler l'évolution des principales personnalités, nous les avons parfois attribuées aux différentes périodes, d'une manière un peu arbitraire. Aussi, pour donner à cet exposé une valeur d'information et de résumé, n'avons-nous pas hésité à multiplier les détails qui nous ont paru essentiels, en particulier, les noms et les dates.

I

Il y a environ cent ans que l'Histoire a pris l'énorme extension et revêtu le caractère nouveau qu'elle possède encore aujourd'hui. Le XVIII^e^ siècle, s'attachant aux purs idées, avait été l'époque de la raison et de la philosophie; le XIX^e^ siècle, appliquant sa curiosité désintéressée, son désir de savoir pour savoir à des êtres réels et complexes, verra naître à la fois les sciences et l'histoire. Le premier, héritier direct de l'esprit classique, ne considérait dans les choses et dans les hommes que ce qu'ils présentaient d'absolu et de général; le second, placé au début d'une révolution intellectuelle qui suivit la

Digitized by Google

révolution politique et sociale de 1789, chercha à dégager dans la nature et dans l'humanité ce qu'ils ont de relatif et de particulier. L'un avait excellé dans les sciences abstraites et physiques, dont il essayait de dégager les lois immuables pour les appliquer à l'espèce humaine en général; l'autre créera les sciences naturelles et morales, développera l'idée nouvelle d'*évolution*, tentera de l'appliquer à tous les domaines et fera de la plupart des connaissances des formes ou des dépendances de l'histoire. Comme le XVII^e^, le XVIII^e^ siècle ne s'intéressait qu'à l'homme en général ou à l'homme intérieur et civilisé; il se représentait tous les hommes comme semblables entre eux et toutes les sociétés sur un modèle uniforme; aussi jugeait-il le passé au point de vue du présent et soutenait-il en histoire des thèses à l'appui de sa philosophie : il était psychologue, mais nullement historien. Le XIX^e^ siècle, au contraire, sera curieux des individus autant que de l'homme, de leur physionomie extérieure aussi bien que de l'âme humaine, s'intéressera au pittoresque autant qu'à la psychologie et accordera sa sympathie aux sociétés les plus diverses : considérant celles-ci non dans ce qu'elles ont d'analogue, mais de différent, non plus comme figées dans un ordre immuable, mais en quelque sorte entraînées dans un perpétuel devenir, il aura véritablement le *sens historique* et, comme le pressentaient Augustin Thierry et Thiers, méritera d'être appelé « le siècle de l'histoire ».

Aussi, est-ce au cours du XIX^e^ siècle que l'histoire s'est véritablement dégagée des autres domaines

Digitized by Google

littéraires, pour se rapprocher de plus en plus des sciences naturelles. Elle a multiplié ses moyens d'investigation et de découverte non seulement en étudiant de plus près les documents proprement historiques, mais surtout en considérant comme des documents révélateurs du passé tous les produits de l'activité humaine, en ne bornant pas ses recherches aux trouvailles accidentelles, mais en les provoquant par des explorations méthodiques; à cette documentation et cette heuristique, elle a, par la critique historique, appliqué des procédés de plus en plus rigoureux. En même temps, le champ de l'histoire s'élargissait tant en étendue qu'en profondeur, en comprenant peu à peu tous les peuples du globe, civilisés ou non, et en embrassant dans l'histoire générale, qui jusque-là s'était à peu près bornée à l'histoire politique, toutes les manifestations de la personnalité humaine. Dès lors, l'esprit de l'histoire, pénétrant les disciplines qui lui étaient restées le plus complètement étrangères, s'appliquait à toutes les formes de l'activité humaine; les sciences de l'homme, qui, jusqu'alors avaient été considérées d'un point de vue absolu et dogmatique, furent désormais étudiées d'une façon historique, dans leur développement successif : à la métaphysique succéda l'histoire de la philosophie; à l'esthétique et à la critique littéraire, l'histoire de l'art et de la littérature; à la grammaire, l'histoire de la langue; à la théologie, la science des religions; au droit et à l'économie politique, l'histoire des doctrines juridiques et économiques. L'histoire se rapprochait encore des sciences par le senti-

Digitized by Google

ment qu'elle était moins une entreprise individuelle qu'une œuvre collective, que ses résultats ne pouvaient jamais être considérés comme définitifs, mais devaient être repris sans cesse et ses progrès poursuivis avec persévérance; par suite que, si quelques grandes personnalités pouvaient y marquer des étapes décisives, elle dépendait plus encore des efforts anonymes : en un mot, qu'elle était plus encore une science qu'un art et qu'il était nécessaire d'y organiser et d'y diviser le travail.

Ce mouvement a été marqué depuis cent ans principalement dans les États occidentaux, en Allemagne comme en France, en Angleterre comme aux États-Unis, en Italie comme en Espagne, mais d'une façon assez inégale suivant les pays. Jusque vers le milieu du XVIII^e^ siècle, la France avait régné sans conteste dans le domaine de l'histoire proprement dite grâce à ses grands historiens, comme dans celui des recherches érudites, grâce à ses académies et à ses ordres religieux; elle avait créé les principaux genres d'exposition historique et les modes fondamentaux d'investigation et de critique. Dans la première moitié du XIX^e^ siècle, elle fut, en matière d'érudition, dépassée par l'Allemagne, en raison du bouleversement apporté dans nos institutions par la Révolution et de la stagnation des études résultant de l'Empire; l'Allemagne, où les Universités étaient fortement organisées, où de grands érudits appliquaient les anciennes méthodes critiques et créaient de nouvelles sciences auxiliaires, où se révélaient de profonds philosophes et apparaissaient de grands

Digitized by Google

historiens, domina et dirigea pendant quelque temps le mouvement historique, et la France dut, à deux reprises, se mettre à son école. A la fin du XIX^e^ et au commencement du XX^e^ siècle, nous avons regagné le terrain perdu et repris le premier rang pour le développement de l'histoire.

Au début du XIX^e^ siècle, à la suite de l'époque révolutionnaire et impériale, un profond changement s'est produit dans les idées, les habitudes et la vie politique. Au rationalisme et au cosmopolitisme du XVIII^e^ siècle et de la Révolution succéda une réaction en faveur du mysticisme et du principe des nationalités; la Révolution et l'Empire ayant rompu avec les anciennes traditions politiques et religieuses, la Restauration tendit à les renouer. Cette rupture entre le présent et le passé, le contraste résultant de cette rupture et le grand nombre d'événements considérables survenus en une période d'un quart de siècle permettaient de juger ce passé avec aussi peu de préventions et presque autant de perspective que s'il était très éloigné; ces grands événements de la période révolutionnaire et impériale, transformations politiques ou sociales, guerres ou négociations, et leurs acteurs, chefs, partis, armées ou peuples, que les contemporains avaient pu voir se dérouler et agir sous leurs yeux, fournissaient les principaux éléments nécessaires à la compréhension de l'histoire; ils leur donnaient en même temps de nouveaux moyens de l'étudier, puisque la Révolution avait enlevé aux documents leur ancien caractère juridique et religieux pour leur donner un caractère historique

Digitized by Google

et scientifique, en les faisant passer des collections particulières et ecclésiastiques dans les archives et les bibliothèques, et que l'Empire avait continué et étendu à une partie de l'Europe cette sécularisation et cette concentration des sources de l'histoire. La paix qui succédait à une longue période de guerres, donnant aux intelligences le loisir qui leur avait manqué jusque-là, tournait vers l'étude du passé l'activité aventureuse et fiévreuse de gens réduits soudain à l'inaction; la liberté qui remplaçait l'ancien despotisme forçait les esprits cultivés à s'intéresser à la vie publique et les poussait à rechercher dans le passé des arguments en faveur de leurs doctrines; l'histoire qui, pour les uns, apparaissait comme un dérivatif à la monotonie de l'existence, devenait, pour les autres, une étude passionnée et tendancieuse : elle prit rarement la forme de la recherche calme et désintéressée, tout au moins au début de la Restauration.

A ces causes générales se joignirent en France des causes particulières résultant des événements et de quelques grandes personnalités. La Révolution avait mêlé les classes à l'intérieur et les peuples à l'extérieur, en rapprochant de la bourgeoisie les diverses conditions sociales et en faisant sortir des frontières les privilégiés par l'émigration; l'Empire avait poursuivi ce mélange des classes et fait connaître aux Français à peu près toutes les nations de l'Europe, au moment même où la considération de la nature joignait à la connaissance du monde intérieur celle du monde extérieur. Le grand initiateur de ce

Digitized by Google

mouvement littéraire fut Chateaubriand, qui exerça sur ses contemporains une double influence, au point de vue du fond, en réhabilitant la religion et en exaltant le Moyen Age dans le *Génie du Christianisme* (1802), et au point de vue de la forme, en appliquant ses idées dans les *Martyrs* (1809) : comme il l'avait fait auparavant pour les tableaux de la nature, Chateaubriand tenta de représenter dans ce livre les scènes de l'histoire, sinon avec une vérité complète, du moins avec leur caractère individuel; aussi sera-t-il salué comme un maître incontesté par les historiens de l'école descriptive, notamment par Augustin Thierry (1). Un peu plus tard, l'Écossais Walter Scott, dans ses romans historiques, en particulier dans *Ivanhoé* (1820) et *Quentin Durward* (1823), s'efforcera plus encore de donner à chaque époque son caractère propre et de la décrire dans le style du temps, c'est-à-dire d'en dégager la *couleur locale*. L'influence de ce romancier s'est exercée directement sur les plus grands historiens de la France et de l'étranger, comme Thierry, Barante et Guizot, Ranke et Macaulay, durant la période romantique.

Le mouvement historique du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle peut se partager en trois grandes périodes, d'une durée assez inégale. La première, qui va de 1815 à 1848 et correspond à l'époque de la Restaura-

(1) Halphen, p. 19, note 2, paraît douter que la lecture des *Martyrs* ait éveillé la vocation historique d'Augustin Thierry, comme celui-ci l'a raconté dans une page célèbre. Cette influence ne nous semble plus pouvoir être mise en doute depuis qu'on a publié la correspondance des deux écrivains, dans la *Revue des Deux Mondes* de novembre 1916.

Digitized by Google

tion et du Gouvernement de Juillet, est la période du *Romantisme;* la seconde, de 1848 à 1870, qui remplit la seconde République et le second Empire, est la période du *Réalisme;* la troisième, qui s'étend de 1870 à 1914, n'a guère d'unité qu'au point de vue politique, puisqu'elle correspond à la troisième République jusqu'au début de la grande guerre et qu'on ne peut lui donner de nom caractéristique. Sans doute, il n'y a pas de correspondance absolue entre les différents régimes de gouvernement et les diverses phases du mouvement littéraire et historique, et il est certain que, dans chacune de ces périodes, différentes influences s'entre-croisent; mais nous avons cru devoir arrêter chacune d'elles à une date fixe, à la fois pour la clarté de l'exposition et en raison de l'action des grands événements politiques qui la clôturent, en nous réservant d'indiquer toujours, à côté des directions dominantes, les tendances anciennes qui survivent et les symptômes nouveaux qui préparent l'évolution du mouvement historique.

II

De 1815 à 1848, ou plus exactement de 1820 à 1850, la philosophie, l'art, la littérature et l'histoire sont dominés par le *Romantisme.* Doctrine d'importation étrangère, il rompt avec l'ancienne tradition classique et française; le sentiment se substitue à la raison, l'individualisme à l'objectivité, le point de vue particulier à la considération de l'universel. Au maté-

Digitized by Google

rialisme et à l'athéisme de l'école encyclopédique succèdent des croyances spiritualistes et religieuses; la raison et la logique sont remplacées par l'imagination et l'intuition, l'harmonie des facultés dans la recherche de l'ordre et de la beauté est écartée par la domination des puissances anarchiques de l'âme, le goût de l'énorme et du bizarre; d'une manière générale, les Romantiques sont caractérisés par l'absence d'équilibre intellectuel et le défaut de mesure. Aussi suppriment-ils les étroits rapports que la doctrine classique avait établis partout, entre la philosophie et les sciences, l'art et la raison, l'esthétique et les procédés techniques, la forme et le fond des ouvrages littéraires, pour établir partout un dualisme.

La philosophie de la sensation fait place à des idées vagues, en grande partie d'origine allemande, qui réhabilitent les puissances mystiques et sentimentales, comme l'inconscient et l'esprit national, le rôle des masses et de la race; la principale de ces métaphysiques est celle de Hegel, qui enseigne l'identité de l'histoire et de la logique, les faits particuliers n'étant que la réalisation des idées abstraites. En esthétique, on rejette les anciennes règles pour réclamer l'entière « liberté de l'art »; la peinture de Géricault et de Delacroix, prétendant reproduire « la vérité exacte », ne distingue plus le laid du beau, s'attache au coloris plutôt qu'au dessin et cherche son inspiration non plus dans l'antiquité, mais dans l'histoire nationale à partir du Moyen Age; la sculpture, avec David d'Angers et Rude, s'efforce d'exprimer la vie et d'imi-

Digitized by Google

ter la nature; dans l'architecture, Viollet-le-Duc se borne à reproduire les monuments du Moyen Age, surtout ceux de l'époque gothique. En littérature, l'individu devient le principe et la fin de la société, le culte du moi donne une valeur absolue à la passion; en poésie dominent, avec Lamartine, le lyrisme, ou expression des sentiments personnels, avec Victor Hugo, le drame, qui réunit les genres tragique et comique, jusque-là opposés; dans la prose, les deux genres les plus développés sont le roman, tour à tour lyrique avec George Sand, historique avec Alexandre Dumas père, descriptif avec Balzac, et l'histoire.

Le romantisme, subjectif et individualiste, mystique et sentimental, imaginatif et intuitif, est, en effet, éminemment favorable à l'histoire. Il pousse jusqu'à l'extrême la diversité des hommes et des peuples, au point de s'imaginer que le passé n'a aucune ressemblance avec le présent; par suite, il étudie les événements historiques d'une façon plus complète et plus nette qu'on n'avait fait jusque-là et prétend en donner l'exacte reproduction par la couleur locale. Il introduit dans l'histoire la considération des causes spirituelles et morales, avec la race et l'esprit national; il voit dans la littérature à la fois un document littéraire et une création nationale. Il emprunte, enfin, à la science et à la philosophie de son temps leurs théories et leurs systèmes; aussi l'époque romantique est-elle l'ère des grandes hypothèses et des vastes reconstitutions. Toutefois cet effort est plus superficiel que profond. La psychologie romantique, mé-

Digitized by Google

connaissant l'analogie de l'âme humaine dans le temps et dans l'espace, pèche par la base; la couleur locale ne donne du passé qu'une « façade coloriée » (Fueter) et en partie fausse. L'histoire d'alors abandonne la considération des causes matérielles ou économiques envisagées au XVIIIe siècle et néglige leurs raisons profondes, en particulier l'étude des institutions; elle reste à la surface des faits. Ses hypothèses sont généralement aventureuses et ses théories hasardées; elle fait volontiers des reconstitutions artistiques, rarement des analyses et surtout des synthèses scientifiques. Aussi les historiens français sont-ils volontiers simplistes : étant tous des bourgeois libéraux, laïques et parisiens, ils partent de la politique contemporaine, dont ils éliminent le facteur religieux et croient voir le triomphe assuré par la Révolution de 1830; ils généralisent à tort leur expérience immédiate et n'apportent à leur œuvre ni la patience ni le désintéressement scientifiques. Pour faire œuvre durable, ils devront ou évoluer, en rompant avec les tendances romantiques et politiques, ou se rattacher à la tradition rationaliste, qui allait se renouer au milieu du XIXe siècle.

L'Allemagne, où les doctrines révolutionnaires et les guerres impériales ont fait naître la conscience nationale, continue les progrès qu'elle a réalisés en histoire depuis la fin du XVIIIe siècle, surtout dans la critique philologique appliquée à l'antiquité. Ses grands érudits publient alors des œuvres considérables, comme Niebuhr, l'*Histoire romaine* (1811-1832), Bœckh, l'*Économie politique des Athéniens* (1817),

Digitized by Google

Ottfried Muller, *Les Doriens* (1820-1824); son plus grand historien, Ranke, à la fois romantique et réaliste, psychologue et politique, savant et artiste, qui va donner à l'école narrative sa forme définitive, fait paraître en 1824, avec une remarquable introduction critique, l'*Histoire des peuples romans et germains;* pour y reproduire les faits « exactement tels qu'ils se sont passés », il recherche les documents d'archives, critique ses sources, en un mot, applique à la période moderne les procédés de l'histoire médiévale. Toutefois, l'Allemagne exerce alors sur la France moins d'influence par sa littérature historique que par sa philosophie de l'histoire; outre Hegel, A. de Humboldt et Karl Ritter, donnant une base scientifique aux théories de Herder, constatent l'action du milieu géographique sur les événements humains. L'Angleterre, dont le mouvement historique est beaucoup moins développé, marque son empreinte sur nous beaucoup moins par ses historiens que par ses littérateurs, comme Walter Scott, par le développement des idées libérales et par le choix des sujets d'étude, puisque deux de nos principaux historiens, Thierry et Guizot, se consacrent à l'histoire anglaise; elle aura bientôt son grand écrivain romantique dans Carlyle, dont l'*Histoire de la Révolution française* (1837), contemporaine des premiers ouvrages de Michelet, leur ressemble par des tableaux saisissants. Vers la fin de la période romantique, l'école libérale trouvera, dans les pays anglo-saxons, des représentants remarquables; ce sont, en Angleterre, Macaulay, historien politique et réaliste, ro-

Digitized by Google

mantique et dramatique, psychologue et artiste, auteur d'une *Histoire d'Angleterre* (1849-1861) et de nombreux *Essais*, et Grote, dont l'*Histoire de Grèce* (1846-1856), inspirée par l'Allemagne, est une œuvre de critique historique de premier ordre; aux États-Unis, Prescott, dont les principaux ouvrages sur l'histoire d'Espagne et la conquête de l'Amérique, parus après 1837, tiennent le milieu entre l'école romantique et l'école libérale.

Au lendemain de la révolution de Juillet, Chateaubriand distinguait, dans le mouvement historique français, trois écoles : l'école *narrative*, avec Augustin Thierry et Barante; l'*école philosophique*, représentée par Guizot, et l'école *fataliste* comprenant Thiers et Mignet; un peu plus tard, Thierry en imaginera une quatrième, l'école *symbolique*, pour Michelet. Toutes ces dénominations nous paraissent un peu étroites : Michelet est, comme Thierry, un narrateur; Thiers et Mignet, s'ils professent en histoire un déterminisme rigoureux, n'en sont pas moins des narrateurs; de même Mignet pourrait passer pour un philosophe; mieux vaut tenter de faire rentrer tous ces historiens dans des cadres plus généraux. On obtient ainsi deux grandes directions, l'école *descriptive*, pittoresque et dramatique, comprenant Thierry, Barante et Michelet, et l'école *libérale*, politique et philosophique, représentée par Thiers, Mignet, Louis Blanc et Guizot. Ces deux écoles représentent deux courants très différents, le premier s'alimentant aux seules sources romantiques, le second continuant l'ancienne tradition française et annonçant le mouvement réaliste.

Digitized by Google

Dès le Consulat, l'histoire avait tenté, sous l'influence de Chateaubriand, de renouveler les anciens thèmes littéraires; sous l'Empire, l'histoire de la France au Moyen Age inspira les différents genres poétiques, poèmes épiques et dramatiques. Cependant, jusqu'à la Restauration, on n'avait guère eu qu'un Moyen Age de convention; à partir de 1815, le sens historique se développe et se précise, en partie grâce à Walter Scott et au progrès des libertés politiques. Non seulement l'histoire pénètre tous les sujets et devient un thème général d'inspiration, mais elle se vulgarise de plus en plus; elle n'est plus réservée aux seuls savants, tout le monde s'y intéresse et les recueils ou les livres d'histoire deviennent la lecture favorite du grand public. Ce mouvement se fait sentir surtout aux alentours de 1820, où l'on publie des collections de documents relatifs à l'Histoire de France, comme celles de Petitot et Buchon, des mémoires vrais ou faux concernant la Révolution; ces publications, qui dureront jusqu'après 1830, sont une preuve du goût général qui entraîne alors les lecteurs vers l'histoire et c'est elles qui seront le point de départ des ouvrages de Barante et de Henri Martin. Mais ce n'était là encore que les matériaux de l'histoire; en même temps, des littérateurs essayaient de nous donner une histoire nationale : Sismondi faisait paraître son *Histoire des Français* (1821), ouvrage sérieux et solide, mais superficiel et mal écrit. Une œuvre plus durable allait être accomplie, dans cette voie, par Augustin Thierry et Michelet, les deux grands représentants de l'école descrip-

Digitized by Google

tive, dont l'un appartient, avec Barante, au genre pittoresque et l'autre au genre lyrique ou symbolique.

Augustin Thierry avait d'abord été secrétaire du théoricien socialiste Saint-Simon, qui croyait que les sociétés humaines devraient être étudiées par l'histoire, quand celle-ci aurait acquis une méthode rigoureuse : il est permis de supposer que ces idées ont contribué à pousser le jeune écrivain à renouveler les études historiques; il devint ensuite publiciste et fit campagne pour les libertés de la bourgeoisie. En 1820, il s'éleva contre la conception traditionnelle et uniforme de l'histoire et lui opposa une manière nouvelle, exacte et colorée, dans les *Lettres sur l'Histoire de France*, le manifeste de l'école romantique; en 1826, il fit paraître, à l'appui de sa théorie, l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, où il représentait le conflit de la race victorieuse et des vaincus, les Anglo-Saxons. Peu après, il publiait les *Récits des Temps mérovingiens* (1833), qui sont un chef-d'œuvre d'exposition et de style, par l'intérêt dramatique que présentent les épisodes et par l'art avec lequel les documents sont fondus dans le texte; à la fin de sa carrière, dans l'*Essai sur le Tiers État* (1850), Thierry devait atténuer les effets de la conquête et de la lutte des races.

Les critiques les plus récents ont été durs et un peu injustes pour ce précurseur de nos grands historiens nationaux. Sans doute, Augustin Thierry ne répond guère à l'idéal que nous nous faisons aujour-

Digitized by Google

d'hui de l'historien : c'est bien un pur romantique, dominé par son imagination, poussé par la passion, à l'esprit beaucoup plus politique que scientifique. Au point de vue du fond, il manque à la fois de sens historique réel, de critique, de profondeur et de psychologie : son histoire ressemble souvent à un roman historique; au point de vue de la forme, s'il sait peindre des tableaux, il n'a pas essayé de composer un livre; ses procédés un peu grossiers rappellent plus les drames de Hugo que l'art raffiné de Ranke. Toutefois, si on le juge d'après son temps et si on le replace dans son milieu, on doit reconnaître qu'Augustin Thierry a eu au plus haut degré l'amour du passé, le culte de la France et le sentiment de la « mission de l'historien »; le premier, il a su introduire dans l'histoire proprement dite l'idée de la diversité successive des époques et de leur lente transformation, c'est-à-dire l'esprit même de l'histoire. A mesure qu'il avançait en âge, il évoluait vers une conception plus désintéressée et plus scientifique; la théorie de l'irréductibilité et du conflit des races a été, pour son temps, une grande hypothèse directrice, un puissant fil conducteur dans le dédale des faits : en un mot, comme le reconnaîtra Fustel de Coulanges, Augustin Thierry « a été pour beaucoup dans l'émancipation de l'histoire » au début du dernier siècle.

Au moment où paraissait la *Conquête de l'Angleterre*, le baron de Barante, diplomate de carrière, venait de publier son *Histoire des ducs de Bourgogne* (1824-1826), la première grande œuvre de l'école

Digitized by Google

descriptive. L'auteur s'y montrait un peu narrateur; du grand nombre de chroniques françaises rédigées en Flandre aux XIVe et XVe siècles, il tirait un récit composé uniquement d'extraits de documents, où, pour rester complètement objectif, il s'interdisait toute critique et même tout jugement. Il ne se rendait pas compte qu'il faisait ainsi passer le pittoresque avant la vérité et qu'il subordonnait la reconstitution du passé à son propre goût et à ses préférences personnelles.

Michelet, sorti du peuple et non plus de la bourgeoisie, voulut donner à la France son « histoire véritable » et, par le sentiment et l'imagination, se proposa d'en faire « une résurrection de la vie intégrale ». Parti, non de la politique, mais de la philosophie de l'histoire, il traduisit lui-même Vico, connut Herder et Hegel par l'intermédiaire de son ami Quinet. Il fut ainsi amené à chercher entre les faits des rapports complexes, à considérer les événements comme des symboles représentant des idées et tenté de reconstituer les ensembles à la fois par la logique et l'intuition. Déjà, son *Histoire romaine* (1831), inspirée en partie par l'école allemande, avait donné à l'histoire d'un peuple une solide base géographique, quand sa nomination à la tête de la section historique des Archives tourna ses recherches vers notre histoire nationale. Au lieu de borner sa documentation aux chroniques imprimées, comme Barante, il fut ainsi amené, comme Ranke, à utiliser les documents d'archives et les différentes sources inédites. De ce travail sortit la première partie de son *Histoire de*

Digitized by Google

France (1833-1844), qui comprend tout le Moyen Age et constitue la partie la plus solide de son œuvre. Elle est remarquable, non seulement par l'exactitude, mais encore par l'impartialité, car Michelet a su, par sympathie, comprendre le rôle de toutes les puissances du passé, l'Église et la royauté aussi bien que le peuple. Malheureusement, l'évolution de la carrière de Michelet devait être tout l'opposé de celle de Thierry : nommé professeur au Collège de France en 1838, il se lança dans la politique; dès lors, ses ouvrages devinrent tendancieux et superficiels. Son *Histoire de la Révolution française* (1847-1853) est la glorification perpétuelle du peuple dont il fait une puissance mystique, elle ressemble plutôt à un poème qu'à un livre d'histoire; la fin de son *Histoire de France* (1869), qui embrasse les temps modernes, est gâtée par les attaques qu'il dirige contre le clergé et les rois, défigurée par l'importance exagérée qu'il donne aux anecdotes scandaleuses et aux petits faits d'ordre surtout physiologique.

La valeur de Michelet est très discutée et son influence difficile à saisir. Il est toujours subjectif et extrêmement inégal : il avait, disait-il, « l'imagination du cœur », mais cette imagination tourne volontiers à l'hallucination. Tour à tour voyant et visionnaire, tantôt il ressuscite la vie complète, matérielle et morale, et tantôt il la fausse en supprimant ou en exagérant le rôle de certains éléments. Mais si, chez lui, le savant est souvent discutable, le penseur n'est jamais négligeable et l'artiste est admirable. Michelet a été le premier, en

Digitized by Google

France, à associer la géographie à l'étude de l'histoire et à renouveler celle-ci par l'examen des documents inédits; aussi sa couleur locale est généralement plus vraie et plus profonde que celle des purs descriptifs; son patriotisme l'a bien éclairé toutes les fois qu'il n'a pas été exclusif et sa Jeanne d'Arc n'a pas encore été égalée. Quelles que soient les exagérations de Michelet, ses aperçus sont toujours ingénieux et ses pressentiments ont été souvent confirmés par les recherches des érudits; surtout, c'est un merveilleux conteur, qui a le don d'évoquer le passé et dont le style est éminemment poétique et rythmique. Michelet nous apparaît donc comme un excitateur incomparable et un modèle unique: seul représentant du genre lyrique en histoire, il n'a pas eu de disciples à proprement parler; il n'en a pas moins puissamment contribué à fortifier chez nous l'amour de la France et le goût de l'histoire, sa lecture a sans doute suscité plus de vocations historiques que celle de bien des historiens plus exacts, mais moins personnels.

Thiers et Mignet, tous deux bourgeois originaires de Provence, venus à Paris en 1821, y devinrent publicistes; jusqu'à la révolution de 1830, ils furent également mêlés à la politique, que Thiers n'abandonna pour ainsi dire jamais. Les deux ouvrages de celui-ci sont : l'*Histoire de la Révolution* (1823-1827), le premier récit intéressant d'événements qui n'avaient encore été présentés qu'avec sécheresse, et l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* (1845-1862), qui est le chef-d'œuvre de Thiers pour la documentation

Digitized by Google

comme pour l'exécution et qui lui a donné l'occasion d'exposer sa méthode dans la préface du tome XII. Comme Michelet, Thiers a prétendu représenter la vie complète, les institutions aussi bien que les événements politiques ou militaires; mais, à la différence des romantiques, il voit la qualité principale de l'historien dans l'intelligence et non dans l'imagination. Aussi ses ouvrages sont-ils le type de l'histoire « pragmatique » ou des affaires, dans laquelle triomphe l'expérience de l'homme d'État; sa narration, par la netteté lumineuse de l'analyse et la parfaite loyauté de l'exposition, acquiert souvent un caractère dramatique; son style clair, où l'auteur s'efface constamment derrière son sujet, est le modèle du style historique.

Presque en même temps que Thiers, Mignet débutait par une *Histoire de la Révolution* (1824), beaucoup moins étendue que la sienne, mais bien mieux composée et écrite. Devenu conseiller d'État et membre de différentes académies après 1830, Mignet se consacra entièrement à l'histoire. A la suite d'une mission en Espagne, qui lui fit connaître les archives de Simancas, il publia, surtout sous le second Empire, différents ouvrages sur l'histoire du XVI^e^ siècle, comme *Marie Stuart* (1851) et la *Rivalité de François I^er^ et de Charles-Quint* (1875), remarquables par la solidité de la documentation, l'harmonie de la composition et la sobriété de la langue; si son style n'était d'une élégance académique un peu froide, Mignet pourrait rivaliser avec Ranke pour l'histoire diplomatique. Dans toutes les œuvres de cet écri-

Digitized by Google

vain, les faits sont si bien enchaînés, tellement rattachés à leurs causes et à leurs conséquences, qu'on a cru pouvoir l'accuser de « fatalisme »; mais Mignet a protesté lui-même de sa croyance à la « liberté morale » et son histoire ne témoigne que d'un déterminisme rigoureux.

Avec lui, l'école libérale s'essayait aux généralisations; l'école philosophique prétendra tirer des lois de l'histoire. Son principal représentant fut Guizot qui, né « bourgeois et protestant », sera avant tout un homme politique et un esprit dogmatique; il résoudra en ministre de Louis-Philippe les problèmes contemporains et les questions de l'histoire d'Angleterre. On peut cependant, dans sa carrière d'historien, distinguer deux périodes: la première où il se rattache au XVIII^e^ siècle, la seconde où il se rapproche à la fois du réalisme et du romantisme. Son *Histoire de la Civilisation* (1828-1830), qui rappelle la manière de Robertson, est plus large, mieux documentée et plus impartiale que l'*Essai sur les mœurs;* mais elle est trop abstraite et peu vivante, d'un style sobre et sans éclat. Au contraire, l'*Histoire de la révolution d'Angleterre* qui, commencée en 1826, ne fut terminée que de 1854 à 1856, est un modèle d'histoire artistique et littéraire par sa forte unité dramatique, sa valeur psychologique, sa haute impartialité et la beauté de ses descriptions; de l'aveu de l'historien anglais Green, c'est sur cette période « le meilleur des livres modernes ». En dehors de leur intérêt documentaire, les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* (1858-1868) ont, par leurs

Digitized by Google

portraits, une valeur esthétique et psychologique presque aussi grande.

Edgar Quinet a d'abord été romantique et a, plus tard, incliné vers le réalisme. Il est parti de la philosophie de l'histoire allemande et a deviné dans l'Allemagne de son temps la Prusse future; dans ses *Révolutions d'Italie* (1847), il annonce Tocqueville par la profondeur et l'exactitude de l'analyse et, dans la *Révolution* (1865), il a compris l'influence de la question religieuse sur la marche de la Révolution française. Louis Blanc, un des chefs du parti socialiste aux alentours de 1848, a écrit aussi une *Histoire de la Révolution* (1847-1862) qui, malgré la partialité avec laquelle il accepte en bloc toute l'œuvre de cette période, en est la première histoire scientifique et critique; elle a en même temps une haute valeur artistique.

L'étude des grands historiens nous a déjà révélé dans le mouvement romantique l'existence de plusieurs courants qui s'entre-croisaient; l'énumération des historiens secondaires et des œuvres collectives fera encore mieux apparaître des apports successifs, semblables aux couches de terrain d'âge différent, parfois enchevêtrés les uns dans les autres, que nous présente la géologie. Il faut, d'ailleurs, à ce point de vue, distinguer l'époque de la Restauration de celle de la Monarchie de Juillet. Dans la première, nous trouverons des académies et des sociétés rappelant l'organisation de l'ancien régime, un haut enseignement à la fois scientifique et littéraire comme aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, enfin des œuvres subissant

Digitized by Google

nettement l'influence romantique; dans la seconde, au contraire, apparaîtront une organisation et des ouvrages qui relèvent plus de la science que de l'art et qui, par suite, annoncent directement la période réaliste.

Les grandes sociétés d'érudition de l'ancien régime se reformèrent dès le début de la Restauration et d'autres ne tardèrent pas à s'y ajouter. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, reconstituée en 1816, allait reprendre et continuer les publications commencées par elle ou les Bénédictins au siècle précédent, comme les *Ordonnances des rois de France*, le *Recueil des Historiens des Gaules* et l'*Histoire littéraire de la France*, auxquelles elle joindra plus tard le *Recueil des historiens des croisades* (1838); la *Société des Antiquaires de France*, fondée en 1805, commençait la série de ses mémoires (1817). En 1821, on créa l'*École des Chartes*, destinée à former des archivistes et des bibliothécaires. Cette école, étroitement unie à l'Académie des Inscriptions, qui lui fournissait quelques-uns de ses maîtres les plus réputés, comme Pardessus ou Benjamin Guérard, allait, pour un demi-siècle, assurer à la France le premier rang dans les travaux de diplomatique et de paléographie.

Le Gouvernement de la Restauration fut favorable à l'étude de l'histoire, lorsqu'il passa aux mains des libéraux, c'est-à-dire surtout de 1816 à 1820 et de 1828 à 1829 : une ordonnance de 1819 prolongea l'enseignement secondaire de l'histoire jusqu'à la classe de rhétorique. L'enseignement supérieur fut

Digitized by Google

florissant, principalement au Collège de France : aux environs de l'année 1820, au moment où paraissait le manifeste de l'école romantique et où le goût général se portait nettement vers l'histoire, la France annexait au domaine de l'érudition de nouvelles provinces. Tandis que Daunou professait son *Cours d'Études historiques* (1819-1830) et que Champollion nous ouvrait l'ancienne Égypte en déchiffrant des hiéroglyphes (1822), différents savants se rendaient maîtres des antiques civilisations d'Asie : Abel Rémusat, de la Chine; Silvestre de Sacy, de la Perse; Burnouf, de l'Inde, et Chézy, du sanscrit. Les professeurs de la Sorbonne s'adressaient plutôt au grand public dans des cours de forme oratoire; là régnait le « triumvirat » des trois grands libéraux, Guizot, Cousin et Villemain. Le premier, seul, s'adonnait à l'histoire pure, mais le second remplaçait à peu près la philosophie par l'histoire de la philosophie et acclimatait en France la philosophie de l'histoire de l'Allemagne; le dernier montrait à propos du XVIII^e^ siècle que la littérature est l'expression de la société.

Il y eut alors, non seulement à Paris, mais dans toute la France d'intéressantes manifestations de l'esprit historique; elles furent, comme les autres, des effets de la réaction générale exercée contre les tendances de l'époque précédente, la Restauration fut marquée par une décentralisation intellectuelle qui se traduisit par un réveil de l'esprit provincial, principalement dans les idiomes locaux du Midi. Raynouard étudia ainsi la littérature provençale (1816)

Digitized by Google

et publia un choix des poèmes des troubadours (1816-1824); Fauriel, qui s'occupait de toutes les littératures romanes, écrivit une *Histoire de la poésie provençale* où il adaptait à la France les idées allemandes sur la nature de la poésie provençale et sur l'origine de l'épopée en général et fit paraître les *Chants populaires de la Grèce ancienne* (1824-1825), où il montrait comment les traditions populaires modernes permettent d'interpréter beaucoup d'œuvres antiques; Paulin Paris publia ensuite différentes chansons de geste (1832-1848).

La monarchie de Charles X avait été généralement hostile aux recherches historiques, à cause de leur caractère libéral; le gouvernement de Louis-Philippe leur fut nettement favorable et tenta de les organiser. L'histoire devint alors en France, selon le mot d'Augustin Thierry, une « institution nationale » et le mouvement inauguré chez nous fut imité de toute l'Europe. Cette organisation est due aux trois grands professeurs libéraux qui devinrent tour à tour ministres de l'Instruction publique, Guizot, de 1832 à 1836, Villemain, de 1839 à 1840 et Cousin en 1840, et à un publiciste, le comte de Salvandy, qui fut ministre, de 1837 à 1839; elle est, en particulier, l'œuvre de Guizot qui avait un programme de recherches très vaste, s'étendant à l'histoire entière de la civilisation, et qui, dans son premier ministère, donna aux études historiques une impulsion décisive.

Les grandes créations se succédèrent surtout pendant les trois premières années de ce ministère. On fonda alors l'Académie des Sciences morales et poli-

Digitized by Google

tiques (1832), consacrée aux études philosophiques et historiques et dont l'historien Mignet devint bientôt le secrétaire perpétuel (1837); de 1831 à 1847, on ne créa pas en France moins de 40 académies ou sociétés savantes, dont la plupart s'adonnèrent aux recherches historiques. Guizot institua successivement la « Société de l'Histoire de France » (1833) et le « Comité des Travaux historiques » (1834), chargé de grouper les savants de la province et d'assurer la publication de la « Collection des documents inédits »; dès lors, la « chasse aux documents », devint l'occupation préparatoire de tout historien. Mignet, Michelet, Thierry, collaborèrent à cette collection par des recueils importants, auxquels des érudits locaux ajoutèrent des polyptiques et des cartulaires nombreux. Plus tard, on mit en ordre les archives départementales (1838) et on établit une inspection générale des bibliothèques (1839); de ces deux mesures, devaient sortir les inventaires des archives et les catalogues des bibliothèques. Ce mouvement s'étendit, des sources historiques proprement dites, aux œuvres d'art: le Normand de Caumont, qui fut avec Viollet-le-Duc un des fondateurs de l'archéologie du Moyen Age et qui venait de créer la « Société française d'archéologie » (1831), donna à cette Société ses organes indispensables, revue et assises périodiques, le *Bulletin monumental* et les « Congrès scientifiques » (1834); un peu plus tard, le Gouvernement organisa la « Commission des Monuments historiques » (1837), chargée de conserver et de faire réparer les œuvres d'art d'un intérêt national.

Digitized by Google

L'enseignement supérieur ne fut pas oublié : les anciennes chaires furent transformées et de nouvelles établies, des écoles spéciales furent créées ou développées. Pour réorganiser notre haut enseignement à l'imitation de l'étranger, le philosophe Cousin et le littérateur Saint-Marc Girardin furent envoyés en Allemagne étudier le fonctionnement des universités; à la suite de leur enquête, la Sorbonne et le Collège de France furent restaurés; l'École des Chartes devait être également remaniée un peu plus tard (1847). Dès la fin de la Restauration, l'exemple des explorations entreprises par les Allemands avait décidé la France à fonder à Rome un « Institut de correspondance archéologique » (1829); à la suite de l'expédition de Morée, nous avions commencé l'exploration archéologique de la Grèce. On attendit cependant près de vingt ans avant de fonder, à Athènes, une « École française », chargée d'étudier spécialement les origines grecques (1847).

Cette organisation rompait avec l'individualisme romantique; elle était la marque d'un esprit nouveau, qui se manifestait dans l'enseignement officiel comme dans les recherches privées. Il y eut alors un grand effort vers la recherche positive, qui se traduisit par un redoublement d'érudition dans toutes les sciences auxiliaires de l'histoire, paléographie, diplomatique, archéologie et numismatique, avec des savants comme Natalis de Wailly, Pardessus, Quicherat et Lenormant. Ce mouvement fut marqué, dans le public, par la publication des *Archives curieuses de l'Histoire de France*, par Cimber et Danjou (1834-1840), et de

Digitized by Google

la *Revue rétrospective* de Taschereau (1833-1838), ainsi que par l'étonnante entreprise de l'abbé Migne qui, aux portes de Paris, établissait une imprimerie d'où sortait la *Patrologie grecque et latine* (1844-1866). On était alors au tournant d'une période et au Romantisme allait succéder le Réalisme.

III

De 1840 à 1850, les idées avaient pris une orientation nouvelle : à l'individualisme succédait l'impersonnalité, au règne de la passion et de l'imagination se substituait celui de la raison et de l'observation, à la religiosité le culte de la science, qui marquent le passage du romantisme au réalisme. Cette évolution, qu'expliquent en partie le développement des sciences et les transformations de l'industrie et du commerce, apparaît à la fois dans la politique, dans la philosophie, dans les arts et dans les lettres. L'avènement de nouveaux partis populaires et démocratiques, le parti socialiste et le parti catholique libéral, qui se superposent aux anciens partis bourgeois et parlementaires, montre d'abord l'importance des théories sociales et économiques comme des idées humanitaires et religieuses. La révolution de 1848 complète cette transformation en mettant en jeu ces facteurs d'ordre matériel et moral, en montrant que la politique et l'histoire sont l'œuvre, non des hautes classes, mais de la collectivité entière, et en créant la religion de l'humanité. La réaction qui s'exerce de 1850 à 1860

Digitized by Google

contre les idées libérales, sauf le principe de nationalité, semble écraser momentanément la théorie et l'idéal sous le poids de l'empirisme et du succès, pour ne laisser subsister que l'admiration de la force et de la richesse.

En philosophie, à la métaphysique et au spiritualisme font place le positivisme et le matérialisme. D'après Auguste Comte, il n'existe rien d'inconnaissable ou de mystérieux, lascience positive n'a pas de limites et aboutit à des lois absolues; tout dans la nature s'explique parce qu'il est rigoureusement déterminé; l'observation et l'analyse s'appliquent au monde moral comme au monde physique. Cependant, Comte a étudié les différents ordres de sciences et y a ajouté la science sociale ou sociologie; aussi la philosophie se rapproche-t-elle des sciences et de la sociologie, elle se pénètre, comme l'histoire, du sentiment du relatif. Telles sont les idées qui dominent dans la nouvelle génération, avec l'*Avenir de la Science* de Renan (1848), la *Chimie organique fondée sur la Synthèse* de Berthelot (1860) et l'*Introduction à la Médecine expérimentale* de Claude Bernard (1865).

Dans cet emploi de la science et cette conception de la vie, il y a, selon Taine, un « art » nouveau. L'art, tendant à la vérité scientifique, fondé sur la raison et l'observation, redevient objectif et impersonnel, en même temps que le choix des sujets le rend démocratique et populaire; il retrouve ainsi le caractère général et social qu'il possédait à l'époque classique : l'esthétique réaliste est une doctrine néo-classique et bien française. Afin de « rendre » la nature, les ar-

Digitized by Google

tistes cherchent à perfectionner leur technique, ils emploient des procédés concrets et précis pour représenter les scènes de la nature ou de la vie, comme Courbet, Millet et les paysagistes, ou les autres peintres de « plein air », tels que Bastien Lepage, les portraitistes avec Flandrin, les peintres d'histoire comme Meissonnier ou même les sculpteurs comme Carpeaux. De même, les écrivains réalistes emploient un style plus serré et plus précis, moins surchargé d'ornements que celui des romantiques, bien plus soucieux de la vérité extérieure et intérieure. Le roman lyrique et historique est détrôné par le roman de mœurs ou le roman archéologique, *Madame Bovary* (1857) ou *Salammbô* (1862), de Flaubert; le drame romantique est remplacé par la comédie de mœurs, comme le *Demi-monde* (1855) ou le *Fils naturel* (1857), d'Alexandre Dumas fils, les *Lionnes pauvres* (1858) d'Émile Augier; la poésie affecte l'impassibilité dans les *Poèmes barbares* (1862) de Lecomte de Lisle et l'amoralité dans les *Fleurs du Mal* (1857) de Baudelaire; elle pratique « l'art pour l'art » avec les *Poèmes antiques* (1853) de Théophile Gautier ou les *Sonnets* de Heredia; en critique littéraire, Sainte-Beuve cherche à faire l' « histoire naturelle des esprits ».

L'histoire, à son tour, devient de plus en plus objective. A l'époque romantique, elle s'attachait plus à l'art qu'à la science : les réalistes tendent, au contraire, à restreindre le rôle de l'imagination, de l'hypothèse et de la philosophie pour accorder plus d'importance à l'érudition, à la documentation et au détail; l'histoire se rapproche de la science jusqu'à

Digitized by Google

en emprunter les méthodes et à prétendre, comme les sciences positives, aboutir à des lois définitives. Les historiens abandonnent souvent les grandes individualités pour s'occuper de puissances collectives et impersonnelles, telles que le milieu, la race ou la nationalité; mais, comme les romantiques, ils tirent fréquemment d'analogies superficielles des généralisations hâtives. A l'étranger, l'histoire prend un caractère nationaliste et pratique. En Angleterre, cette tendance n'est représentée qu'assez tard par l'*Histoire du peuple anglais* de Green (1874); l'Allemagne, au contraire, qui est en train de réaliser son unité politique, est à l'apogée de son développement historique; aussi est-elle le premier pays qui ait consacré à l'histoire une revue spéciale, l'*Historische Zeitschrift* (1858). Ses historiens, qui ont contribué à exalter le sentiment national, sont généralement réactionnaires; ils envisagent les faits au point de vue prussien et attaquent la France comme le foyer de l'esprit révolutionnaire. Les principaux sont : Sybel, élève de Ranke, auteur de l'*Histoire de l'époque révolutionnaire* (1853-1855) et de différents ouvrages d'histoire allemande, d'un caractère social et politique; Droyssen, dont l'*Histoire de l'Hellénisme* (1833) et surtout l'*Histoire de la Politique prussienne* (1855-1886) ont fait le fondateur de l'école prussienne. Au-dessus de tous ces écrivains de second ordre, s'élève Mommsen, politique réaliste comme Ranke, savant et artiste à la fois, qui, dans son *Histoire romaine* (1849-1855), sut faire entrer tous les résultats des sciences auxiliaires et les fondre en un

Digitized by Google

tableau animé et passionné; à côté d'eux, se place Burckhardt, dont la *Civilisation et la Renaissance en Italie* (1860) se désintéresse des questions d'actualité pour ne s'occuper que de la valeur esthétique des périodes qu'il a choisies.

En France, les historiens se désintéressent entièrement de la politique; aussi sont-ils assez rarement nationalistes et visent-ils à l'objectivité. Ce sont généralement des spécialistes, dont le champ d'études est restreint, mais qui le cultivent à fond et s'attachent plutôt à retracer le fonctionnement des institutions qu'à peindre la marche des événements. Ils exposent leurs résultats dans de grandes synthèses, où ils réalisent harmonieusement l'union de l'art et de la science. Ils ne se groupent plus en écoles, comme à l'époque précédente, mais ont des idées communes, bien que leurs individualités soient indépendantes l'une de l'autre; toutefois, les uns, comme Tocqueville et Fustel de Coulanges, donnent plus de place à la science qu'à l'art et sont au plus haut point des réalistes, tandis que d'autres, comme Taine et Renan, sont plus encore des artistes que des savants et rappellent les romantiques.

Le comte de Tocqueville était un diplomate qui fut envoyé, après 1830, aux États-Unis pour y étudier la législation pénale, dont on préparait la réforme en France. Au retour de cette mission, il écrivit *La Démocratie en Amérique* (1836-1839), « œuvre de philosophie expérimentale » (Lanson), où il étudiait les causes géographiques et morales de l'établissement du Gouvernement populaire aux États-Unis :

Digitized by Google

ses conclusions sont si fermes qu'il a presque prédit, vingt ans à l'avance, le conflit qui devait diviser le Nord et le Sud. Après la révolution de 1848, Tocqueville, retiré de la vie active, fut amené à examiner d'une manière aussi impartiale les conditions de l'établissement de la démocratie en France; de cette étude sortit l'*Ancien régime et la Révolution* (1856), chef-d'œuvre de conscience et d'analyse, de construction et de style. C'est le livre de philosophie historique le plus profond et le plus vrai qui ait paru depuis un siècle; bien supérieur à l'ouvrage de Taine, il ne peut être comparé qu'à ceux de Fustel. Tocqueville y montrait la continuité qui existait entre les institutions de l'époque révolutionnaire et les traditions de la France monarchique; il dégageait ainsi en histoire la grande idée d' « évolution », au moment même où elle remplaçait la notion périmée de « révolution » dans les sciences naturelles et, en particulier, dans la géologie, avec Lyell.

Comme juriste et comme philosophe, Tocqueville rappelle Montesquieu; Fustel de Coulanges fut un pur historien, sans doute le plus caractéristique de toute la période réaliste. Il a débuté par deux vastes synthèses : *La Cité antique* (1863), où il essayait d'expliquer entièrement par la religion la vie politique et sociale des Grecs et des Romains, et *L'Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France* (1875), où il montrait comment les créations de la civilisation romaine se sont continuées jusqu'à l'époque carolingienne; mais, devant les critiques que souleva ce dernier ouvrage, il en reprit les conclusions sous forme

Digitized by Google

de livres d'analyse. Fustel paraît avoir puisé ses idées essentielles, pour l'antiquité, chez Vico, et, pour le Moyen Age, chez l'abbé Du Bos, ce qui l'a fait passer pour un romaniste. C'est, comme Mommsen, un réaliste qui a étudié principalement l'histoire des institutions d'après les sources; mais, comme Taine, il manque de critique, en partie par souci d'objectivité : ne se fiant qu'au témoignage des textes, il craignait de les défigurer par l'intervention de ses vues personnelles; aussi n'a-t-il excellé que dans la critique d'interprétation. Fustel se vantait de partir des sources et craignait de les aborder après avoir lu les travaux modernes qui les concernaient; en réalité, il démontrait des thèses et pliait les textes à ses conceptions. Il ressemble donc encore à Taine par le caractère objectif et hâtif, absolu et simpliste qu'il donne à l'histoire, par exemple sur l'importance qu'il accorde aux croyances religieuses au détriment des facteurs matériels, ou sur la persistance des institutions romaines dans la Gaule franque aux dépens des influences germaniques; mais il rappelle Tocqueville par l'impartialité de son esprit et le caractère scientifique de son œuvre, comme par l'importance qu'il attache à la continuité historique : il a eu ainsi le mérite de mettre fin à la théorie de la lutte des races gallo-romaine et franque imaginée par Augustin Thierry. Fustel de Coulanges ne croyait pas à la philosophie de l'histoire : peut-être est-il de tous nos historiens celui qui a eu de l'histoire la plus exacte conception. La conscience de ses recherches, la netteté de sa méthode, la vigueur de sa composition et la

Digitized by Google

simplicité de son style lui ont permis d'exercer sur le mouvement historique de son temps une influence considérable.

Taine a été le grand théoricien du mouvement réaliste et a marqué sa génération d'une empreinte décisive; mais il a été beaucoup plus philosophe et littérateur qu'historien, bien que l'histoire pénètre toute son œuvre. S'il semble avoir appris de Macaulay l'importance des petits faits significatifs et de Carlyle l'art de les disposer en tableaux, il a voulu, en disciple d'Auguste Comte, faire de l'histoire une science en l'assimilant aux sciences naturelles. Tous les phénomènes historiques se ramènent, à ses yeux, à des problèmes de psychologie, qu'il traite comme des questions de biologie. Parmi les documents les plus révélateurs figurent les œuvres artistiques et littéraires, qui sont des manifestations de l'esprit humain, des produits dont Taine veut déterminer les caractères et les causes, à l'exemple de la classification zoologique. Malheureusement, il applique au moral des lois physiques par trop rigoureuses, loi des dépendances, comme la faculté maîtresse, et loi des conditions, comme les « trois facteurs », la race, le milieu et le moment, sans tenir compte de l'individualité et de l'originalité de l'homme de génie. Ces théories sont développées surtout dans l'*Histoire de la littérature anglaise* (1863) et la *Philosophie de l'art* (1865-1869), mais dominent toute l'œuvre historique du philosophe.

Après 1870, Taine, hanté par les souvenirs de nos défaites et par les visions de la Commune, se mit sur

Digitized by Google

le tard à l'histoire proprement dite, pour rechercher les causes de notre décadence extérieure et de notre instabilité politique; il écrivit les *Origines de la France contemporaine* (1875), où il analyse la Révolution et son acteur principal, le peuple. Fidèle à sa méthode, il ramène le caractère français à une faculté maîtresse, « l'esprit classique », et l'âme du peuple révolutionnaire à la psychologie du Jacobin; il accorde une place exagérée aux individus ou aux partis et aux motifs avoués ou conscients, négligeant, par contre, la psychologie des foules, les besoins qui les poussent et les passions qui les animent. D'ailleurs, l'étude des événements politiques lui a fait oublier le fonctionnement des institutions, sauf dans la dernière partie de l'ouvrage, *Le Régime moderne*, qui en est la fraction la plus solide. D'une manière générale, les *Origines* sont fondées sur une documentation consciencieuse, mais incomplète, mise au service d'idées préconçues; l'auteur y manque à la fois d'expérience politique et d'impartialité historique. Taine s'y montre à la fois réaliste et romantique, à la façon de Renan, mais il lui est bien inférieur pour le fond, par excès de logique et d'abstraction, par absence de souplesse et de perspicacité; pour la forme, il rappelle parfois Michelet par le symbolisme de ses portraits et la puissance de ses images. L'ouvrage est admirablement composé pour démontrer une thèse et puissamment écrit pour forcer l'attention; par ces procédés faciles à discerner et à reproduire, Taine a exercé une influence considérable et parfois assez fâcheuse sur certains historiens contemporains qui ont imité sa manière

Digitized by Google

d'exposer les petits faits par série et quelquefois lui empruntent le langage des sciences naturelles et sociologiques.

Il avait été, en histoire, un autodidacte; Renan, formé de bonne heure aux méthodes critiques de l'école allemande, fut, au contraire, le principal représentant de l'historiographie nouvelle qui allait se fonder en France à la fin du second Empire. Breton d'origine et sorti du séminaire, Renan garda toute sa vie le goût des études d'histoire religieuse : sa *Vie de Jésus* (1863), provoquée par celle de Strauss (1833), fut le premier volume des *Origines du Christianisme* (1863-1883), qu'il fit suivre de l'*Histoire du peuple d'Israël* (1888-1894). Il a traité ce champ d'études, non en théologien, mais en laïque, et a fait rentrer dans l'histoire générale l'histoire des religions qui, jusque-là, paraissait un domaine à part; il a rattaché cette histoire à celle du peuple tout entier et lui a donné une valeur universelle, à l'exemple de ce que Mommsen avait fait pour l'histoire intérieure de Rome. Comme lui, il est à la fois savant et artiste : il a incorporé à l'histoire les résultats des sciences auxiliaires, en particulier ceux de l'exégèse et de l'archéologie, et a présenté ses résultats sous une forme extrêmement personnelle. C'est, à la façon de Taine, un réaliste doublé d'un romantique : il partage avec Auguste Comte la croyance au progrès et à la religion de l'humanité et la conviction que l'histoire doit désormais remplacer la métaphysique; il ne croit qu'aux lois naturelles, nie le miracle comme étant une intervention surnaturelle et, avec l'école de Charcot,

Digitized by Google

s'efforce d'expliquer les phénomènes de mysticisme par la névrose; comme Michelet, il reconstitue les ensembles par intuition, donne aux faits un caractère symbolique et sait évoquer le passé en un style inimitable. Aussi Renan a-t-il une grande valeur scientifique et artistique : le mérite et l'étendue de sa documentation, la sincérité et la finesse de sa critique, le sentiment des nuances et la pénétration psychologique, la beauté de ses descriptions et la puissance de ses tableaux d'ensemble donnent à ses œuvres une portée littéraire et philosophique qui manque trop souvent aux livres d'histoire.

A côté de ces quatre grands écrivains, l'époque réaliste présente quelques auteurs secondaires de synthèses caractéristiques ou intéressantes. Parmi les *Histoires de France*, on doit distinguer celle de Henri Martin, écrite après 1830, mais qui fut sans cesse remaniée et dont la 3e édition parut de 1855 à 1860; c'est une véritable histoire nationale, inspirée par une idée romantique, la persistance de la race gauloise et l'influence du druidisme, mais qui est bien informée et convenablement écrite. Parmi les histoires générales de l'antiquité, il faut également faire une place à celles de Victor Duruy, dont l'*Histoire des Romains*, commencée de 1843 à 1844, ne fut terminée qu'après 1870, et dont l'*Histoire de la Grèce ancienne* parut en 1862. Ces deux ouvrages, d'une facture claire et d'un style aisé, vulgarisaient la connaissance des sources littéraires et les résultats des recherches étrangères, mais manquaient de critique et d'allure scientifique. Duruy avait subi l'influence de Michelet

Digitized by Google

et des Allemands : l'*Introduction à l'Histoire de France* (1865), qui insistait sur le rôle de la géographie dans le développement de l'histoire, décrivait pour la première fois la France par régions naturelles et non plus par provinces historiques comme l'avait fait Michelet. Tous ces ouvrages de haute vulgarisation devaient être suivis de manuels d'enseignement secondaire, qui feront pénétrer profondément ces faits et ces idées dans la bourgeoisie cultivée.

Toutefois, les historiens réalistes ne se sont pas bornés à écrire de grands ouvrages; ils se sont fréquemment attachés à approfondir des sujets plus restreints, concernant l'histoire générale ou l'histoire locale. Parmi les premiers, on peut citer l'*Administration en France* (1855) que Chéruel fit paraître en même temps que le *Dictionnaire historique des institutions, mœurs et coutumes de la France,* et l'*Histoire de Louvois* de C. Rousset (1861-1863); parmi les seconds, le plus remarquable peut-être fut le livre que L. Delisle tira des documents originaux, sous le titre d'*Études sur la condition de la classe agricole et l'état de l'agriculture en Normandie au Moyen Age* (1851). A partir de cette époque, de nombreux érudits, archivistes ou anciens élèves de l'École des Chartes, confectionnant les inventaires des Archives départementales ou utilisant ceux qui étaient déjà dressés, se mirent à étudier l'histoire des différentes provinces de la France dans des mémoires restreints ou des ouvrages d'ensemble; ces études locales furent favorisées par les idées de décentralisation qui marquèrent le second Empire et qui tentèrent de restaurer en France les anciennes

Digitized by Google

provinces. C'est alors que Digot fait paraître l'*Histoire de Lorraine* (1856) et d'Arbois de Jubainville l'*Histoire des ducs et comtes de Champagne* (1861-1865); ce mouvement devait être couronné par l'*Introduction à l'Histoire de France* de Duruy, dont nous avons parlé plus haut.

En dehors de la production historique proprement dite, on avait continué à faire des fouilles et à approfondir les sciences auxiliaires. La Révolution de 1848 n'avait pas interrompu l'œuvre entreprise sous Louis-Philippe et des missions avaient été envoyées de tous côtés, surtout en Orient. En Égypte, Mariette découvrit le *Serapeum*, nécropole des Apis (1851); en Mésopotamie, où le consul Botta avait précédemment retrouvé les ruines du palais de Khorsabad (1843), Oppert arrivait à déchiffrer les caractères cunéiformes (1857) et faisait de l'assyriologie une science française à l'égal de l'égyptologie; en Phénicie, Renan recueillait des inscriptions et préparait sa *Vie de Jésus* (1860); en Syrie centrale et à Chypre, Melchior de Vogüé étudiait des monuments qui lui révélaient les origines de l'architecture romane (1865); en Asie Mineure, Perrot reproduisait la fameuse inscription d'Ancyre, connue sous le nom de « testament d'Auguste », tandis que d'autres « Athéniens » parcouraient les anciennes provinces de la Grèce.

La date de 1860 est à peu près, pour le réalisme, ce qu'avait été celle de 1820 pour le romantisme; la nouvelle doctrine triomphe dans l'histoire, comme dans la littérature et dans l'art; les sciences morales se pénètrent de plus en plus de l'esprit de l'histoire,

Digitized by Google

la linguistique et la littérature prennent, entre autres, une forme historique dans l'enseignement du Collège de France. Bréal, élève et traducteur de l'Allemand Bopp, l'auteur de la *Grammaire comparée* des langues indo-européennes (1833-1849), adoptant pour point de départ l'observation et l'étude de l'homme et appliquant aux langues la méthode comparative que Fustel et Renan appliquaient aux institutions religieuses, crée en France la linguistique historique. Gaston Paris et Paul Meyer rénovaient l'histoire de la littérature française au Moyen Age, tandis que le ministre de l'Instruction publique Fortoul chargeait une commission de rechercher les chansons populaires et d'éditer les anciens poètes de la France (1859-1860) et que le ministre de l'Intérieur de Persigny faisait rédiger dans chaque département un *Inventaire sommaire des Archives* (1861).

A cette même date de 1860, l'Empire libéral succède à l'Empire autoritaire, et le Gouvernement commence à accorder sa protection aux recherches d'histoire, surtout à celles qui concernent l'antiquité romaine. Le second Empire reprend alors officiellement l'œuvre de la monarchie de Juillet : l'absence de liberté politique disposait les esprits à se tourner vers l'étude du passé, en particulier vers celle de l'Empire romain, au fond si pleine d'actualité, malgré son éloignement. Napoléon III les y excitait, ne fût-ce que pour les détourner de l'opposition, et donnait lui-même l'exemple, en publiant une *Vie de Jules César* (1865). C'est en vue de préparer cet ouvrage qu'on créa alors le musée de Saint-Germain pour les anti-

Digitized by Google

quités nationales (1862), qu'on organisa la « Commission de topographie des Gaules » et qu'on entreprit les fouilles d'Alésia. Depuis 1850, on s'était tourné surtout du côté de la Grèce, peut-être parce que c'était la patrie de la liberté politique; les lettrés avaient fait des monographies intéressantes, comme l'*Histoire des religions de la Grèce antique* de Maury (1855-1859), et les érudits des éditions savantes, telles que celles de Tournier. A partir de 1860, l'histoire romaine devint à la mode et l'on écrivit de nombreux ouvrages bien documentés, dont le plus remarquable fut l'*Histoire des Chevaliers romains jusqu'au temps des Gracques*, de Belot (1866), œuvre de haute valeur critique qui marque un tournant de la méthode.

Jusque vers la fin du second Empire, en effet, les historiens avaient surtout publié des livres généraux, bien composés et bien écrits, mais d'assez peu de valeur scientifique et critique. Comme à l'époque de la Restauration, le haut enseignement était redevenu oratoire et le divorce se reproduisait entre l'érudition et l'histoire. Il y eut alors une réaction dans le sens réaliste; elle fut déterminée en partie, pour l'antiquité, par l'influence de l'Allemagne, dont on traduisit en français les principaux ouvrages, par exemple l'*Histoire ancienne* de Mommsen (1863-1868), en partie, pour le Moyen Age, par l'influence de l'École des Chartes, dont les maîtres et les élèves s'étaient toujours tenus au courant du mouvement philologique allemand. Quelques-uns de ces professeurs, joints à d'autres maîtres de l'érudition, fondèrent, en 1866, la *Revue critique d'Histoire et de Littérature*,

Digitized by Google

destinée à enseigner « les méthodes scientifiques » et à combattre sans pitié les ouvrages mal faits. A cette même date, commençait à l'École normale l'enseignement de Lachelier, qui rapprochait la philosophie des sciences; peu après, on créait la *Revue des Questions historiques* (1869), le premier périodique français qui fût uniquement consacré à l'histoire et qui s'étendît à toutes les périodes de l'histoire.

Ce mouvement fut favorisé par l'historien Duruy, ministre de l'Instruction publique de 1863 à 1869, qui rétablit les cours d'histoire dans l'enseignement secondaire, d'où ils avaient été supprimés par l'Empire autoritaire, et qui introduisit l'étude de l'histoire de France dans l'enseignement primaire. Les dernières années de son ministère furent marquées par des fondations importantes : la « Société pour l'encouragement des études grecques » (1867) et surtout l' « École pratique des hautes études » (1868), établie pour « mettre en possession des méthodes » historiens, philologues et savants. Elle comprit d'abord deux sections d'histoire et de philologie et fut un ensemble de séminaires, semblables à ceux des universités allemandes, où les historiens et les érudits, sortis des facultés ou des écoles, se perfectionnaient dans l'usage des méthodes critiques. La France s'était ressaisie et une renaissance des études historiques s'y préparait, quand éclata la guerre de 1870.

Digitized by Google

IV

La période qui s'étend de 1870 à 1914 est très complexe; elle est remplie par une grande variété d'œuvres qu'il est extrêmement difficile de classer. On peut cependant y distinguer trois parties : jusqu'en 1880, c'est la fin du réalisme; celui-ci subit alors une réaction, qu'on peut appeler le *symbolisme* et qui dure jusque vers 1900; le début du XX^e^ siècle constitue une nouvelle époque, dont la tendance dominante n'apparaît pas encore d'une façon nette. On retrouve ces grandes divisions dans la philosophie, la littérature et les arts, mais il est à peu près impossible de les découvrir en histoire.

En philosophie, le positivisme reste la doctrine dominante jusqu'aux environs de 1880. Il est encore renforcé par l'influence de Darwin, dont on traduit l'*Origine des espèces* en 1873 et en 1876; Taine fait paraître l'*Intelligence* (1870) et Théodule Ribot publie sur la psychologie expérimentale des monographies précises de phénomènes complexes : la science conserve toujours une valeur absolue. Vers 1880, l'influence de nos défaites et l'étude de certains philosophes allemands, comme Schopenhauer ou Hartmann, amènent, dans la nouvelle génération, une réaction idéaliste contre cette croyance, que l'on flétrit du nom de « scientisme »; le sentiment de l'inconnaissable fait proclamer la « faillite de la science »;

Digitized by Google

la métaphysique et la religion, jadis détrônées par les sciences mathématiques, physiques et naturelles, réapparaissent avec H. Poincaré, E. Boutroux et H. Bergson; la philosophie se rapproche des connaissances positives et l'on tente d'établir une philosophie de la nature ou des sciences. Ce mouvement s'est continué et précisé depuis 1900 : d'une part, on examine les principes, la valeur et la méthode des sciences et de la philosophie, de l'autre, on les étudie de plus en plus au point de vue historique; les phénomènes collectifs et religieux attirent de nouveau l'attention, l' « école française » de Durckheim sépare définitivement la sociologie de la psychologie et lui donne une méthode propre, fondée sur la statistique et la comparaison.

A ce triple stade du développement de la pensée correspondent à peu près trois phases du mouvement esthétique; mais elles sont moins aisées à dégager en art qu'en littérature. De 1870 à 1880, le réalisme se continue sous la forme du *naturalisme* avec le « roman expérimental » d'Émile Zola, qui l'intitule : « Histoire naturelle d'une famille sous le second Empire » et avec le roman plus vrai et plus ému d'Alphonse Daudet; dans la poésie, l'école *parnassienne*, tantôt vise à réaliser l'harmonie parfaite entre la forme et le fond avec Sully Prudhomme, tantôt se rapproche de la prose avec François Coppée; en art, l'école *impressionniste* de Manet tente de rendre les impressions de la lumière par la couleur plutôt que par le dessin; la peinture militaire et religieuse devient vivante et réelle avec Neuville et Bonnat, tandis que

Digitized by Google

la sculpture de Frémiet s'attache également à exprimer la vie. De 1880 à 1900, la littérature tourne au *symbolisme,* qui rappelle le romantisme; elle revient à la pensée profonde, en partie sous l'influence des écrivains du Nord, comme Ibsen et Tolstoï; le roman est psychologique et exotique chez P. Bourget et P. Loti; la poésie symbolique et « décadente » de Baudelaire et Verlaine abandonne à la fois la clarté et la technique françaises; le théâtre « libre » exprime des thèses et renonce aux intrigues convenues dans les œuvres de H. Becque et de P. Hervieu; la peinture retourne au dessin et à l'idéalisme avec Puvis de Chavannes, la sculpture figure le mouvement avec Rodin. Depuis le début du XX^e^ siècle, il n'y a plus d'école en littérature et en art : le roman devient traditionaliste et provincial avec M. Barrès et R. Bazin, le théâtre sociologique et moral avec A. Capus et J. Lemaître; en même temps, l'art prend un caractère plus humain et plus intime, il s'inspire de la vie quotidienne des humbles et y exprime le travail, la pensée et la douleur.

Le mouvement historique étant beaucoup plus complexe encore et s'étendant au monde entier, nous n'en pouvons dégager que les caractères généraux. La guerre de 1870 a exercé sur l'historiographie une influence considérable en transformant le libéralisme en militarisme et le nationalisme en impérialisme. Cette double tendance est encore fortifiée par les théories darwiniennes de la « lutte pour la vie »; le développement du socialisme et de la colonisation donne aux phénomènes économiques une importance

Digitized by Google

capitale et fait naître la théorie du « matérialisme historique ». L'histoire devient de plus en plus scientifique et objective : d'une part, grâce au développement des sciences, la méthode historique se dégage progressivement dans tous les domaines; elle remplace peu à peu les anciennes sources littéraires par les documents d'archives, la documentation de cabinet par la recherche sur le terrain et, à mesure que la spécialisation augmente, elle se constitue des procédés d'information et de critique d'une précision et d'une rigueur croissantes; d'autre part, cette méthode se généralise sur le globe et s'applique à tout le passé, par suite de l'extension de la civilisation à travers les continents, et à mesure que l'histoire s'étend à de nouveaux peuples dans le temps et à de nouvelles races dans l'espace, qu'elle remonte aux âges géologiques et qu'elle s'intéresse aux peuples sauvages.

Dans ce mouvement, l'Allemagne, par ses qualités d'organisation et de discipline, continue à tenir la tête pour tout ce qui concerne l'érudition professionnelle, publication et critique de textes, dissertations et articles, recueils de mémoires et monographies; mais elle aboutit souvent à la routine et à la scolastique. Elle se perd dans l'analyse ou fait paraître des synthèses aventureuses et incomplètes; en dehors des « manuels » d'enseignement supérieur où elle excelle, parce qu'ils exigent surtout de l'information et de la méthode, elle écrit rarement des ouvrages pour le « grand public » qui réclament autant d'art que de science. Sa philosophie de l'histoire, parfois profonde

Digitized by Google

et suggestive, est souvent vague ou peu fondée et surtout sans influence sur la pratique de l'historiographie. Surtout ses ouvrages, quels qu'ils soient, infectés de l'esprit pangermaniste, manquent complètement d'impartialité : ils exaltent tout ce qui est allemand, pour rabaisser tout ce qui vient de l'étranger, en particulier de la France. Depuis 1870, les Allemands n'ont pas eu un historien de génie comparable à Ranke ou à Mommsen; on ne peut guère citer, chez eux, au début de la période que nous étudions, que deux noms : Treitschke, élève de Droyssen, qui, dans l'*Histoire d'Allemagne au* XIX^e^ *siècle* (1879-1890), décrit l'histoire de la civilisation sous une forme vivante et populaire; Jannsen, dont l'*Histoire du peuple allemand* (1876-1888) est écrite à un point de vue professionnel et, au XX^e^ siècle, que Lamprecht, un des créateurs de l'histoire non politique de la civilisation, qui, dans son *Histoire d'Allemagne* parue depuis 1891, tente de renouveler l'histoire nationale par l'étude des facteurs intellectuels et matériels et de les dégager par la méthode comparative.

Chez les autres peuples, l'histoire a des caractères particuliers non moins tranchés. Les pays anglo-saxons suivent l'Allemagne et même la France d'assez loin : l'Angleterre et surtout les États-Unis n'ont de périodique consacré à l'histoire qu'assez tard, l'*English historical review* (1886) et l'*American historical review* (1896); l'Angleterre excelle dans les synthèses de vulgarisation élégante, comme celles de lord Acton à Cambridge ou dans l'étude des questions d'institutions, comme celles de Maitland sur

Digitized by Google

l'histoire constitutionnelle; les États-Unis, où les historiens travaillent volontiers en grand selon des méthodes industrielles, tirent souvent des documents des études exhaustives, telles que l'*Histoire de l'Inquisition* de Lea (1888). Dans les pays latins, l'Italie a considérablement développé les recherches d'histoire depuis qu'elle a fait son unité; elle a eu, même avant l'Angleterre, sa revue historique, la *Rivista storica Italiana* (1884), et, outre l'antiquité et le Moyen Age, étudie surtout la période contemporaine, en particulier le mouvement du *risorgimento*. Dans les pays slaves, le mouvement historique a un caractère national chez les peuples opprimés, Tchèques et Polonais, où il contribue à maintenir la conscience de leurs droits, tandis que la Russie paraît attirée surtout par le mouvement révolutionnaire français de 1789 et par sa préparation au XVIII^e^ siècle.

La guerre de 1870 et l'établissement de la République touchèrent profondément la génération déjà adulte et celle qui lui succéda. Ces événements poussèrent la première à étudier l'histoire de l'Allemagne, afin d'y chercher les raisons de ses récents succès, et à examiner les antécédents de la République pour voir si cette forme de gouvernement pouvait convenir à la France. Dès 1872, on créa à Paris l'*École libre des Sciences politiques*, œuvre d'initiative privée, inspirée par Taine, fondée par Boutmy, grâce à des souscriptions particulières, et qui compta, parmi ses maîtres, Albert Sorel, Levasseur et Gaidoz. Cette école fut chargée d'enseigner les diverses disciplines

Digitized by Google

d'ordre historique et juridique, géographie et ethnologie, histoire diplomatique et militaire, économie politique et finances, droit constitutionnel, politique et administratif, susceptibles de contribuer aux progrès d'une politique intérieure et extérieure d'un caractère réfléchi et national. Beaucoup d'érudits, persuadés de la supériorité indiscutée de l'Allemagne en matière scientifique, se formèrent un peu trop exclusivement à son école; mais les grands historiens plus clairvoyants, Fustel, Renan ou Boissier, tout en se tenant au courant des travaux germaniques, aperçurent nettement les défauts et les dangers de cette initiation et essayèrent de réagir en maintenant la saine tradition française.

Après 1870, les grandes personnalités disparaissent ou, tout au moins, semblent moins accusées que dans les périodes précédentes; toutefois, parmi les historiens notables de la troisième République, on peut mettre à part Albert Sorel, G. Boissier et E. Lavisse, dont les deux premiers sont morts et dont le dernier a rempli la plus grande partie de sa carrière. Chacun d'eux correspond jusqu'à un certain point aux trois époques que nous avons distinguées en littérature.

Albert Sorel, Normand d'origine, d'abord attaché à la diplomatie du Gouvernement de la Défense nationale, plus tard professeur d'histoire diplomatique à l'École libre des sciences politiques, fut amené à s'occuper de la Révolution indirectement, par réaction contre notre défaite et contre l'ouvrage de Sybel, directement sous l'impulsion de Taine et des

Digitized by Google

idées de Tocqueville. Son grand ouvrage, l'*Europe et la Révolution française* (1887-1904), rappelle beaucoup moins les *Origines de l'ancienne France* que l'*Ancien Régime et la Révolution;* ce dernier livre avait montré que la France de 1789 continuait les traditions précédentes à l'intérieur : Sorel voulut prouver que la Révolution n'était pas moins solidaire de l'ancienne France, à l'extérieur; son ouvrage est, d'ailleurs, beaucoup plus complet que celui de Taine et écrit dans un tout autre esprit; il unit sans cesse dans l'histoire de la Révolution la politique intérieure et extérieure et les considère toutes deux à un point de vue très sympathique. Son livre renferme une série de tableaux brillants et de généralisations rédigées en un style magnifique et un peu oratoire, qui fait penser à un Guizot plus éclatant; c'est une synthèse admirable, quoique un peu prématurée et inexacte. Toutefois, par son caractère philosophique et sa tenue littéraire, l'œuvre d'Albert Sorel a exercé une influence considérable sur les historiens traditionalistes et académiques de la Révolution et de l'Empire qui ont pullulé depuis quelque temps.

Gaston Boissier, originaire de Nîmes et qui professa presque toute sa vie à l'École normale supérieure avant de devenir secrétaire perpétuel de l'Académie française, personnifie à la fin du siècle dernier l'humanisme et l'atticisme; aussi s'occupa-t-il constamment de la littérature latine dans ses rapports avec les croyances et la vie politique des Romains. Ses chefs-d'œuvre sont : *Cicéron et ses amis* (1866), où il replace l'auteur dans son milieu politique et social,

Digitized by Google

la *Religion romaine d'Auguste aux Antonins* (1874) et la *Fin du Paganisme* (1891), dans lesquels il étudie surtout des questions religieuses et morales. Comme Mommsen l'avait fait pour l'histoire politique, Boissier a enrichi l'histoire littéraire du résultat de toutes les sciences auxiliaires, principalement de l'épigraphie et de l'archéologie, et il a uni parfaitement la science et l'art ; il sait admirablement dominer sa documentation et exposer ses résultats sous une forme exquise ; il excelle à ordonner les faits en tableaux, à écrire d'un style dégagé et charmant, simple et spirituel à la fois, qui fait songer à celui de Voltaire. Par son enseignement et par ses ouvrages, Boissier a exercé sur ses élèves et sur son temps une action profonde.

Cette action peut toutefois sembler restreinte, si on la compare à celle d'Ernest Lavisse, qui fut successivement secrétaire de Duruy pendant son ministère, professeur à la Sorbonne et directeur de l'École normale supérieure. Grand patriote, Lavisse s'attacha, après la guerre de 1870, à étudier l'Allemagne ancienne et nouvelle ; il le fit d'abord dans des livres, comme les *Études sur l'Histoire de Prusse* (1879) et la *Jeunesse du Grand Frédéric* (1891), où une documentation scrupuleuse est mise au service d'une forme élégante. Il continua ensuite par des actes, en s'efforçant de donner à la France l'organisation universitaire qui avait assuré à l'Allemagne sa prééminence incontestée dans l'enseignement supérieur, et il fut l'un des principaux ouvriers de la réforme dont sortirent les Universités régionales

Digitized by Google

(1896). Une fois cette œuvre achevée, Lavisse, poussé par son amour de l'ordre et de la clarté, se mit surtout à étudier le XVII^e siècle français; son puissant esprit organisateur lui fit entreprendre la direction d'œuvres collectives, qui manquaient chez nous, mais que possédaient depuis longtemps nos voisins, l'*Histoire générale* du IV^e siècle à nos jours (1893-1899) qu'il dirigea avec A. Rambaud, et surtout l'*Histoire de France* depuis les origines jusqu'à la Révolution (1900-1911), dont il écrivit lui-même la plus grande partie du règne de Louis XIV et la conclusion. Entre temps, lors de la réfection des programmes de 1890 et de 1902, il s'était occupé d'améliorer l'enseignement secondaire de l'histoire en le rendant, pour le fond, plus réel et plus profond, pour la forme plus intéressant et plus vivant.

Aussi Lavisse a-t-il exercé, à la fois comme homme d'action, comme maître et comme écrivain, une influence énorme et qu'il est presque impossible d'évaluer aujourd'hui. Pour nous borner à l'*Histoire de France* qui restera son œuvre maîtresse, non seulement il a su lui recruter les collaborateurs les plus remarquables, à la fois par leur connaissance spéciale des périodes et par leur culture générale, mais encore il l'a imprégnée d'un même esprit, au point de vue du fond et de la forme, en donnant à l'histoire de la civilisation et au tableau des mœurs le pas sur l'histoire politique et sur le récit des événements, en visant toujours à exprimer dans les faits ce qu'ils présentent d'essentiel et de caractéristique, de la manière la plus simple et la plus vivante. Il a réalisé

Digitized by Google

cette conception, dans la partie de l'ouvrage qu'il a écrite lui-même, en abandonnant progressivement l'histoire politique et descriptive pour se rapprocher de l'histoire sociale et économique et, s'il n'a pu toujours développer suffisamment cette dernière, faute de travaux préparatoires, il a constamment montré ce qu'elle devrait être en indiquant les questions qui se posent et la manière de les résoudre. Il a imposé à son œuvre une marque magistrale et personnelle, admirablement nette et vivante, où les faits s'enchaînent sans effort et où les extraits des documents viennent naturellement à l'appui des idées générales, où les portraits abondent en images concrètes et où les tableaux se résument en formules saisissantes. En un mot, par son génie organisateur et son esprit philosophique, Lavisse fait penser à Guizot, mais à un Guizot humanisé et démocrate; par son patriotisme et son art d'évoquer le passé, il rappelle Michelet avec plus de discipline et d'équilibre. Ernest Lavisse semble ainsi réunir les dons les plus incompatibles; il personnifie, chez nous, le génie même de l'histoire.

En dehors de cette puissante personnalité, il est impossible d'en citer une autre qui ait joué sous la troisième République le même rôle que Guizot ou Duruy sous les régimes antérieurs; mais l'œuvre d'organisation n'en a pas été moins considérable : elle a été en quelque sorte collective et surtout elle est demeurée continue. A aucun moment, le Gouvernement français ne s'est désintéressé de l'histoire, créant tour à tour des écoles et des chaires, poursui-

Digitized by Google

vant les recherches et les fouilles commencées après 1830.

Depuis un demi-siècle, la France s'était fort préoccupée d'études grecques; mais à Athènes notre École avait été pour ses élèves plutôt un centre de perfectionnement qu'un laboratoire de recherches, tandis que l'Institut que les Allemands y fondaient en 1873 prenait ce dernier caractère. Poussé par leur exemple, le nouveau directeur de l'École, Albert Dumont (1873-1876) fit passer les recherches scientifiques avant la culture intellectuelle; dès lors, les « Athéniens » se livrèrent à des explorations systématiques, dont les principales furent faites à Delphes et à Délos, sous la direction de Homolle (1877-1901), et dont le *Bulletin de correspondance hellénique* (1877) donna le compte rendu régulier. Cependant la France avait un peu négligé les études latines et, malgré le regain d'intérêt qu'avaient pris sous Napoléon III les recherches sur la Rome impériale, avait à peu près laissé le royaume d'Italie s'annexer à l'empire d'Allemagne. Cette lacune fut comblée par la fondation d une *École française de Rome* (1874), qui fut d'abord considérée comme une annexe de l'École d'Athènes, mais ne tarda pas à s'en séparer, surtout lorsqu'elle eut ses *Mélanges d archéologie et d'histoire* (1882); l'école de Rome s'occupa non seulement de recherches d'archéologie romaine, mais encore de la publication de « tous les documents... de l'Italic, relatifs à l'antiquité classique et au Moyen Age » et tira, par exemple, des Archives du Vatican de nombreuses lettres pontificales se rapportant à la France. Ce sont

Digitized by Google

d'anciens élèves d'Athènes et de Rome qui ont étudié les monuments byzantins, avec Ch. Diehl, et exploré l'Afrique septentrionale : l'établissement de notre protectorat en Tunisie a complété nos recherches archéologiques en Algérie et ressuscité des villes romaines, comme Timgad et Lambessa.

Cependant l'Orient nous restait et l'Extrême-Orient allait devenir en partie français. En 1880, sous le ministère de Jules Ferry, on avait créé au Caire une « Mission permanente », plus tard convertie en *Institut français d'archéologie orientale,* qui mettait sous notre contrôle les explorations de l'Égypte; Maspero, successeur de Mariette et directeur effectif de cette école, y organisa un « service des Antiquités », qui effectua de nombreuses fouilles, dès lors poursuivies sans interruption. Déjà en Perse, Dieulafoy et sa femme avaient retrouvé les restes de la ville de Suse (1884-1886), quand de Morgan découvrit de nombreux monuments de la civilisation élamite (1897-1912), qui étendait considérablement l'histoire de la Chaldée primitive. La conquête de l'Indo-Chine française, qui avait été précédée de différentes missions, amena à Hanoï la fondation d'une *école française d'Extrême-Orient* (1901), qui rattachait définitivement l'indianisme à la sinologie.

Mais tous ces établissements ne faisaient que consacrer des prises de possession anciennes; il était réservé au XX^e^ siècle de créer en Europe même des foyers d'études françaises concernant l'histoire et les littératures étrangères et jouant, pour les temps modernes, le même rôle que les précédentes écoles pour

Digitized by Google

l'antiquité. Ce furent les Instituts des Hautes Études italiennes, russes, anglaises et hispaniques qui ont été successivement fondés à Florence (1910), à Saint-Pétersbourg (1911), à Londres et à Madrid (1913) par les Universités de Grenoble, de Nancy et de Paris, de Lille, de Bordeaux et de Toulouse, pour organiser l'extension universitaire et devenir à la fois pour nous un instrument de culture étrangère et au dehors un moyen de propagande française. Ces créations, déjà florissantes au moment où la Guerre en a interrompu le fonctionnement, sont, au même titre que la création d'un empire colonial par la France, le témoignage de la vitalité interne et du rayonnement externe de notre civilisation.

En même temps, l'enseignement supérieur prenait un caractère entièrement scientifique. Les Universités libres, fondées à Paris et Lille en 1875, participèrent dès 1880 au mouvement historique en répandant les méthodes critiques même dans les milieux confessionnels. Les universités régionales, que la loi de 1896 substitua aux anciennes facultés séparées, devinrent rapidement des foyers d'esprit scientifique et des centres de recherches locales comparables à ceux de l'Allemagne. Cette organisation fut complétée par la réforme de l'agrégation d'histoire et du doctorat ès lettres. La première détacha du concours d'agrégation la préparation d'une « thèse », pour la reporter à un nouvel examen aboutissant au « diplôme d'études supérieures »; cet examen, dont l'épreuve principale est un « mémoire » historique, permet aux étudiants de s'essayer au travail d'érudition et d'a-

Digitized by Google

morcer des travaux qu'ils reprennent souvent ensuite, sous forme de thèses de doctorat; cette innovation a paru si heureuse que de l'histoire elle s'est étendue à toutes les autres branches de l'enseignement des Facultés des lettres, auxquelles elles assurent d'excellents travaux historiques. La seconde a substitué à l'ancienne thèse latine un travail équivalent, dit « thèse complémentaire »; cet ouvrage, qui peut être rédigé soit en français, soit en une langue étrangère, est d'ordinaire un travail d'érudition, bibliographie ou édition critique, très différent de la « thèse principale ». Ainsi, au début du siècle présent, les méthodes scientifiques étaient enseignées partout en France et pratiquées à tous les degrés de la vie universitaire.

Aussi le haut enseignement de l'histoire est-il devenu de plus en plus technique, du moins pour l'antiquité et le Moyen Age, qui possédaient depuis longtemps leurs méthodes et leurs écoles. L'histoire ancienne se pénètre profondément des sciences auxiliaires : l'archéologie est enseignée depuis 1876 et la *Revue de Philologie* date de 1877; mais à côté d'innombrables analyses, dispersées dans des revues ou formant des monographies isolées, il existe des ouvrages d'ensemble, comme l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique* de Maspero (1892-1900), l'*Histoire de la Littérature grecque* de A. et M. Croiset (1887-1899) et *La Main-d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce*, de P. Guiraud (1900). L'histoire du Moyen Age est peut-être plus nourrie encore que celle de l'antiquité des sciences auxiliaires, car on y en-

Digitized by Google

seigne à la fois la paléographie et la diplomatique, la bibliographie et souvent l'historiographie; elle s'oriente de plus en plus vers les recherches locales, sociales et économiques. Parmi ses représentants, citons G. Monod, auteur de nombreuses études critiques sur les sources de l'histoire de France, et A. Luchaire, qui a renouvelé l'étude des règnes et des institutions de l'époque capétienne.

L'histoire moderne et contemporaine a été longtemps moins bien partagée que les périodes antérieures, parce que, en dehors de l'École des Hautes Études, les méthodes n'en étaient enseignées nulle part; aussi la plupart des historiens qui s'y sont distingués depuis une génération se sont formés dans l'étude de l'antiquité et du Moyen Age. Toutefois, l'érudition, jusque-là confinée pour la France au Moyen Age, a débordé sur les périodes plus récentes, dont l'étude se fonde à présent sur les documents d'archives et sur des éditions critiques. Le plus célèbre de ses représentants est E. Lavisse, pour le XVII^e^ siècle; E. Bourgeois, l'auteur du *Manuel historique de politique étrangère* (1901-1905), reprend les conclusions de ce livre, surtout pour le XVIII^e^ siècle français. L'histoire contemporaine a été complètement renouvelée, surtout pour les périodes de la Révolution et de l'Empire. En 1886, A. Aulard inaugurait à la Sorbonne, pour étudier l'histoire révolutionnaire, une nouvelle méthode fondée sur la critique des mémoires et l'emploi de sources plus directes; à l' « école littéraire » il opposait ainsi l' « école scientifique » qui, si elle n'est pas toujours objective et impartiale, marque, au

Digitized by Google

point de vue de l'information, un progrès considérable sur la précédente. En 1903, le grand orateur politique Jean Jaurès, après avoir écrit une *Histoire socialiste de la Révolution*, projetait de créer une « Commission des documents relatifs à la vie économique de la Révolution », la plus vaste entreprise de travail collectif qui ait encore été tentée en France; il en est résulté de nombreuses publications, surtout des cahiers de doléances des États généraux, qui permettront de donner une solide assise aux études locales d'histoire révolutionnaire. En même temps, A. Chuquet, le directeur de la *Revue critique*, écrivait l'histoire militaire de la Révolution et de la période napoléonienne d'une manière méthodique, et E. Driault, fondateur de de la *Revue des Études napoléoniennes*, étudiait spécialement la politique extérieure du premier Empire, surtout en Orient; mais, à côté de ces représentants de l' « école scientifique », il existe, pour les mêmes périodes, de nombreux historiens de l' « école littéraire », brillants et souvent bien informés, comme A. Vandal et H. Houssaye.

Tandis que l'histoire générale était étudiée d'une manière plus exacte et plus approfondie, l'enseignement supérieur s'ouvrait à l'histoire locale. L'esprit régionaliste, né dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, n'a cessé de se développer sous la troisième République, par réaction contre la centralisation excessive du second Empire et a amené l'étude des institutions, des coutumes et des particularités locales; ce mouvement de décentralisation a été favorisé par

Digitized by Google

la création des universités régionales qui en était la conséquence et par les réformes des examens qui ont suivi cette création. La plupart des villes universitaires ont fondé des chaires d'histoire provinciale ou régionale, qui sont ordinairement unies aux chaires du Moyen Age; l'enseignement y prend la forme de cours publics et parfois de conférences fermées pour la préparation de mémoires ou même de thèses de doctorat. Parmi les monographies les plus considérables par leur valeur scientifique ou littéraire, sorties de cet enseignement, figurent l'*Histoire de Bordeaux* (1896) de C. Jullian; l'*Histoire de Lyon* (1903) de Charlety, qui avait été précédée d'une *Bibliographie critique de Lyon, des origines à 1789* (1902), et l'*Histoire de Nancy* de Chr. Pfister, commencée en 1902 et qui compte déjà trois volumes. Outre ces travaux, dont le dernier rappelle l'érudition bénédictine, il y a eu de très nombreux ouvrages d'histoire locale dus à des archivistes ou des amateurs; la tentative la plus intéressante a sans doute été la réédition par A. Molinier de l'*Histoire générale du Languedoc*, due à Dom Taillandier et Dom Morice.

En dehors de ces études d'histoire proprement dite, les méthodes historiques pénètrent de plus en plus les différentes disciplines. La géographie historique a été constituée surtout pour le Moyen Age, par A. Longnon, d'après les textes et les diplômes; depuis quelques années, dans la géographie proprement dite, physique ou humaine, on tente nettement de fonder l'étude des régions, non seulement sur l'observation des phénomènes présents, mais encore

Digitized by Google

sur leur évolution dans le passé que nous révèlent les documents d'archives. La linguistique, devenue l'histoire de la langue, se pénètre à la fois d'érudition et d'observation : l'étude des langues et des antiquités celtiques, jusque-là traitée uniquement par l'Allemagne, a été inaugurée chez nous, avec la *Revue celtique*, par d'Arbois de Jubainville, et cultivée par lui et par J. Loth; celle des langues romanes, que nous avions également un peu trop abandonnée aux Allemands, est aujourd'hui cultivée chez nous, principalement dans le Midi : l'*Atlas linguistique de la France* de J. Gilliéron et E. Edmont (1902-1913) et les méthodes expérimentales de l'abbé P.-J. Rousselot permettent de l'établir sur des bases solides; elle est représentée surtout, d'une façon générale, par A. Theillet, pour le Moyen Age, par A. Thomas, et, pour le français en général, par F. Brunot, dont l'*Histoire de la Langue française des origines à 1900* est en cours de publication depuis 1906. La littérature française, qui s'était imprégnée de l'idée d'évolution avec Brunetière, se pénètre d'érudition avec son élève G. Lanson : certains livres, comme *Les Légendes épiques; recherches sur la formation des chansons de geste* (1912-1914), de J. Bédier, sont des œuvres de pure science, où la meilleure documentation est mise au service d'une hypothèse simple, d'origine historique. Pour les pays étrangers, les littératures romanes, éclipsées au cours du XIX^e^ siècle par les littératures germaniques, ont de nouveau attiré l'attention des chercheurs; depuis le début du XX^e^ siècle, la considération des influences

Digitized by Google

littéraires réciproques qui s'exercent de peuple à peuple a créé un nouveau genre d'études, celui de la « littérature comparée ».

Les autres manifestations de l'activité humaine sont également étudiées dans leur développement et, le plus souvent, rapprochées entre elles. L'histoire de la philosophie devient objective et analytique : d'une part, elle se fonde sur l'étude approfondie des textes et les éclaire par les documents d'archives; de l'autre, elle renonce aux synthèses trop vastes pour s'appliquer à des problèmes limités : le plus remarquable essai, à ce point de vue, est le catalogue complet des manuscrits de Leibniz, entrepris à l'instigation de la France, par l' « Association internationale des Académies » (1900). De même, l'histoire de l'art s'appuie à la fois sur l'examen des œuvres et des documents écrits, mais, à la différence de l'histoire de la philosophie, elle emploie la méthode comparative : les deux principaux représentants en ont été E. Mâle pour le Moyen Age et C. Lemonnier pour les temps modernes. Le droit et les institutions sont également considérés au point de vue historique et comparatif; l'économie politique, au lieu d'être une science abstraite et déductive, tend à devenir l'histoire des faits et des doctrines économiques. L'histoire des religions enfin profite à la fois des recherches critiques et exégétiques, des études de folklore et d'ethnographie; elle se pénètre profondément de psychologie et de sociologie.

Parallèlement à ces études individuelles s'est poursuivi un travail collectif, marqué à la fois par le déve-

Digitized by Google

loppement des sociétés et des périodiques. Les érudits, sentant la nécessité de se rapprocher, se groupent de plus en plus en sociétés, soit particulières et locales, soit générales et nationales; il n'y a plus aujourd'hui en France un département qui ne possède au moins une société savante, s'occupant avant tout de recherches archéologiques et historiques, fouilles, publication et élaboration de documents. Toutes ces sociétés, entretenues par les cotisations régulières de leurs membres, ont à leur service un périodique, où elles font paraître leurs productions. Parmi celles de ces sociétés qui s'étendent à la France entière et ont leur siège à Paris, l'une des plus récentes et des plus vivaces est la *Société d'Histoire moderne* (1901), dont l'organe est la *Revue d'Histoire moderne et contemporaine.* Bien des périodiques sont indépendants des sociétés : ainsi, les grandes revues reçoivent des articles de toute provenance, même de l'étranger. A côté des revues générales ou littéraires qui font une place aux études d'histoire, comme la *Revue des Deux Mondes,* la *Grande Revue,* la *Revue bleue,* il existe plusieurs revues ou collections particulières de haute valeur, comme celles qui publient les travaux des Universités de Bordeaux, de Lyon ou de Nancy. Pour l'histoire générale, la France n'avait, en 1870, que la *Revue des Questions historiques;* elle a fondé peu après la *Revue historique* (1876), d'un caractère beaucoup plus scientifique. Depuis la fin du XIX^e^ siècle, les périodiques se sont spécialisés et multipliés, d'après les études et les tendances des historiens : il existe actuellement jusqu'à trois revues générales

Digitized by Google

pour l'époque de la Révolution et deux pour celle de l'Empire. On a essayé de remédier à ce morcellement en créant la *Revue de Synthèse historique* (1900), qui sert de lien entre les représentants des études particulières et de l'histoire générale, les érudits ou les spécialistes et les littérateurs ou les philosophes; elle tient le public au courant des principaux résultats des recherches historiques, montre comment les questions se posent et jusqu'à quel point elles sont résolues, s'occupe spécialement des principes, de la méthode et de la philosophie de l'histoire.

Un mouvement du même genre s'est produit dans l'historiographie proprement dite. Pendant la dernière partie du XIX^e^ siècle, les ouvrages analytiques ont dominé. Il y a, naturellement, des degrés très divers dans cette analyse, depuis le simple article de revue jusqu'aux monographies savantes en plusieurs volumes. Certaines œuvres d'érudition ne peuvent servir que d'instruments de travail, comme le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio, qui, commencé en 1873, vient seulement d'être terminé, ou le *Répertoire des sources historiques du Moyen Age* du chanoine U. Chevalier (1903-1907); d'autres livres, composés sous forme d'ouvrages d'enseignement sur le modèle de l'Allemagne, ont déjà un caractère plus général, mais servent encore avant tout de moyens de recherche, comme le *Manuel des Institutions romaines* de Bouché-Leclercq (1886) ou les *Sources de l'Histoire de France*, ouvrage collectif entrepris par A. Molinier en 1902, achevé pour le Moyen Age et qui se pour-

Digitized by Google

suit pour l'époque moderne et contemporaine. Au degré supérieur de l'analyse, on peut placer des monographies, définitives à leur date d'apparition, comme le *Règne de Philippe III le Hardi* de Ch.-V. Langlois (1887) ou l'*État et les Églises en Prusse sous Frédéric-Guillaume Ier*, de G. Pariset (1897).

Ainsi l'histoire perdait de vue sa propre fin, qui est la synthèse, si elle vise à reproduire la vie. Aussi, depuis une vingtaine d'années, les historiens ont-ils été amenés à entreprendre des ouvrages d'ensemble, tantôt scientifiques et définitifs, tantôt provisoires et destinés au grand public. Les premières, œuvres de spécialistes qui donnent, à un certain moment, le dernier mot de la science, sont dues soit à un, soit à plusieurs collaborateurs. Les unes comprennent souvent des ouvrages relativement peu étendus, comme le *Justinien* de Ch. Diehl (1902) ou l'*Histoire du peuple anglais au* XIXe *siècle* d'E. Halévy (1913); elles peuvent donner lieu à des œuvres considérables, comme le *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine* de Déchelette (1908-1914), qui comprend cinq volumes et reste inachevé, ou l'*Histoire de la Gaule* de C. Jullian, récemment commencée en 1884 et embrassant déjà quatre tomes. Les autres, dont le type est l'*Histoire de France* dirigée par Lavisse, sont l'œuvre de plusieurs savants, comme l'*Histoire de l'art* publiée sous la direction d'A. Michel (1905-1914, 10 vol. in-4).

A côté de ces synthèses érudites, on multiplie depuis quelque temps les œuvres plus brèves, sans documentation, écrites d'un style aisé pour initier

Digitized by Google

les non-spécialistes aux progrès des sciences historiques; telles sont l'*Histoire de France racontée à tous*, publiée depuis 1902 sous la direction de Fr. Funck-Brentano, à laquelle appartient la *Révolution* de L. Madelin (1911), et les *Vieilles Provinces de France*, collection dirigée par Albert-Petit, qui l'a inaugurée par l'*Histoire de Normandie*, à l'occasion du millénaire de cette province (1911). Ainsi, en 1914, l'histoire subissait en France une double tendance : d'un côté, elle tendait à devenir scientifique, collective et objective comme à l'époque réaliste, de l'autre, elle continuait à rester littéraire, individuelle et subjective comme pendant la période romantique; de toute façon, elle était caractérisée, à côté d'une exactitude et d'une information croissantes, par un souci de l'exposition d'ensemble et par un effort pour se mettre à la portée du lecteur ainsi que du public instruit.

Conclusion.

Depuis un siècle, la France s'est montrée fréquemment initiatrice et supérieure aux autres nations dans l'histoire aussi bien que dans les sciences, les lettres et les arts.

Dans le mouvement historique, notre pays a joué un rôle de précurseur, il a indiqué la voie à suivre et dirigé l'orientation des autres peuples. Il a dû ce rôle à son génie individualiste et créateur, aux nombreux esprits originaux, spécialistes ou autodidactes, gens

Digitized by Google

de métier ou amateurs, dont l'initiative spontanée lui a valu une continuité ininterrompue de créations originales, dans le domaine des sciences auxiliaires comme des grandes œuvres littéraires, dans celui des méthodes comme de la philosophie de l'histoire. Pour bien apprécier, en effet, le mouvement historique de la France de 1815 à 1914, il faudrait le comparer non seulement à celui des autres pays dans la même période, mais encore à ce qu'il était auparavant dans ces différents pays : on reconnaîtrait que beaucoup de prétendues créations allemandes, comme la méthode critique ou son application à certaines branches de l'histoire, sont ou inspirées directement par la France, ou même empruntées directement à nos écrivains; pour la période qui nous occupe, nous avons vu que la plupart des nouvelles branches de l'histoire d'Orient et d'Extrême-Orient, égyptologie et assyriologie, indianisme et sinologie, sont entièrement d'origine française. Dans l'histoire proprement dite, c'est encore la France qui a eu la gloire de sortir de l'érudition incolore, pour ressusciter le passé, soit d'une façon artistique, avec l'école romantique, soit d'une façon plus objective, avec l'école réaliste et l'école scientifique contemporaine.

Il semble donc bien que, depuis un siècle, la France tienne le premier rang dans l'historiographie, avec des historiens comme Thierry et Michelet, Guizot et Mignet, Tocqueville, Fustel et Renan, Sorel et Lavisse, auxquels on ne saurait guère opposer, en Allemagne, que Ranke et Mommsen, en Angleterre que Macaulay; si, individuellement, chacun de ces étran-

Digitized by Google

gers peut sembler supérieur à quelqu'un des nôtres, Ranke à Thierry ou à Michelet, Mommsen à Fustel ou à Renan, Macaulay à Guizot, la France a certainement produit des génies bien plus nombreux et plus variés qu'aucun des autres pays. En dehors de leur valeur comme écrivains, certains de ces historiens, Guizot, Duruy et Lavisse, sont des organisateurs de premier ordre, tels que nous n'en trouvons pas, même en Allemagne; ce pays, qui s'est vanté d'avoir le génie de l'organisation, ne peut nous le dénier en matière d'histoire : l'établissement de nos comités et de nos congrès, de nos académies et de nos sociétés, de nos écoles et de nos instituts, la réforme de nos universités et de nos systèmes d'examen, les œuvres sorties de notre haut enseignement ou de l'initiative privée, montrent également que le génie créateur ne nous a pas plus manqué dans les entreprises collectives que dans les travaux individuels; l'organisation officielle se mêle harmonieusement, chez nous, aux initiatives personnelles et donne une note bien française de discipline consentie, qui contraste avec la rigidité du système allemand.

Sauf pendant de rares périodes, comme celle du romantisme, où elle subissait en partie des influences étrangères, la France a maintenu intacte son ancienne tradition classique, consistant à unir étroitement la science et l'art, la logique constructive et la reconstitution intuitive, l'esprit géométrique et l'esprit de finesse. Au point de vue scientifique, la France a su rester dans une sage mesure : elle a eu d'admirables érudits, créateurs de méthodes, mais qui ne les ont

Digitized by Google

jamais poussées jusqu'à la sécheresse et surtout jusqu'à l'absurde; jamais elle n'a versé dans l'hypercritique, la critique destructive ou sceptique, non plus que dans la reconstitution par trop conjecturale : ses grands historiens ont plutôt péché par excès contraire, mais ils paraissent être arrivés aujourd'hui à une sorte d'équilibre, caractérisé par la critique modérée et conservatrice. D'ailleurs, l'histoire est rarement demeurée abstraite en France, parce qu'on s'y défiait des systèmes; elle a généralement gardé un étroit contact avec les faits et la psychologie; elle a visé à être une étude de l'humanité, une science des réalités, aussi proche que possible de l'observation et de l'expérience : aussi a-t-elle pris, chez nous, un caractère éminemment objectif.

Nos études historiques ont revêtu un caractère non seulement scientifique, mais encore philosophique et artistique. Sans doute, on ne peut guère citer, en France, beaucoup d'œuvres qui appartiennent à la philosophie de l'histoire proprement dite; mais cette philosophie, loin de se désintéresser des faits, pour s'ériger en systèmes *a priori*, pénètre ces faits, les infuse en quelque sorte, si bien que, pour être partielle et limitée, elle n'en est que plus réelle et plus profonde. Toute étude historique, si spéciale et si analytique qu'elle paraisse, vise chez nous à des conclusions générales, de nature philosophique ou sociologique, psychologique ou morale. Aussi, après avoir peut-être trop versé dans l'analyse, l'historiographie française est revenue à la synthèse; jamais, d'ailleurs, elle ne s'est désintéressée de son

Digitized by Google

public et n'a négligé d'apporter tout le soin possible à la forme des ouvrages. Loin de nous imaginer que la forme est indifférente au fond, que la science peut se passer de l'art, nous avons compris que, dans toute œuvre humaine, idées et style, faits et construction sont étroitement solidaires, que l'écrivain doit donner la vie à des matériaux épars que l'érudit lui fournit. Cette forme, où se retrouvent notre esprit altruiste et notre sens esthétique, comporte, avant tout, pour le plan, l'ordre et la clarté, pour le style, la précision et la brièveté; choisir les faits, les disposer en démonstrations ou en tableaux, faire ressortir ce qui est important et le mettre en relief par l'expression caractéristique ou pittoresque, constitue en France l'idéal commun à la fois au littérateur et à l'historien.

Telle a été, dans ses grandes lignes, la tradition française en histoire depuis environ un siècle; on peut en conclure que cette tradition va se continuer et, tout au plus, s'épurer en s'affirmant. Il ne faut pas, en effet, se dissimuler que si, avant 1848 et 1870, cette tradition avait trop séparé la science de l'art et développé l'histoire proprement dite aux dépens de l'érudition, il s'était produit, depuis près d'un demi-siècle, une réaction, due en grande partie à l'influence de l'Allemagne. Beaucoup de Français, imitant en cela leurs vainqueurs, avaient donné à la recherche et à la critique le pas sur l'exposition et l'élocution : ils en arrivaient à confondre l'histoire avec l'érudition, les résultats de l'investigation avec les procédés de l'analyse et un livre avec une collection de documents ou de fiches placées bout à bout;

Digitized by Google

la guerre actuelle, arrêtant cet engouement pour les méthodes allemandes, nous aura ramenés au sentiment de la mesure et de l'harmonie. Peut-être aurons-nous à redouter des tendances opposées qui développeraient la partie esthétique de l'histoire aux dépens de sa solidité scientifique ou qui prétendraient faire de l'histoire une discipline « pragmatique », servant à tout prix à l'action; mais on peut encore envisager d'autres éventualités. Nous imaginons volontiers qu'après avoir exagéré, dans l'enseignement et même dans l'historiographie, la part faite à l'histoire de la civilisation, et en particulier aux institutions, on va en revenir partiellement à l'ancien exposé des événements et, en particulier, à l'histoire militaire, si négligée depuis la fin du siècle dernier; d'autres supposent que l'on s'écartera désormais de la conception purement intellectuelle et critique, soi-disant objective de l'histoire, pour retourner à une conception plus subjective, où l'auteur devrait, non seulement comprendre le passé pour le bien expliquer, mais encore le sentir et le vivre, pour le bien exprimer et sympathiser avec lui, puisque, après tout, jamais historien n'a pu s'abstraire de ses convictions et échapper à son milieu.

Ces différentes tendances, par lesquelles le mouvement historique réagirait contre des excès momentanés, peuvent, d'ailleurs, coexister; nous osons espérer que, cette fois encore, le bon sens français saura trouver le juste milieu. Après la grande secousse de la Révolution et de l'Empire, l'histoire est devenue la marque d'un nouveau siècle; si, comme on l'a pré-

Digitized by Google

dit, le XX^e siècle est l'époque du développement des sciences morales et sociales, l'histoire prendra une forme définitive après les événements formidables que nous venons de traverser : elle deviendra alors une véritable discipline autonome, différente à la fois de la sociologie et de la philosophie de l'histoire, qui l'auront inspirée et rajeunie, une étude nourrie de science et pénétrée d'expérience, qui saura faire revivre le passé d'une manière aussi attachante et aussi exacte que possible, sans tomber dans les exagérations du subjectivisme et du symbolisme romantiques ou de l'objectivité et du scientisme réalistes.

Digitized by Google

SOMMAIRE

DES

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE

AU COURS DE SES SÉANCES ORDINAIRES

LA VIE, LA MODE ET LE COSTUME

AU XVII[e] SIÈCLE

Par M. Hippolyte ROY

MEMBRE TITULAIRE

M. Roy donne successivement lecture de plusieurs chapitres du livre qu'il doit incessamment publier, étude sur la Cour de Lorraine au commencement du XVIII[e] siècle.

Il traite d'abord de la parfumerie : eaux, pâtes, poudres, onguents, pastilles et opiats en usage à cette époque. Ici, les mémoires de l'apothicaire remplacent ceux du mercier, du tailleur et du pelletier. On trouve dans ces mémoires de curieuses indiscrétions sur les procédés qu'employaient les princesses lorraines pour paraître plus fraîches et plus belles : onguent dépilatoire, pâte aux amandes pour les mains... Voici des fournitures de fausses nattes, puis un

Digitized by Google

dentifrice, des perles, du corail et autres substances précieuses. Le Duc, en son déshabillé, porte des papillottes; il brûle dans sa chambre des pastilles de musc, de styrax et de benjoin, après « avoir pris médecine ».

Sous ce titre : « De la coiffure au XVII^e siècle », M. Roy présente la figure classique du gentilhomme de l'époque de Louis XIII, ce type du mousquetaire, popularisé, souvent à faux, par le roman. Toujours élégant, il change de panache comme de bas ou de gants, en choisissant la couleur « congruente » au costume : vert-brun, nacarat, fleur-de-pêcher. Laissant le feutre aux bretteurs, il coiffe dignement le castor, avec cordon tressé d'or fin, mêlé parfois de pierreries.

Le matin, dans son cabinet, il se montre en bonnet de velours ou de satin cramoisi, passementé d'or ou d'argent fin, avec force poudre de violettes sous la doublure. Les dames, de leur côté, quittent à la chasse le petit bonnet de taffetas noir pour adopter le castor, coquettement empanaché, du gentilhomme. Pour la nuit, le bonnet de taffetas gris de lin, roi cramoisi ou incarnadin; dans le grand deuil, le bandeau et la cornette de toile blanche. Au bain, dans la Meurthe, à Tomblaine, les princesses portent le chapeau de grosse paille...

Nous passons ensuite aux « articles de bureau », à propos desquels M. Roy nous introduit dans le cabinet où les grandes dames, en robe de chambre fourrée de martre, vaquaient à leur correspondance... Nous y voyons, sur le bureau plaqué de

Digitized by Google

marqueterie, la cire d'Espagne à cacheter, la « lasse » de soie à sceller les lettres, les écritoires en cuir du Levant, les papiers filigranés au lion, au raisin ou au gantelet, les plumes d'oie, de cygne ou de corbeau, les poudres et les tablettes à écrire. Les encres sont à base de vin blanc, on sèche l'écriture avec de la fine poudre de Chypre servant pour la toilette.

Enfin, sous ce titre : « Le costume historique », M. Roy nous présente le duc, non plus costumé, comme un petit marquis, du pourpoint, de la casaque et du manteau flottant, mais bardé de fer comme un guerrier armé pour la bataille. Les princes de ce temps posaient ainsi sous le pinceau ou le burin des grands artistes. Les grandes dames elles-mêmes aimaient à se travestir aux yeux de la postérité, la duchesse Nicole en Pallas, la duchesse de Chevreuse en Diane chasseresse. Voici les pages, sous la livrée rouge et jaune, galonnée tantôt de soie jaune et colombine, tantôt de soie verte et isabelle; puis les veneurs, les courriers, les trompettes... Viennent ensuite les archers en dalmatique à bandes rouges et jaunes, les gardes suisses avec leurs hallebardes, enfin les mousquetaires dont les tambours, vêtus de serge écarlate, coiffent une bourguignote en drap rouge cramoisi. Le décor, certes, est auguste et la figuration imposante; mais on voit dans la coulisse un vétéran de la garde suisse dont les vêtements sont en loques, qui expose dans un placet sa détresse et qui a dû acheter de ses deniers une livrée convenable.

Digitized by Google

ETUDE SUR FRÉDÉRIC CHOPIN

Par M. Ch. BOHÊME

MEMBRE TITULAIRE

M. Bohême retrace les principaux événements qui marquèrent la trop brève existence de Chopin (1810-1849). Son père, Nancéien authentique, s'était fixé à Varsovie et avait épousé une Polonaise. Puis M. Bohême aborde l'analyse de l'œuvre du célèbre compositeur, qu'il s'efforce d'éclairer par la psychologie de l'auteur. Il choisit certaines pièces qui lui semblent particulièrement significatives, et ramène les divers sentiments qu'elles expriment à deux principaux : le patriotisme et la mélancolie. Dans la musique de Chopin, c'est l'âme même de la Pologne qui chante ou qui tressaille; mais c'est aussi la « plainte humaine », tristesse, désespoir ou douleur de vivre, qui gémit ou qui sanglote.

De là, dans l'œuvre de Chopin, quelque chose de morbide, parfois de troublant, qui nous empêche de ranger ce musicien, si grand qu'il soit, sur la même ligne qu'un Sébastien Bach ou qu'un Beethoven. M. Bohême conclut qu'il serait dangereux d'aimer d'un amour exclusif cette musique pourtant si ensorcelante.

Digitized by Google

RENAN A L'ABBAYE DU MONT-CASSIN

Par M. l'abbé RENARD

ASSOCIÉ-CORRESPONDANT

En rapprochant quatre lettres inédites de Renan au père Tosti, bénédictin du Mont-Cassin et historien de renom, de lettres et d'ouvrages écrits par lui dans la même période de sa vie, M. l'abbé Renard établit, chez l'auteur de la *Vie de Jésus*, l'existence d'une étape intellectuelle sur laquelle les biographes n'avaient pas fait jusqu'ici la lumière. Ce sont quinze années de mysticisme, inattendues, auxquelles il n'est pas impossible que Renan se réfère quand, à la fin de sa vie, il écrivait : « O Dieu de ma jeunesse, j'ai longtemps espéré revenir à toi, enseignes déployées et avec la fierté de la raison. »

Renan, après sa sortie du séminaire, ne regardait plus qu'une religion comme acceptable, celle de la « Sainte Révolution ». Or, au cours d'un voyage qu'il fait en Italie, en 1850, il est frappé de la piété du peuple de Rome. Il en conclut que le christianisme est capable de donner au peuple un idéal suffisant pour poétiser sa vie. Une plus grande surprise l'attendait au Mont-Cassin. Il y trouve ce qu'il ne croyait pas pouvoir exister, des moines fidèles à leur foi quoique imbus d'idées modernes. Dès lors, il entrevoit une conciliation entre le catholicisme et le rationalisme. Il l'espère, il la tente. La *Vie de Jésus*

Digitized by Google

doit être regardée comme un essai en vue de fonder cette religion chrétienne réformée acceptable pour tous. Son échec le dépite; il délaissa Jésus pour aller sur l'Acropole prier Minerve.

LETTRES DE Mgr DARBOY

ARCHEVÊQUE DE PARIS

Par M. E. AMBROISE

MEMBRE TITULAIRE

M. Ambroise a tiré des papiers conservés par la famille de Mgr Darboy quelques aperçus nouveaux sur la vocation et les idées politiques de l'archevêque mort en 1871, victime de la Commune de Paris.

Dans une correspondance poursuivie pendant vingt ans avec un ami d'enfance, il a suivi les débuts et les étapes de cette vocation sacerdotale. En elle, la profondeur du sentiment religieux s'alliait à la fois à un respect pour le Saint-Père, et, chose nouvelle pour l'époque, à une haute conception du rôle conciliateur réservé au prêtre en face des aspirations ardentes de la démocratie.

Toutes ces lettres reflètent la résolution du jeune prêtre de se jeter dans la lutte et de se consacrer tout entier, sans souci des régimes politiques, au seul apostolat des âmes, en passant par-dessus les

Digitized by Google

hommes et les choses — ainsi qu'il le disait — et au risque d'y laisser sa tête.

Par son libéralisme éclairé, Mgr Darboy avait assez vite conquis la sympathie et la confiance de son clergé, mais il n'avait pas désarmé les partisans de l'absolutisme religieux et politique, demeurés très puissants en France et surtout à Rome, où ils devaient mettre tout en œuvre pour le compromettre aux yeux du Souverain Pontife. Ces intrigues abreuvèrent d'amertume les dernières années de sa vie. Elles ont même injustement pesé sur sa mémoire, jusqu'à ce que l'influence libératrice des célèbres encycliques de Léon XIII fût venue affranchir la conscience religieuse de l'emprise des partis politiques.

LE CARDINAL MATHIEU, HUMANISTE

Par M. l'abbé RENARD

ASSOCIÉ-CORRESPONDANT

Ce prélat, que quelques traits ont rendu célèbre, était un fin lettré, nourri de classicisme. Notre grand siècle avait conquis son admiration et il s'y était attaché. Il avait donné de bonne heure sa mesure. M. l'abbé Renard, en lisant des extraits des devoirs qu'il remettait à ses professeurs lorsqu'il préparait sa licence ès lettres, n'a pas de peine à faire voir la

Digitized by Google

précocité de son jugement, en même temps que sa finesse et sa profondeur.

Ce goût des choses de l'esprit le porta toute sa vie à rechercher l'amitié des hommes de culture élevée. Ses relations avec Gebhart, Brunetière, Rambaud, que tout le monde a connues, ont paru à certains comme des moyens par lesquels l'abbé Mathieu, s'y prenant de bonne heure, préparait ses ascensions futures. C'est bien mal le connaître, car il ne fut pas ambitieux. Pour lui, le charme d'une conversation était plus grand que l'attrait des honneurs, et s'il s'est réjoui de son entrée à l'Académie française, c'est qu'il y trouvait un salon de plus à causer. Mais son goût des lettres ne contredisait pas ses croyances religieuses et il savait faire sur les œuvres les réserves qu'il fallait.

M. l'abbé Renard termine sa communication par un exposé des idées du cardinal Mathieu sur les programmes d'enseignement, telles qu'il eut à les défendre devant la Commission d'enquête parlementaire présidée par M. Ribot, en 1899. Évidemment il veut pour le latin la première place. Il le considère comme l'élément éducateur de l'esprit le plus sûr. Il se défie de l'invasion des sciences, comme d'une prépondérance excessive des langues modernes. Enfin, il est partisan affirmé du baccalauréat. Pour tout dire, cependant, il pense que rien ne remplacera jamais dans l'éducation de l'enfant l'influence jointe et conjuguée du père et de la mère.

Digitized by Google

CONCOURS OUVERTS

ET

PRIX DÉCERNÉS PAR L'ACADÉMIE DE STANISLAS

I

PRIX LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES

1° Prix Herpin

M. le docteur Herpin (Jean-Charles), de Metz, associé-correspondant de l'Académie de Stanislas, décédé à Nice le 17 janvier 1872, a fondé un prix de 1.000 francs à décerner tous les *quatre ans,* à la suite d'un concours ouvert par l'Académie de Stanislas « sur des questions scientifiques, agricoles, économiques, statistiques ou historiques intéressant particulièrement la Lorraine ou l'ancienne province des Trois-Évêchés ».

Il a été attribué pour la première fois en 1881.

2° Prix Dupeux

Fondation par M. François-Raymond Dupeux, ancien professeur, décédé à Rosières-aux-Salines le 19 novembre 1893, d'un prix de 350 francs à décerner par l'Académie de Stanislas au meilleur ouvrage manuscrit ou imprimé traitant d'histoire ou d'archéologie, se rapportant de préférence à la Lorraine, ou bien traitant un sujet de science ou de linguistique, se rapportant aussi de préférence à la Lorraine.

Ce prix est décerné trois années sur quatre : il l'a été pour la première fois en 1898.

Digitized by Google

3° Prix Stanislas de Guaita

En mémoire de son fils Stanislas, décédé au château d'Alteville le 19 décembre 1897, Mme de Guaita a institué un prix *annuel* de 200 francs ayant pour objet de récompenser les efforts et le mérite d'un littérateur, ou de venir en aide à un jeune homme se destinant aux lettres. Le candidat devra appartenir à la région lorraine.

4° Prix Gabriel Thomas

En souvenir de son mari, M. Gabriel Thomas, en son vivant président de Chambre honoraire à la Cour d'appel et secrétaire perpétuel de l'Académie de Stanislas, Mme Gabriel Thomas a institué une fondation d'un capital de 6.000 francs, dont les arrérages constitueront un prix triennal et indivisible, en faveur d'un jeune licencié ès lettres de l'Université de Nancy, ou résidant dans le ressort académique de Nancy, et par qui ce prix serait employé à la préparation ou édition d'un ouvrage, ou comme bourse de voyage, ou de quelque autre façon analogue utile à ses études et à son avenir.

5° Prix du Souvenir

Par décision du 30 novembre 1922, le Comité de la Ligue du Souvenir a fondé un prix annuel de 1.000 à 1.200 francs, que l'Académie de Stanislas est chargée d'attribuer à une personne ou collectivité, de préférence Française ou Belge, qui, de quelque façon, jugée efficace et de haute valeur morale, soit par un livre, une pièce de théâtre, une œuvre d'art, une propagande de conférences, soit par son enseignement, soit par quelque initiative ou quelque acte, aura contribué à entretenir et fortifier le souvenir des responsabilités et des crimes commis par l'Allemagne durant la Grande Guerre.

Digitized by Google

II

PRIX DE VERTU

1° Prix Gouy

Une fondation a été faite par M. Jules Gouy, membre de l'Académie de Stanislas, décédé à Nancy le 12 février 1892. L'importance en a été accrue par la générosité de ses enfants : M. Albert Gouy de Bellocq-Feuquières et M^me^ la vicomtesse de Chambrun.

Cette libéralité a mis à la disposition de l'Académie de Stanislas, *chaque année,* depuis 1876, 600 francs pour récompenser le dévouement maternel et 600 francs pour récompenser la piété filiale.

Sont admises à concourir les personnes domiciliées à Nancy depuis douze ans.

2° Prix Jeanne Bourgon

M. Bourgon, ancien banquier, décédé à Nancy en 1888, a légué à l'Académie de Stanislas, en souvenir de M^lle^ Jeanne Bourgon, sa fille, une somme de 10.000 francs, payable après le décès de sa veuve, avec mission d'en consacrer les revenus à doter, *tous les cinq ans,* une jeune fille pauvre de Nancy, qui l'aura mérité par sa bonne conduite et par sa piété filiale.

3° Prix Mangeon

En mémoire de son père, M. Mangeon, décédé conservateur des hypothèques en retraite à Nancy, M^lle^ Emma Mangeon a confié, depuis 1893, à l'Académie de Stanislas, le soin de décerner, *chaque année,* un prix de piété filiale de 100 francs.

Digitized by Google

4° Prix René de Goussaincourt

Prix *annuel* de 300 francs destiné à récompenser la piété filiale ou, exceptionnellement, tout acte de vertu et de dévouement, même en dehors des liens de parenté ou d'alliance.

5° Prix Chassignet

Par son testament en date du 27 janvier 1898, M. Chassignet, membre de l'Académie de Stanislas, décédé à Nancy le 25 février 1898, a fondé un prix *quinquennal* et indivisible de 1.500 francs en faveur de la femme — fille, épouse ou veuve — jugée par l'Académie de Stanislas la plus méritante et la plus digne d'intérêt.

Le généreux abandon fait par Mme Chassignet de son droit d'usufruit a permis d'attribuer ce prix dès 1903.

6° Prix René de Goussaincourt

Prix *triennal* et indivisible de 200 francs « destiné à récompenser le serviteur ou la servante qui, par sa fidélité, par ses soins dévoués et désintéressés, aura donné l'illusion de l'aisance à ses maîtres trahis par la fortune, et, à défaut de ce mérite particulier, à récompenser un mérite analogue apprécié par l'Académie ».

Le concours pour l'obtention de ce prix s'étendra à tout le département de Meurthe-et-Moselle.

Ce prix a été décerné pour la première fois en 1901.

7° Prix de Bouxières-aux-Dames

Prix *triennal* de 200 francs, en vue de récompenser des actes de vertu, institué par M. René de Goussaincourt, au profit des personnes habitant la commune de Bouxières-

Digitized by Google

aux-Dames ou d'une autre commune du département depuis plus de trois ans.

Ce prix a été décerné pour la première fois en 1901.

8° Prix René de Goussaincourt

Prix *biennal* de 100 francs fondé par M. René de Goussaincourt et destiné à récompenser le dévouement dans la famille ou en dehors de la famille, chez des enfants ou des jeunes gens de l'un ou de l'autre sexe, âgés de moins de vingt et un ans.

Le concours pour l'obtention de ce prix, décerné pour la première fois en 1902, s'étendra à tout le département de Meurthe-et-Moselle.

9° Prix Cardin-Roussel

En mémoire de ses parents, M^me^ Cardin-Roussel a fondé un prix *annuel* de 200 francs destiné à récompenser une fille plus ou moins jeune, ouvrière de son état, remarquable par son dévouement à sa mère veuve et pauvre, vivant ensemble toutes deux, très honnêtes, bonnes catholiques et dignes d'intérêt. Elles devront être de Nancy et l'habiter depuis dix ans.

10° Prix des infirmiers militaires

Prix *biennal* de 100 francs fondé par M. René de Goussaincourt et destiné à récompenser un homme de troupe de l'armée française, gradé ou non gradé, appartenant au service des hôpitaux militaires ou à celui des infirmeries régimentaires de la place de Nancy, ou y étant temporairement employé à un titre quelconque, et qui se serait signalé par son dévouement, soit dans une circonstance particulière, soit dans la suite de ses services.

Dans le cas où, pour une raison quelconque, le prix ne

Digitized by Google

pourrait être décerné dans ces conditions à l'une de ses échéances, l'Académie en disposerait en faveur de quelque autre dévouement.

11° Prix Ferdinand Lachasse

En souvenir de M. Ferdinand Lachasse, de son vivant docteur en droit et secrétaire de la Faculté de droit, Mme Lachasse, sa veuve, a institué un prix *annuel* de 100 francs, destiné à récompenser le dévouement, ce mot étant pris dans son sens le plus large.

Aucune condition particulière n'est imposée à l'Académie, qui appréciera souverainement.

12° Prix des ouvriers et ouvrières de l'industrie

Prix *biennal* de 100 francs, institué par M. René de Goussaincourt, et destiné à récompenser un ouvrier (ou ouvrière) titulaire de la médaille de trente ans de travail, qui aura fait preuve de dévouement dans la famille, ou même envers des étrangers.

13° Prix Charles Bour

M. Charles Bour, décédé à Nancy en 1907, a légué à l'Académie de Stanislas une rente annuelle de 1.800 francs, à charge d'employer cette somme en des prix de 300 ou 400 francs à remettre à des jeunes filles catholiques que l'Académie jugera mériter cet encouragement par leur conduite et leur dévouement à leurs parents.

Ces prix ont été décernés pour la première fois en 1911.

14° Prix Clotilde Humbert

Prix annuel de 250 francs, institué en souvenir de Mlle Clotilde Humbert, pour récompenser la vertu et le dévouement, en dehors de toute détermination spéciale.

Ce prix a été décerné pour la première fois en 1911.

Digitized by Google

15° Prix Simonin

Don annuel de 150 francs, fait par Mme Prosper Simonin, née de Roche, pour récompenser une femme — fille, épouse ou veuve — de son dévouement familial (prix limité au département de Meurthe-et-Moselle).

Ce prix a été décerné pour la première fois en 1912.

16° Prix Nicolas Humbert

En souvenir de son mari, M. Nicolas Humbert, Mme veuve Humbert a fait don à l'Académie de Stanislas d'une somme de 6.000 francs, à condition que les revenus de ce capital servent à récompenser, *chaque année,* un *homme* veuf, marié ou célibataire, de préférence habitant Nancy, jugé digne de cette récompense par l'Académie.

Ce prix, d'une valeur de 200 francs, a été décerné pour la première fois en décembre 1915.

17° Prix Pister

En souvenir de son mari M. Pister, Mme veuve Pister a fait un legs à l'Académie, d'une rente sur l'État de 2.000 francs dont 1.000 francs à employer annuellement en deux ou trois prix à des jeunes filles les plus méritantes pour les soins donnés à leurs parents et 1.000 francs en quatre prix à quatre mères de famille chargées d'enfants et méritantes.

18° Prix Virginie Jacquot

Prix de 450 francs fondé par M. le Chanoine Barbier, curé doyen de Blâmont, pour être attribué, chaque année, au père ou à la mère d'une famille d'au moins quatre enfants vivants (les morts de la grande guerre comptant comme

Digitized by Google

tels) habitant depuis dix ans la commune de Glonville, ou, à défaut de candidats méritants, une autre commune rurale du canton de Baccarat, et professant la religion catholique; mais sans aucune exclusion pour raison politique ou religieuse, ni de fréquentation scolaire.

19° Prix Audiat

Prix annuel de 100 francs fondé par la famille Audiat de Maudhuy en faveur d'une mère de famille.

PRIX MILITAIRES RENÉ DE GOUSSAINCOURT

(ancien officier au 54e mobiles).

20° Prix annuel de 100 francs, au profit d'un ancien mobile de 1870, ou d'un grand blessé ou mutilé de la guerre de 1914-1918 ayant combattu dans les rangs de la Division de fer.

21° Prix annuel de 100 francs, au profit d'une femme, de préférence mère de famille, épouse ou veuve d'un soldat de la guerre de 1914-1918 ayant combattu dans les rangs de la Division de fer.

22° Prix annuel de 100 francs, au profit d'une personne de peu de ressources, prenant un soin pieux d'un soldat de la guerre de 1914-1918 aveugle ou ayant subi toute autre mutilation grave, telle que la perte de ses bras.

Digitized by Google

CONCOURS DE 1924

L'Académie décernera, dans sa séance publique de décembre 1924, les prix suivants :

1° PRIX LITTÉRAIRES

1° Prix Herpin. — Ce prix, de 1.000 francs, sera décerné au meilleur mémoire sur le sujet suivant : *État comparatif de l'agriculture en Lorraine, avant et depuis 1918. Étude économique et statistique.*

2° Prix Dupeux. — Ce prix, de 350 francs, est destiné au meilleur ouvrage, manuscrit ou imprimé depuis le 1er janvier 1904, qui aura été présenté sur un sujet de science se rapportant de préférence à la Lorraine.

3° Prix Stanislas de Guaita. — Ce prix, de 200 francs, a pour objet de *récompenser les efforts et le mérite d'un littérateur ou de venir en aide à un jeune homme se destinant aux lettres.* Le candidat devra appartenir à la région lorraine. Il devra déposer, à l'appui de sa demande, les ouvrages imprimés ou manuscrits, ou d'autres justifications pouvant établir qu'il remplit les conditions du concours.

4° Prix Gabriel Thomas, de 600 francs, en faveur d'un jeune licencié ès lettres de l'Université de Nancy ou résidant dans le ressort académique de Nancy. Ce prix serait employé à la préparation ou édition d'un ouvrage, ou comme bourse de voyage ou de quelque autre façon analogue utile à ses études ou à son avenir.

5° Prix du Souvenir, de 1.200 francs, à attribuer à une personne ou collectivité, de préférence Française ou

Digitized by Google

Belge, qui, de quelque façon, jugée efficace et de haute valeur morale, soit par un livre, une pièce de théâtre, une œuvre d'art, une propagande de conférences, soit par son enseignement, soit par quelque initiative ou quelque acte, aura contribué à entretenir et fortifier le souvenir des responsabilités et des crimes commis par l'Allemagne durant la Grande Guerre.

Pour ces prix, les demandes et pièces à l'appui seront déposées, avant le 1er juillet 1924, à l'adresse du secrétaire perpétuel de l'Académie, à la Bibliothèque publique, 43, rue Stanislas.

Pour l'un ou l'autre de ces prix, sont de fait hors concours les ouvrages ou mémoires déjà récompensés par une des Académies de l'Institut de France, ou par toutes autres Sociétés savantes, de France ou de l'étranger.

2° PRIX DE VERTU

1° **Prix Jules Gouy**, de 600 francs, pour récompenser le dévouement maternel.

2° **Prix Jules Gouy**, de 600 francs, pour récompenser la piété filiale.

(Sont admises à concourir, pour ces deux prix, les personnes domiciliées à Nancy depuis douze ans au moins.)

3° **Prix René de Goussaincourt**, de 300 francs, pour récompenser la piété filiale.

4° **Prix René de Goussaincourt**, de 100 francs, pour récompenser le dévouement dans la famille ou en dehors de la famille chez des enfants ou des jeunes gens de l'un ou l'autre sexe, âgés de moins de vingt et un ans (s'étend à tout le département de Meurthe-et-Moselle).

5° **Prix René de Goussaincourt**, de 100 francs, pour récompenser un homme de troupe de l'armée française, infirmier militaire, qui se sera signalé par son dévouement,

Digitized by Google

6° Prix René de Goussaincourt, de 100 francs, pour récompenser un ouvrier (ou ouvrière) titulaire de la médaille de trente ans de travail, qui aura fait preuve de dévouement dans la famille.

7° Prix Mangeon, de 100 francs, pour récompenser la piété filiale.

8° Prix Cardin-Roussel, de 200 francs, pour récompenser une ouvrière dévouée à sa mère veuve.
(Elles devront être de Nancy et l'habiter depuis dix ans.)

9° Prix Ferdinand Lachasse, de 100 francs, pour récompenser le dévouement.

10° Prix Charles Bour, de 1.800 francs, à partager par sommes de 300 ou de 400 francs, entre des jeunes filles catholiques, pour récompenser leur bonne conduite et leur dévouement à leurs parents.

11° Prix Clotilde Humbert, de 250 francs, pour récompenser la vertu et le dévouement.

12° Prix Nicolas Humbert, de 200 francs, pour récompenser un homme (marié, veuf ou célibataire), de préférence habitant Nancy, jugé digne par l'Académie.

13° Prix Prosper Simonin, de 150 francs, pour récompenser une femme (fille, épouse ou veuve), de son dévouement filial (Prix limité au département de Meurthe-et-Moselle).

14° Fondation Pister, de 2.000 francs, dont 1.000 francs à employer en deux ou trois prix à des jeunes filles les plus méritantes pour les soins donnés à leurs parents et 1.000 francs en trois prix à trois mères de familles chargées d'enfants et méritantes.

15° Prix Virginie Jacquot, de 450 francs, en faveur du père ou de la mère d'une famille d'au moins quatre enfants vivants (les morts de la grande guerre comptant comme tels), habitant depuis dix ans dans la commune

Digitized by Google

de Glonville, ou à défaut de candidats méritants, une autre commune rurale du canton de Baccarat.

PRIX MILITAIRES RENÉ DE GOUSSAINCOURT

(ancien officier au 54e mobiles).

16° Prix de 100 francs, au profit d'un ancien mobile de 1870, ou d'un grand blessé ou mutilé de la guerre de 1914-1918 ayant combattu dans les rangs de la Division de fer.

17° Prix de 100 francs, au profit d'une femme, de préférence mère de famille, épouse ou veuve d'un soldat de la guerre de 1914-1918 ayant combattu dans les rangs de la Division de fer.

18° Prix de 100 francs, au profit d'une personne de peu de ressources, prenant un soin pieux d'un soldat de la guerre de 1914-1918 aveugle ou ayant subi toute autre mutilation grave, telle que la perte de ses bras.

Les demandes concernant les prix de vertu devront être déposées au siège de l'Académie, 43, rue Stanislas, avant le 1er juillet 1924.

Digitized by Google

OUVRAGES IMPRIMÉS

OFFERTS A L'ACADÉMIE

DU 1er JANVIER AU 31 DÉCEMBRE 1921

(Les ouvrages offerts en 1922 figurent dans les Mémoires 1921-1922.)

Baudoin (Charles). — En sourdine (poèmes). Paris, 1915, 1 vol. in-12.

Baumont (Georges). — *In memoriam*. Discours... distribution des prix du collège de Saint-Dié (12 juillet 1919). Saint-Dié, 1919, 1 br. in-8. — Pierre-Nicolas Ferry, curé assermenté de Frémifontaine (1792-1802). Épinal, 1914, 1 br. in-8. — Un discours à la distribution de prix au collège de Saint-Dié en 1812, s. l., 1920, 1 br. in-8.

Bertin (E.). — Le Rhin et le Rhône. Paris, 1921, 1 br. in-8.

Bertrand-Didelon (Mme). — Philippe de Gueldre (1464-1547). Manuscrit in-4.

Bonnafous (Raymond). — Henri de Kleist, sa vie et ses œuvres. Paris, 1894, 1 vol. in-8.

Digitized by Google

Bouchot (Léopold). — Les châteaux de Gondreville. Manuscrit, 2 vol. in-f°.

Boyé (Pierre). — Le roi Stanislas et le culte du Sacré Cœur. Nancy, 1921, 1 br. in-8.

Comité d'Études. — Le bassin houiller de la Sarre et ses prolongements, III. Paris, 1920, 1 vol. gr. in-8.

De Cornulier-Lucinière (Général). — Il ne régnera pas. Nantes, 1921, 1 br. in-8. — Qui régnera? Nantes, 1921, 1 br. in-8. — Quelques souvenirs de 1870. Nantes, 1910, 4 vol. in-8. — Monographie (la journée du samedi 13 août 1870). Nantes, 1910, 1 br. in-8. — Réponses aux objections concernant la brochure « Qui régnera? ». Nantes, s. d., 1 br. petit in-8.

Cosmao-Dumanoir (M.-J.). — De l'assurance sur la vie dans ses rapports avec le patrimoine de l'assuré. Paris, 1898, 1 vol. in-8. — Opuscules (questions de droit). 9 br. in-8.

Dagues (Henry). — Violes et crincrins (vers). Bar-le-Duc, 1920, 1 vol. in-16.

Diderrich (Émile). — 10 brochures sur l'Histoire du Luxembourg.

Dimoff (Paul). — Œuvres complètes d'André-Chénier. Paris, s. d., 3 vol. in-12. — Le développement économique des Côtes du Nord. Saint-Brieuc, 1919, 1 vol. in-8.

Divoux (Jean). — Étude historique sur le château d'Ogéviller. Manuscrit in-4.

Dombray-Schmitt. — Les jardins ouvriers et les familles nombreuses. Nancy, 1921, 1 br. in-8.

Duvernoy (Émile). — Henri IV et l'Université de Pont-à-Mousson (numéro de mai-août 1921 de la *Revue des Etudes historiques*).

Digitized by Google

EYRAGUES (Marquise d'). — Les postes de secours de la Société de secours aux blessés de Meurthe-et-Moselle. (Numéro du 31 décembre 1920 du *Monde illustré*.)

FLAHAUT (Charles). — Opuscules divers (botanique), extraits. 1886-1920, 26 br. in-8.

GARNIER (Georges). — Au long de la route qui monte (poèmes). Paris, 1921, 1 vol. petit in-4.

GENAY (Jeanne). — Les Frances (poèmes). Manuscrit in-folio.

GOBERT (Gustave). — Le Général Venel. Mirecourt, 1920, 1 br. in-8. — Dans un pays bilingue : sur la méthode de l'enseignement des langues vivantes en Belgique. Bruxelles, 1913, 1 br. in-8.

GUYOT (Charles). — Manuel de droit forestier. Nancy, 1921, 1 vol. in-16.

HÉMART (A.). — Le Saint-Suaire de Turin. Paris, 1921, 1 br. in-8.

INGOLD (R. P. Dom). — Général et Trappiste. Le P. Marie-Joseph, baron de Jéramb (1772-1848). Paris, 1921, 1 vol. in-16.

JÉRÔME (abbé). — Une lettre inédite de saint François de Sales. Nancy, 1921, 1 br. in-8.

KLEIN (J.). — Poèmes rouges. Paris, 1919, 1 vol. petit in-4.

LAMASSE (le P. Henri). — Nouveau manuel de langue chinoise écrite. Hong-Kong, 1921, 1 vol. in-8.

LOUIS (Henri). — Mon foyer (scènes de paysages lorrains). Paris, 1921, 1 vol. in-16. — La Lorraine à M. et Mme Poincaré (vers). Lunéville, s. d., 1 plaquette in-8

Digitized by Google

MANGENOT (l'abbé E.). — Dictionnaire de théologie catholique, fasc. L-LI, LII. Paris, 1921, 2 vol. gr. in-8.

MARTIN (abbé Eugène). — La congrégation des Sœurs de la Foi. Nancy, 1921, 1 vol. in-8.

MENGIN (Henri). — Pour la gloire de Nancy. (Numéro de novembre 1921 de la *Marche de France*.)

MICHON (Lucien). — La succession *ab intestat* d'après les 12 tables. Paris, 1921, 1 br. in-folio.

RENARD (abbé Edmond). — Un cardinal de Curie. (Numéro du 25 octobre 1921 du *Correspondant*.) — Dans la lumière de Rome (2e édition). Paris, 1921, 1 vol. in-12.

SADOUL (Charles). — Souvenirs lorrains. Nancy, 1921, 1 br. in-folio.

SADOUL (Louis). — Raon-l'Étape et l'invasion. Nancy, 1920, 1 br. in-8. — La vie judiciaire en pays envahi. Nancy, 1921, 1 vol. gr. in-8.

SCHAUDEL (Louis). — Les comtes de Salm et l'abbaye de Senones aux XVIIe et XVIIIe siècles. Nancy, 1921, 1 vol. in-8.

VOGT (Armand-Paul). — Nancy pendant la guerre 1914-1918. Nancy, 1921, 1 vol, gr. in-8. — Le Théâtre à Nancy depuis ses origines jusqu'en 1919. Nancy, 1921, 1 vol. in-8.

VOGT (Henri). — Réduction à une forme normale d'un système d'équations différentielles simultanées linéaires à coefficients constants. Paris, s. d., 1 br. in-8. — Applications du calcul symbolique à l'intégration des équations différentielles linéaires simultanées et à la résolution de certains problèmes de mécanique. Paris, s. d., 1 br. in-8. — Sur le calcul symbolique et ses applications à l'intégration des équations différentielles de l'électrotechnique. — Paris, s. d., 1 br. in-4.

Digitized by Google

SOCIÉTÉS SAVANTES

EN RAPPORT AVEC L'ACADÉMIE DE STANISLAS

1922-1923

Pendant le cours de cette année la liste des Sociétés savantes en rapport avec l'Académie de Stanislas n'a pas été modifiée. Voir celle qui a été publiée dans le volume de 1916-1917.

Digitized by Google

TABLEAU DES MEMBRES

COMPOSANT

L'ACADÉMIE DE STANISLAS [1]

SUIVANT L'ORDRE DE RÉCEPTION

—

Juillet 1923

BUREAU

Président : M. Georges Hottenger.
Vice-Président : M. Charles Bohême.
Secrétaire perpétuel : M. Charles Guyot.
Secrétaire annuel : M. Léon Malgras (René d'Avril).
Questeur : M. Émile Ambroise.

I

MEMBRES HONORAIRES

1916. 7 Juill. M. Pfister (Christian), Membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, Doyen de la Faculté des Lettres à l'Université de Strasbourg (Associé-correspondant le 2 juillet 1886,

(1) L'Académie de Stanislas, fondée à Nancy le 28 décembre 1750 par le roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, a été reconnue institution d'utilité publique par décret impérial du 21 juin 1864.

Le titre de *membre de l'Académie* est exclusivement réservé par le règlement aux membres honoraires et aux membres titulaires.

La qualification d'*associé-correspondant* est attribuée aux anciens titulaires, aux associés-correspondants nationaux et aux associés-correspondants étrangers.

Digitized by Google

Membre titulaire du 3 février 1888 au 28 octobre 1902, Associé-correspondant ancien titulaire du 24 octobre 1902 au 6 juillet 1916), Strasbourg.

1922. 3 Nov. M. Favier (Justin), Conservateur honoraire de la Bibliothèque publique de Nancy, Vice-Président de la Société d'archéologie lorraine (Associé du 7 décembre 1883, titulaire du 2 mai 1884 au 2 novembre 1922), 2, rue Jeanne-d'Arc, Nancy.

II

MEMBRES TITULAIRES

1918. 8 Nov. M. **Foch** (Ferdinand), Maréchal de France, commandant en chef des armées alliées, membre de l'Académie française, Paris.

1921. 18 Mars. M. **Lyautey** (Louis-Hubert-Gonzalve), Maréchal de France, membre de l'Académie française, 5, rue Bonaparte, Paris (6e).

1884. 18 Janv. M. Guyot (Charles), ancien Directeur de l'École nationale des Eaux et Forêts (Associé le 19 janvier 1883, Secrétaire perpétuel le 3 novembre 1911), 2 *bis*, rue de la Craffe, Nancy.

1885. 6 Mars. M. Germain de Maidy (Léon), Secrétaire perpétuel de la Société d'archéologie lorraine (Associé le 15 décembre 1882), 26, rue Héré, Nancy.

1888. 21 Déc. M. Millot (Charles), ancien Officier de marine, chargé de cours honoraire à la Faculté des Sciences de l'Université (Associé le 2 mars 1888), 7, place Saint-Jean, Nancy.

1894. 15 Juin. M. Mengin (Henri), Avocat à la Cour d'appel, Maire de Nancy (Associé le 12 mai 1893), 10, place Carnot, Nancy.

1897. 16 Juill. M. Martin (l'abbé Eugène), Directeur de la *Semaine religieuse* (Associé le 7 juillet 1893). 146 *bis*, rue Jeanne-d'Arc, Nancy.

Digitized by Google

1900. 27 Avril. M. Boyé (Pierre), Avocat à la Cour d'appel, Président de la Société d'archéologie lorraine (Associé le 18 novembre 1898), 53, rue Hermite, Nancy.

1902. 16 Mai. M. Jérôme (l'abbé Léon), Vicaire général (Associé le 20 novembre 1896), 54, place de la Cathédrale, Nancy.

1903. 9 Janv. M. Gross (le Dr Frédéric), Doyen honoraire et Professeur honoraire de clinique externe à la Faculté de Médecine de l'Université, 19, rue Isabey, Nancy.

1905. 5 Mai. M. Melin (Gabriel), Avocat, Chargé du cours de science sociale à la Faculté de Droit de l'Université (Associé du 16 mars 1900), 39, rue de Boudonville, Nancy.

1907. 4 Janv. M Duvernoy (Émile), Archiviste de Meurthe-et-Moselle (Associé du 21 octobre 1904), 1, rue de la Monnaie, Nancy.

26 Avril. M. Dessez (Charles), Inspecteur d'Académie (Associé du 20 juillet 1906), 63, rue Hermite, Nancy.

1908. 21 Févr. M. Perdrizet (Paul), Professeur d'archéologie et d'histoire de l'art à la Faculté des Lettres de l'Université (Associé du 15 février 1907), 2, avenue de la Garenne, Nancy.

1910. 4 Févr. M. Parisot (Robert), Professeur d'histoire de l'Est de la France à la Faculté des Lettres de l'Université (Associé du 7 juillet 1905), 15, rue Sigisbert-Adam, Nancy.

1911. 5 Mai. M. Michon (Lucien), Professeur de Droit romain à la Faculté de Droit de l'Université (Associé du 18 décembre 1908), 14, boulevard Charles V, Nancy.

1912. 2 Févr. M. Ambroise (Émile), Docteur en droit, Avocat (Associé du 16 décembre 1887), 11, rue de la Ravinelle, Nancy.

Digitized by Google

1912. 2 Févr. M. Prouvé (Victor). Artiste-peintre, Directeur de l'École des Beaux-Arts (Associé du 20 juillet 1906), avenue Boffrand, Nancy.

29 Mars. M. Chatelain (Émile), Professeur honoraire au Lycée de Nancy (Associé du 4 juin 1910), 42, rue de Boudonville, Nancy.

19 Juill. M. Parisot (le Dr Pierre), Professeur de Médecine légale à la Faculté de Médecine de l'Université (Associé du 16 mars 1900), 34, quai Claude-le-Lorrain, Nancy.

Id. M. Sadoul (Charles), Conservateur au Musée historique lorrain, Directeur de la *Revue lorraine illustrée* et du *Pays lorrain* (Associé du 3 avril 1908), 29, rue des Carmes, Nancy.

7 Févr. M. Estève (Edmond), Professeur de littérature française à la Faculté des Lettres de l'Université (Associé du 29 mars 1912), 9, rue de Boudonville, Nancy.

7 Mars. M. Souriau (Paul), Doyen et Professeur de Philosophie à la Faculté des Lettres de l'Université (Associé du 17 mai 1912), 65, rue de Metz, Nancy.

1914. 9 Janv. M. Binet (Édouard), Doyen et Professeur de Droit civil à la Faculté de Droit de l'Université (Associé du 7 février 1913), 19, rue Grandville, Nancy.

1918. 15 Févr. M. Hottenger (Georges), Publiciste, Docteur en Droit (Associé du 9 janvier 1914), 18, rue Saint-Dizier, Nancy.

Id. M. Bohême (Charles), Professeur agrégé de philosophie au Lycée Henri-Poincaré (Associé du 6 mars 1914), 83, rue Isabey, Nancy.

1919. 11 Juill. M. des Robert (Edmond), Secrétaire de la Société d'Archéologie lorraine (Associé du 6 janvier 1911), 48, rue Hermite, Nancy.

1920. 16 Avril. M. Malgras (Léon) [René d'Avril], Homme de lettres (Associé du 2 février 1912), 12, rue Félix-Faure, Nancy.

Digitized by Google

1920. 30 Avril. M. Huffel (Gustave), Sous-Directeur et Professeur de Sciences forestières à l'École Nationale des Eaux et Forêts (Associé du 21 février 1913), 21, rue des Bégonias, Nancy.

1921. 21 Janv. M. Vogt (Henri-Gustave), Professeur de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de l'Université, Directeur de l'Institut électrotechnique et de mécanique appliquée (Associé du 22 juin 1917), 33, rue du Grand-Verger, Nancy.

1922. 17 Févr. M. de Mahuet (comte Antoine), Associé-correspondant du 24 janvier 1913, 38, rue Gambetta, Nancy.

16 Juin. M. Roy (Hippolyte), Homme de lettres, Associé-correspondant du 28 mai 1917, 21, rue Villebois-Mareuil, Nancy.

1923. 18 Mai. M. Daum (Antonin), maître verrier, Associé-correspondant du 17 février 1910, rue du Pont-Cassé (Verreries de Nancy).

Id. M. Renard (Georges), Professeur à la Faculté de Droit, Associé-correspondant du 7 mai 1920, 13, rue de la Ravinelle, Nancy.

Id. M. Cuénot (Lucien), Professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Nancy, Associé-correspondant du 5 janvier 1923, 89, rue de Metz, Nancy.

Id. M. Aubin (Ernest), Inspecteur général honoraire des Ponts et Chaussées, 8, rue des Bégonias, Nancy.

MEMBRES DONATEURS

M. Braconnot (Henri), membre titulaire 1809-1854, président de l'Académie 1833, décédé le 24 janvier 1855.

M. Lallement (Edmond), Professeur à la Faculté de Médecine, Associé le 22 juin 1866, Membre titulaire le 16 février 1867, décédé le 27 février 1889.

Digitized by Google

M. Leupol (Louis), Homme de lettres, Associé le 30 décembre 1859, Membre titulaire le 7 février 1862, Membre honoraire le 16 juin 1882, décédé le 29 octobre 1896.

M. Chassignet (Modeste), Sous-Intendant militaire en retraite, Associé le 5 mai 1882, Membre titulaire le 4 août 1882, décédé le 25 février 1898.

M. Lejeune (Jules), Homme de lettres, Associé le 22 novembre 1872, Membre titulaire le 1er février 1878, Secrétaire perpétuel de l'Académie le 6 juin 1884, décédé le 6 août 1898.

S. E. le Cardinal Mathieu (Désiré), Membre de l'Académie française, Membre titulaire le 23 janvier 1880, Membre honoraire le 21 juillet 1899, décédé le 26 octobre 1908.

M. Audiat (Edgard), Président de chambre honoraire, Associé le 4 décembre 1885, Membre titulaire le 21 janvier 1887, décédé le 9 septembre 1911.

M. de Metz-Noblat (Antoine), Associé le 4 juin 1880, Membre titulaire le 5 août 1881, Questeur de 1893 à 1895 et de 1899 au 8 mai 1914, décédé le 9 mai 1914.

M. de Goussaincourt (René), ancien Officier au 54e bataillon de mobiles, 10, place Carnot, Associé-correspondant du 1er juillet 1904.

BIENFAITEURS

M. Bonfils (Paul), préparateur de chimie, 1856.

M. Trampitsch, Administrateur des Grandes Brasseries et Malteries de Champigneulles.

M. R. de Goussaincourt, associé-correspondant, 10, place Carnot.

M. le chanoine Barbier, curé doyen de Blâmont.

Mlle Thiriet, 27, rue du Haut-Bourgeois, à Nancy.

Digitized by Google

III

ASSOCIÉS-CORRESPONDANTS
ANCIENS MEMBRES TITULAIRES

1865. 16 Juin. M. Arnault de La Ménardière (Joseph-Camille), Professeur honoraire à la Faculté de Droit de l'Université de Poitiers (Titulaire du 16 mars 1866 au 7 janvier 1870).

1889. 5 Juill. M. Barthélemy (François), Archéologue (Titulaire du 5 juin 1892 au 29 juin 1900), 2, place Sully, à Maisons-Laffitte (Seine-et-Oise).

1892. 8 Janv. M. Riston (Victor), Avocat (Titulaire du 5 mai 1893 au 7 février 1919), villa des Ondes, à Saint-Lunaire (Ille-et-Vilaine).

6 Mai. M. Thoulet (Julien), Professeur honoraire de minéralogie à la Faculté des Sciences de l'Université de Nancy (Titulaire du 5 mai 1893 au 7 novembre 1913), 68, rue Madame, Paris (6e).

1893. 15 Juill. M. Blondlot (René), Correspondant de l'Institut (Académie des Sciences), Professeur honoraire à la Faculté des Sciences de l'Université (Titulaire du 6 janvier 1905 au 24 mai 1912), 16, quai Claude-le-Lorrain, Nancy.

1897. 2 Avril. M. Le Monnier (Georges), Professeur honoraire de botanique à la Faculté des Sciences de l'Université de Nancy (Titulaire du 6 janvier 1905 au 20 octobre 1910), 19, rue Montesquieu, Nancy.

29 Oct. M. Pariset (Georges), Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg (Titulaire du 9 janvier 1903 au 16 janvier 1920), à Strasbourg.

1898. 22 Avril. M. Imbeaux (le Dr Édouard), Ingénieur en chef des ponts et chaussées, Professeur à l'École nationale des Ponts et Chaussées (Titulaire du 25 octobre 1901 au 22 novembre 1912), 18, rue Émile-Gallé, Nancy.

Digitized by Google

1902. 21 Nov. M. Villain (François), Ingénieur en chef des Mines (Titulaire du 2 décembre 1904 au 7 juin 1917), 28, rue Lauriston, Paris (16e).

1907. 6 Déc. M. Schaudel (Louis), Receveur principal des Douanes en retraite (Titulaire du 9 juin 1911 au 11 juillet 1919), à Badonviller (Meurthe-et-Moselle).

IV

ASSOCIÉS-CORRESPONDANTS NATIONAUX

1864. 15 juill. M. Millien (Achille), littérateur à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre).

1875. 6 Août. M. Vinson (Julien), Professeur à l'École nationale des Langues orientales vivantes, ancien Inspecteur des Eaux et Forêts, Membre du Conseil supérieur des Colonies, 86, rue de l'Université, Paris (7e).

Id. M. Gaffarel (Paul), Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de l'Université de Dijon, Professeur honoraire d'histoire à la Faculté des Lettres de l'Université d'Aix-Marseille, 317, rue Paradis, Marseille.

7 Août. M. de Sémallé (René), Homme de lettres, 9, rue de l'Ermitage, Versailles (Seine-et-Oise).

1883. 15 Juin. M. le comte de Warren (Lucien), ancien Capitaine d'artillerie, 19, place des Dames, Nancy.

1884. 7 Nov. M. le comte d'Haussonville (Othenin), Membre de l'Académie française, 5 *bis*, rue de Constantine, Paris (7e).

1887. 4 Févr. M. Krantz (Émile), Doyen honoraire, Professeur de langue et de littérature françaises à la Faculté des Lettres de l'Université, 21, rue des Dominicains, Nancy.

Digitized by Google

1888. 2 Mars. M. Collignon (le Dr René), Médecin-Major de 1re classe en retraite, Membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Jaulny (Meurthe-et-Moselle).

16 Mars. M. de Magnienville (Roger), 5, rue des Cordeliers, Compiègne (Oise).

13 Avril. M. Chapelier (l'abbé Charles), Chanoine de la Cathédrale de Saint-Dié, 7, rue des Frères-Simon, Saint-Dié (Vosges).

29 Juin. M. le baron Hulot (Étienne), Secrétaire général de la Société de Géographie de Paris, 170 *bis*, rue de Grenelle, Paris (7e).

1889. 4 Janv. M. Fournier (Paul), Membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), Doyen honoraire de la Faculté de Droit de l'Université de Grenoble, Professeur de droit public français à la Faculté de Droit de l'Université de Paris, 71, avenue de Breteuil, Paris (15e), et à Chaligny, par Neuves-Maisons (Meurthe-et-Moselle).

1892. 8 Janv. M. Brunot (Ferdinand), Professeur d'histoire de la langue française à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, 8, rue Leneveux (14e).

1893. 3 Mars M. Journée (le Général de brigade Félix-Albert), 10, rue José-Maria-de-Heredia, Paris (7e).

7 Juill. M. Diehl (Charles), Membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), Professeur d'histoire byzantine à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, 72, avenue de Wagram (17e).

15 Déc. M. Pingaud (Léonce), Correspondant de l'Institut (Académie des Sciences morales et politiques), Professeur honoraire d'histoire et de géographie des temps modernes à la Faculté des Lettres de l'Université de Besançon (Doubs), 17, rue Migevant.

15 Déc. M. Nœlting (E.), Directeur de l'École de chimie de Mulhouse (Alsace).

Digitized by Google

1894. 2 Mars. M. Basset (René), Doyen et Professeur d'arabe à la Faculté des Lettres de l'Université d'Alger, villa Louise, rue Denfert-Rochereau, Alger.

21 Déc. M. Ferry (René), Juge au Tribunal, 3, avenue de Robache, Saint-Dié (Vosges).

1896. 21 Févr. M. Briot (Félix), Conservateur des Eaux et Forêts, en retraite, 12, faubourg Nezin, Chambéry (Savoie).

1897. 8 Janv. M. Marichal (Paul), Conservateur adjoint aux Archives nationales, 11, avenue de Paris, Sceaux (Seine).

7 Mai. M. Bloch (Isaac), Grand Rabbin, 25, avenue Trudaine, à Paris (9e).

1898. 4 Mars. M. Liégeois (le Dr Charles), Correspondant de l'Académie de Médecine, Bainville-aux-Saules (Vosges).

22 Avril. M. Henry (Edmond), Sous-Directeur honoraire de l'École nationale des Eaux et Forêts, 4, rue de la Source, Nancy.

1903. 4 Déc. M. Bazin (René), Membre de l'Académie française, 6, rue Saint-Philippe-du-Roule, Paris (8e), et Les Rangeardières, Saint-Barthélemy (Maine-et-Loire).

1904. 22 Janv. M. Appell (Paul), Membre de l'Institut (Académie des Sciences), Recteur de l'Académie de Paris, à la Sorbonne, 5, rue de la Sorbonne, Paris (5e).

Id. M. Picard (Émile), Membre de l'Institut (Académie des Sciences), Professeur d'analyse et d'algèbre supérieures à la Faculté des Sciences de l'Université de Paris, 2 et 4, rue Joseph-Bara, Paris (6e).

15 Avril. M. Fournier (le Vice-Amiral Ernest), Vice-Président du Bureau des Longitudes, 65, avenue Bosquet, Paris (7e).

1er Juill. M. de Goussaincourt (René), ancien Officier de mobiles, 10, place Carnot, Nancy.

Digitized by Google

1904. 16 Déc. Mme la marquise d'Eyragues, 27, place de la Carrière, Nancy.

1905. 6 Janv. M. Levallois (Henri), Bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 12, place Saint-Sulpice, Paris (6e).

17 Janv. M. Adam (Charles), Membre libre de l'Académie des Sciences morales et politiques, Recteur de l'Université, palais de l'Université, place Carnot, Nancy.

3 Mars. M. Barrès (Maurice), Membre de l'Académie française, 100, boulevard Maillot, Neuilly (Seine).

17 Mars. M. Homolle (Théophile), Membre de l'Institut (Académie des Beaux-Arts et Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), Administrateur général de la Bibliothèque nationale, 8, rue des Petits-Champs, Paris (1er).

1906. 27 Avril. M. Ferté (Georges), Proviseur du Lycée Louis-le-Grand, 123, rue Saint-Jacques, Paris (5e).

1907. 18 Janv. M. Poulet (Henry), Conseiller d'État, ancien Commissaire de la République à Colmar, 201, faubourg Saint-Honoré, Paris (8e).

15 Févr. M. Chevalier (l'abbé Ulysse), Chanoine honoraire, 3, rue des Clercs, Romans (Drôme).

7 Juin. M. Simonin (Armand), Avocat à la Cour d'appel de Paris, 174, avenue Victor-Hugo, Paris (16e).

5 Juill. M. Hallays (André), Avocat à la Cour d'appel de Paris, 33, boulevard Raspail, Paris (7e).

19 Juill. M. Harmand (Georges), Avocat à la Cour d'appel de Paris, 134, rue de Rivoli, Paris (1er), et 14, rue des Fontenelles, Sèvres (Seine-et-Oise).

1908. 21 Févr. M. May (Gaston), Professeur de Droit romain à la Faculté de Droit de l'Université de Paris, 12, rue de Longchamp, Paris (16e).

1909. 5 Févr. M. Chuquet (Arthur), Membre de l'Institut (Académie des Sciences morales et politiques), Professeur au Collège de France, 41, avenue Magne, Villemonble (Seine).

*

Digitized by Google

1910. 13 Mai. M. Madelin (Louis), Agrégé de l'Université, Professeur d'histoire, 123, rue Mozart, Paris (16e).

7 juill. M. Magnant (Le Dr Ernest), Docteur en médecine, Gondrecourt (Meuse).

1912. 2 Févr. M. Bonnard (l'abbé Fourier), Camérier d'honneur de sa S. S. Benoît XV, Recteur de Saint-Nicolas des Lorrains, 17, Via di Tor Sanguigna Rome XI.

Id. M. d'Ollone (le colonel Henri-Marie-Gustave), 5, square de La Tour-Maubourg, Paris (7e).

3 Mai. Mgr Herscher (Sébastien), Archevêque de Laodicée, ancien Évêque de Langres, 20, quai de Béthune, Paris (4e).

24 Mai. M. Chatton (l'abbé Edmond), Collégiale de Bon-Secours, 163, rue de Strasbourg, Nancy.

7 Juin. M. Ducrocq (Georges), Directeur des *Marches de l'Est*, 99, boulevard Raspail, Paris (6e).

5 Juill. M. Pottecher (Maurice), Homme de lettres, 5, rue de la Santé, Paris (13e).

25 Oct. M. Hinzelin (Émile), Homme de lettres, 10 *bis*, rue Saint-Charles, Villemonble (Seine).

1913. 24 Janv. M. de Dumast (le baron René Guerrier), 38, place de la Carrière, Nancy.

21 Févr. M. Brocard (Lucien), Professeur d'Économie politique à la Faculté de Droit de l'Université, 5-7, rue Désilles, Nancy.

7 Nov. M. Aimond (l'abbé Charles), Professeur à l'École Saint-Louis (Esplanade du Château), Bar-le-Duc (Meuse).

21 Nov. M. Bertier (Georges), Directeur de l'École des Roches, Verneuil-sur-Avre (Eure).

Digitized by Google

1914. 20 Mars. M. DAVILLÉ (Louis), Professeur d'histoire au Lycée de Bar-le-Duc, 85, rue Dom-Ceillier, Bar-le-Duc (Meuse).

17 Juill. M. BERTIN (Émile), Membre de l'Institut (Académie des Sciences), ancien Directeur du Génie maritime et des Constructions navales au ministère de la Guerre, 8, rue Garancière, Paris (6e).

1917. 25 Mai. M. GRENIER (Albert), Professeur d'antiquités gallo-romaines à la Faculté des Lettres de l'Université, 4, rue de Turenne, Strasbourg.

Id. M. CONSTANTIN (l'abbé Charles), Aumônier du Lycée Henri-Poincaré, 2, rue de la Visitation, Nancy.

1918. 24 Mai. M. LOUIS (Henri), homme de lettres, 35, rue du Grand-Verger, Nancy.

5 Juill. M. HARMAND (René), Professeur de lettres au Lycée Henri-Poincaré, 5, rue Dom-Calmet, Nancy.

1919. 24 Janv. M. BERLET (Charles), Avocat, 8, rue d'Alliance, Nancy.

16 Mai. M. COUTIL (Léon), Archéologue normand, Correspondant honoraire du ministère de l'Instruction publique, à Saint-Pierre-du-Vauvray (Eure).

24 Oct. M. MANSUY (Abel), École française, 2, rue Hortensja, Varsovie.

21 Nov. M. NICOLAS (Émile), Publiciste, 31, rue de Santifontaine, Nancy.

5 Déc. M. GARNIER (Georges), 29, rue Gambetta, Épinal.

1920. 16 Avril. M. BRUNEAU (Charles), Professeur à la Faculté des Lettres, 21, rue Baron-Louis, Nancy.

Digitized by Google

1920. 16 Avril. M. Jeanton (Gabriel), Procureur de la République, à Mâcon.

Id. M. Tourneur-Aumont (Jean), Maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Poitiers, 6, rue Jacques-de-Grailly.

21 Mai. M. Bretagne (Pierre), 7, rue de la Pépinière, Nancy.

2 Juill. M. de La Chaise (Baron François), 8, rue de la Garde, à Metz.

Id. M. Maujean (Léon), Professeur à l'École supérieure de Metz, à Plantières, près Metz.

Id. M. Thiria (Michel), Peintre-Verrier, Directeur de la *Revue du Pays messin et de Lorraine*, 50, place Saint-Louis, à Metz.

1921. 7 Janv. M. Laurent (Joseph), Professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Nancy, 147, rue Jeanne-d'Arc, Nancy.

4 Févr. M. Sadoul (Louis), Conseiller à la Cour d'appel de Nancy, 25, rue de Boudonville.

Id. M. Flahault (Charles), Professeur à l'Université de Montpellier.

1922. 6 Janv. M. Diderrich (Émile), propriétaire à Mondorf-État (Grand-Duché de Luxembourg).

20 Janv. M. Cosmao-Dumanoir (Marcel), Chef du service des agences à la Cie "La Nationale", 11, avenue Malakoff, Paris (16e).

3 Févr. M. Renard (l'abbé Edmond), Professeur à l'Ecole Saint-Sigisbert, 19, cours Léopold, Nancy.

17 Févr. M. Philippe (André), Archiviste du département des Vosges, à Épinal.

17 Mars. M. Baumont (Georges), Professeur au Collège de Saint-Dié (Vosges), 3, rue d'Alsace, à Saint-Dié.

5 Mai. M. Donnadieu (A.), Docteur en médecine, 27, rue de la Pépinière, à Nancy.

Digitized by Google

1922. 19 Mai. M. Beaudoin (Charles), Chargé de cours à l'Université de Genève, Saconexe d'Arve, à Genève.

Id. M. Massé (Henri), Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université, à Alger.

7 Juill. M. Surchamp (Henri) [Jean Nesmy], Inspecteur des Eaux et Forêts, à Troyes.

27 Oct. M. Dimoff (Paul), Maître de Conférences de langue et de littérature française à la Faculté des Lettres de Nancy, 2, rue de la Monnaie.

Id. M. Lemasson (Nicolas-Constant), Principal honoraire, avenue Sainte-Anne, à Laxou.

1923. 2 Mars. M. Mirman (Léon), Conseiller-maître à la Cour des Comptes, 12, rue Vineuse, à Paris (16e).

16 Mars. M. Arbeltier de La Boullaye (Ernest), ancien Inspecteur des Eaux et Forêts à Troyes.

Id. M. Gaudel (Henri), homme de lettres à Bayon (Meurthe-et-Moselle).

18 Mai. M. Lamasse (le Père Henri), missionnaire apostolique, 21, rue Saint-Lambert, à Nancy.

V

ASSOCIÉS-CORRESPONDANTS ÉTRANGERS

1869. 17 Déc. M. Muller (E.), Chambellan et Veneur de la Cour de S. M. le roi de Danemark, 109, Vestervoldgade, Copenhague (Danemark).

1875. 6 Août. M. Haynes (H.-W.), Professeur, Vice-Président of the Society of natural history (Berkeley Street), Boston (États-Unis).

Digitized by Google

1875. 6 Août. M. Schmidt (Waldemar), Professeur d'égyptologie et d'assyriologie à l'Université royale de Copenhague (Danemark).

1888. 13 Avr. M. Aagaard, Professeur d'histoire au Collège royal de Frederiksborg, 83, Nordre Frihamsgade, Copenhague (Danemark).

1913. 4 Avr. M. Hyde (James-H.), 18, rue Adolphe-Yvon, Paris (16e), et 23, West 50th Street, New-York (États-Unis).

1922. 7 Juill. M. Gorski (Dr Antoine), Doyen de la Faculté des Sciences politiques et sociales de l'Université de Varsovie (Pologne).

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Discours prononcé le 15 février 1923 aux obsèques de M. Albert Collignon, membre titulaire, par M. Pierre Boyé, président VII

Séance publique du 18 décembre 1921.

Rapport sur les prix littéraires, par M. Émile Duvernoy, membre titulaire XIV

Séance publique du 24 décembre 1922.

Allocution prononcée par M. Pierre Boyé, président . . . XXIV

Rapport sur le concours pour le prix Dupeux, par M. Charles Millot, membre titulaire XXX

Rapport sur le concours pour le prix Stanislas de Guaita, par M. Edmond Estève, membre titulaire XLI

Rapport sur les prix de vertu, par M. Georges Renard, associé-correspondant LIII

Séance publique du 24 mai 1923.

Compte rendu de l'exercice 1922-1923, par M. le Comte Antoine de Mahuet, membre titulaire LXXVII

Un psychologue : Victor Egger, 1848-1909, par M. Charles Bohème, membre titulaire (discours de réception) . . . XCVI

Réponse du président, M. Pierre Boyé, au récipiendaire, M. Charles Bohème CXX

Le mouvement historique en France depuis un siècle (1815-1914), d'après des livres récents, par M. Louis Davillé, associé-correspondant 1

Digitized by Google

Sommaire des lectures faites à l'Académie au cours de ses séances ordinaires.

Pages

La vie, la mode et le costume au XVIIe siècle, par M. Hippolyte Roy, membre titulaire. 82

Étude sur Frédéric Chopin, par M. Ch. Bohême, membre titulaire 85

Renan à l'abbaye du Mont-Cassin, par M. l'abbé Renard, associé-correspondant 86

Lettres de Mgr Darbois, archevêque de Paris, par M. E. Ambroise, membre titulaire. 87

Le cardinal Mathieu, humaniste, par M. l'abbé Renard, associé-correspondant 88

Concours ouverts et prix décernés par l'Académie de Stanislas 90

Concours de 1924. 98

Ouvrages imprimés offerts à l'Académie du 1er janvier au 31 décembre 1921 102

Sociétés savantes en rapport avec l'Académie de Stanislas, 1922-1923 106

Tableau des membres composant l'Académie de Stanislas suivant l'ordre de réception. 107

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG

Digitized by Google

Digitized by Google

La collection des *Mémoires* de l'Académie de Stanislas forme cinq séries distinctes :

1° *Mémoires de la Société royale des sciences et belles-lettres fondée en 1750 par Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar* ; 4 vol. in-12, 1754 à 1759 (très rares).

2° *Précis analytique des travaux de la Société des sciences, lettres et arts de Nancy* ; 12 fascicules ou volumes in-8°, de 1804 (an XII) à 1833 (en partie épuisés).

3° *Mémoires de la Société royale des sciences, lettres et arts de Nancy* (Académie de Stanislas) ; 35 volumes in-8°, de 1835 à 1866.

4° *Mémoires de l'Académie de Stanislas* ; 15 volumes in-8°, de 1867 à 1882.

5° *Mémoires de l'Académie de Stanislas* ; 20 volumes in-8°, de 1883 à 1902-1903.

6° Le volume de 1903-1904 ouvre une sixième série.

Une table des matières comprises dans les trois premières séries a paru en 1870 ; elle a été rédigée par M. le docteur Simonin père.

Une *Table alphabétique des publications de l'Académie de Stanislas (1750-1900)*, rédigée par les soins de J. Favier et précédée de l'Histoire de l'Académie par M. Chr. Pfister, a été publiée en 1902.

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG

Digitized by Google

Digitized by Google

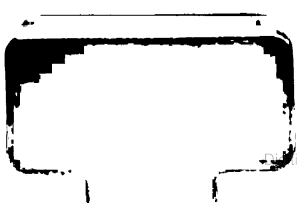
Digitized by Google

YB 78532

602313

AS
162
A12
Ser.6
v.13-21

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY



Digitized by Google